

Hors-série n° 3  
Été 2018

# LES S LES O

Ea**N**

## La bêtise n'est pas plus bête que nous

Comme on l'a souvent remarqué, il y a quelque arrogance à traiter de la bêtise, parce que cela rompt la règle de bienséance qui voudrait qu'on se dise pas plus bête qu'un autre : même si nous traitons les autres de cons à longueur de journée, de quel droit le faisons-nous ? Mais, comme on le verra dans ce hors-série, beaucoup d'auteurs adoptent la modestie, et confessent volontiers leur propre bêtise, voire la revendiquent.

Traiter de la bêtise est également bête parce que banal, quasiment vulgaire, voire lassant : combien de livres, de revues, de numéros de magazines, y compris littéraires, n'en ont pas traité ? La littérature, la philosophie, le théâtre, le cinéma, la peinture et la musique même, ne cessent d'en parler, de l'illustrer et de la représenter : Érasme, Molière, Pope, Swift, Voltaire, Jean-Paul, Baudelaire, Flaubert, Bloy, Valéry, Musil, Satie, Johnny Rotten, Jeff Koons... C'est un thème universel, un pont aux ânes, si l'on peut dire. Il y a des dizaines de livres sur la bêtise, et l'essai sur la bêtise est devenu un genre en soi, produisant au minimum plusieurs volumes par an, des bêtisiers et sottisiers, reprenant le thème érasmien de l'éloge de la bêtise, celui de la *Dunciade*, ou prétendant la regarder, comme le pion Le Bouillon dans *Les aventures du Petit Nicolas*, « bien dans les yeux », pour nous mirer en elle.

Bien que nous emboîtions de nombreux pas, nous avons essayé ici d'éviter de traiter de la bêtise sous des formes habituelles. Nous confessons donc une dose de snobisme (autre forme de bêtise). C'est pourquoi on ne trouvera pas, notamment, d'article sur Flaubert : il aurait été un peu bête de chercher à apporter du nouveau sur ce sujet. Mais nous n'avons pas non plus cherché à être originaux, car par définition sur ce sujet on ne peut pas l'être. On retrouve donc dans ce dossier quelques figures centrales de la littérature sur la bêtise, mais aussi quelques incursions dans des chemins de traverse : un voyage à Cambrai, des poèmes, des odes, des nouvelles.

Il manque, il est vrai, bien des choses à ce dossier, notamment sur la bêtise dans le monde politique et social, qui produit, grâce à l'extraordinaire pouvoir des bien nommés « réseaux sociaux », la désormais fameuse *foutaise*. Mais pour celles-ci, pas besoin de dossier, puisqu'elles sont partout, comme l'air qu'on est supposé respirer.

Pascal Engel

[www.en-attendant-nadeau.fr](http://www.en-attendant-nadeau.fr)

### Direction éditoriale

Jean Lacoste, Tiphaine Samoyault

### Directeur général

Santiago Artozqui

### Collaborateurs

Natacha Andriamirado, Monique Baccelli, Ulysse Baratin, Pierre Benetti, Alban Bensa, Albert Bensoussan, Maïté Bouyssi, Jean-Paul Champseix, Sonia Combe, Norbert Czarny, Sonia Dayan-Herzbrun, Christian Descamps, Cécile Dutheil, Pascal Engel, Sophie Ehram, Marie Étienne, Claude Fiérobe, Jacques Fressard, Georges-Arthur Goldschmidt, Dominique Goy-Blanquet, Claude Grimal, Odile Hunoult, Linda Lê, Alain Joubert, Liliane Kerjan, Gilles Lapouge, Gilbert Lascault, Monique Le Roux, Lucien Logette, Jean-Jacques Marie, Vincent Milliot, Christian Mouze, Maurice Mourier, Gabrielle Napoli, Gérard Noiret, Yves Peyré, Évelyne Pieiller, Michel Plon, Marc Porée, Jean-Yves Potel, Hugo Pradelle, Dominique Rabourdin, Shoshana Rappaport-Jaccottet, Steven Sampson, Gisèle Shapiro, Catriona Seth, Christine Spianti, Jean-Luc Tiesset

### In memoriam

Pierre Pachet, Agnès Vaquin, Georges Raillard

Numéro ISSN : 2491-6315

### Responsable de la publication

Association En attendant Nadeau

### Secrétaire de rédaction

Hugo Pradelle

### Édition

Raphaël Czarny

### Correction

Claude Grimal, Gabrielle Napoli

### Contact

[info@en-attendant-nadeau.fr](mailto:info@en-attendant-nadeau.fr)

### Lettre d'information

[newsletter@en-attendant-nadeau.fr](mailto:newsletter@en-attendant-nadeau.fr)

**1. EN BÊTISIE**

**p. 4 Entretien avec Alain Roger**  
*propos recueillis par Pascal Engel*

**p. 9 La bêtise artificielle**  
*par Agnès Desarthe*

**p. 14 Noms d'oiseaux**  
*par Anne Simon*

**p. 19 Les parias nombreux de l'intelligence**  
*par Julien Zanetta*

**p. 23 Bêtes à croquer**  
*par Claude Grimal*

**2. BÊTISES ANGLOPHONES**

**p. 24 Un cocktail de bêtise**  
*par Jean Lacoste*

**p. 26 Les raisons d'une domination**  
*par Marc Porée*

**p. 29 Triompher de la bêtise**  
*par Alexis Tadié*

**p. 32 Flannery O'Connor : la bêtise et la grâce**  
*par Claude Grimal*

**p. 34 Ode à la stupidité**  
*par Ron Padgett*

**3. DUMMHEIT ET CONNERIE**

**p. 36 Des bêtises contre la bêtise**  
*par Jean-Luc Tiesset*

**p. 40 Avant-projet pour un dictionnaire uninominal**  
*par Marc Lebiez*

**p. 43 De la bêtise en philosophie**  
*par Georges-Arthur Goldschmidt*

**p. 45 Une question de vie ou de mort**  
*par Marion Renaud*

**p. 53 L'erreur de Grégoire**  
*par Stéphanie de Saint Marc*

**4. LA BÊTISE ET MOI**

**p. 56 Gombrowicz : l'idiotie contre la bêtise**  
*par Jean-Pierre Salgas*

**p. 61 Anthologie portable de la bêtise chez Barthes**  
*par Tiphaine Samoyault*

**p. 64 Une bête de sexe ?**  
*par Steven Sampson*

**p. 67 Un écrivain bête**  
*par Kenneth Goldsmith*

**p. 70 La bêtise en voyage**  
*par Jean-Didier Urbain*

**5. LES BÊTES ZARTS**

**p. 74 Grande gueule**  
*par Santiago Artozqui*

**p. 76 Je m'en vais et je reviens (sur la bêtise en art)**  
*par Éric Loret*

**p. 79 De la sottise à la bêtise, et retour**  
*par Pascal Engel*

**p. 84 "Méchant con" est-il un oxymore ?**  
*par Maurice Mourier*

**p. 86 Lettre ouverte à la bêtise**  
*par Alain Rousel*

**Pourquoi soutenir EaN**

Dans un monde où tout s'accélère, il faut savoir prendre le temps de lire et de réfléchir. Fort de ce constat, le collectif d'*En attendant Nadeau* a souhaité créer un journal critique, indépendant et gratuit, afin que tous puissent bénéficier de la libre circulation des savoirs.

Nos lecteurs sont les seuls garants de l'existence de notre journal. Par leurs dons, ils contribuent à préserver de toute influence commerciale le regard que nous portons sur les parutions littéraires et les débats intellectuels actuels. Rejoignez-les, [rejoignez-nous !](#)

## Entretien avec Alain Roger

propos recueillis par Pascal Engel

*Votre livre Bréviaire de la bêtise (Gallimard, 2008) est à mes yeux le plus grand livre sur ce sujet, et la seule véritable investigation systématique et menée d'un vrai point de vue philosophique du phénomène de la bêtise. Comme vous le notez en introduction de ce livre, la bêtise est un thème littéraire classique autant que contemporain, et il y a de nombreux essais sur la bêtise, de nombreuses anthologies, mais leur bilan théorique est modeste. Pourquoi est-il si difficile d'écrire une philosophie de la bêtise ? Est-ce parce que, comme beaucoup le soutiennent, on ne peut pas définir la bêtise ?*

Je ne crois pas qu'on ne puisse définir la bêtise, sinon je n'aurais pas entrepris ce livre. Mais cette définition est ardue et j'ai été tenté moi-même, à plusieurs reprises, de capituler devant les difficultés. En dépit de quelques tentatives, qu'il faut d'ailleurs porter au crédit des écrivains (Jean Paul, Flaubert, Musil), la bêtise n'a, à ma connaissance, jamais fait l'objet d'une investigation systématique, et sa définition reste obscure et confuse. La philosophie, dont la fonction, selon Nietzsche, serait pourtant de « nuire à la bêtise » (*Le Gai Savoir*, Livre III, § 328) et donc, d'abord, de la déterminer, a failli à sa tâche puisque, comme le souligne Deleuze, elle s'est, au contraire, obstinée à l'évacuer de son champ réflexif pour lui substituer d'autres cibles, sans doute plus accessibles, l'erreur, l'illusion, etc. Il est significatif qu'un dictionnaire récent, par ailleurs remarquable (*Vocabulaire européen des philosophies*, sous la direction de Barbara Cassin, Seuil, 2004), n'accorde aucune place à la bêtise (on saute de « Beruf » à « Bien-être »).

Les publications, pourtant, ne manquent pas qui se donnent la bêtise pour objet, depuis quelques décennies. *L'Essai sur la bêtise* (PUF, 1975) de Michel Adam constitue certainement la contribution la plus élaborée, mais, en dépit de multiples suggestions et d'une typologie assez sophistiquée, il n'apporte aucune réponse décisive à la question essentielle : qu'est-ce que la bêtise ? Les opuscules de Georges Picard (*De la connerie*, José Corti, 1994) et de Jean-Michel Couvreur (*La bêtise se soigne-t-elle ?*, Pleins Feux, 2004) ne sont que d'aimables pochades. Quant à *La bêtise* (Grasset, 1985) d'André Glucksmann, il s'agit d'un pam-

phlet, rédigé dans l'humeur et surtout sans l'humour qui, seul, permet à la philosophie de nuire à sa propre bêtise. L'axiome de ce piteux règlement de comptes (le socialisme, c'est la bêtise) est à peu près aussi consistant que celui de Michel Henry (*La barbarie*, Grasset, 1987) – le socialisme, c'est la barbarie –, cela n'offre évidemment aucun intérêt pour une théorie de la bêtise, et situerait plutôt Glucksmann du côté des Prudhomme et Perrichon de la philosophie politique.

Mon hypothèse est que la définition de la bêtise pourrait relever de la logique, sans qu'il soit nécessaire de déployer le dispositif, lourd et rébarbatif, du formalisme logico-mathématique. Nul, à ma connaissance, ne s'est encore engagé dans cette voie, qui conduit non pas à dénoncer l'irrationalité de la bêtise, comme si celle-ci enfreignait les lois de la raison, mais à montrer, au contraire, qu'elle s'autorise de celles-ci, qu'elle s'en réclame avec fatuité, au point d'apparaître, dans ses formes les plus éloquentes, comme l'hyperbole du principe d'identité et son exhibition péremptoire : « un sou est un sou », « les affaires sont les affaires », « un Juif, c'est toujours un Juif, on aura beau dire » (Albert Cohen, *Belle du Seigneur*, pour cette dernière proposition).

*Il me semble que vous donniez, au fil du livre, une définition de la bêtise, mais plutôt à travers des exempla qu'au moyen d'une définition en forme. Il me semble que votre définition de la bêtise a deux composantes principales. La première est ontologique : la bêtise est la manifestation d'une certaine conception de l'être et de la réalité. Je caractériserais volontiers votre approche de la bêtise de post-deleuzienne. Vous partez de ces pages fameuses de Deleuze dans Différence et répétition, où il distingue le problème de la bêtise de celui de l'erreur, commente Bouvard et Pécuchet et voit dans la bêtise un « fond sans fond », et soutient que la bêtise pose le problème de l'individuation. C'est cet être indifférencié que la bêtise manifeste et révèle. La seconde touche à la nature de la raison. Ici je caractériserais volontiers votre position de post-schopenhauerienne (vous la partagez, je crois avec un autre grand schopenhauerien, Clément Rosset). La raison, c'est la logique, et la logique tient à deux principes : identité et*

## ENTRETIEN AVEC ALAIN ROGER

*tiers exclu. Or ces principes sont parfaitement vides. Appliqués à la réalité empirique, ils ne font que produire des tautologies et diviser arbitrairement les propositions en vraies ou fausses. La raison postule le principe de raison, qui dit que tout a une raison et que l'on peut tout expliquer rationnellement. Mais la raison s'épuise dans ses tautologies et n'explique rien. Elle est vide et elle est suffisante. La bêtise est la manifestation de ce caractère tautologique de la raison. C'est pourquoi tant de déclarations bêtes sont des tautologies (« les affaires sont les affaires », « un juif est un juif »). Le discours bête ne dit rien. Il est aussi vaniteux, boursofflé, suffisant, car il croit expliquer. Citant Georges Picard, vous dites : « C'est la raison qui est conne ». La bêtise est la manifestation de la raison, et par là même de l'échec de la raison. Est-ce que je vous lis correctement ?*

Je conteste résolument la première de ces « composantes ». Ma thèse, loin d'être deleuzienne, même pour une part, s'oppose sans ambiguïté à la détermination de la bêtise que propose Deleuze dans *Différence et répétition* (PUF, 1968), un texte que je considère, par ailleurs, comme son chef-d'œuvre et l'un des plus grands ouvrages de philosophie du siècle dernier. L'analyse deleuzienne, assez courte au demeurant (six pages), s'articule autour de deux thèses : 1- La philosophie n'a cessé de réduire la bêtise « à la seule figure de l'erreur » ; 2- La bêtise peut être définie comme la « remontée » d'un « fond ». La première de ces thèses n'est guère contestable et c'est elle qui, sur ce point, a fait la réputation de Deleuze. Foucault m'a dit qu'il la considérait comme une « proposition fondamentale ». Cette réduction épistémologique de la bêtise à l'erreur, qu'il faut distinguer de sa réduction psychologique (la bêtise comme déficience mentale, mesurable en termes de QI), bénéficie, en effet, d'une analyse exemplaire. La seconde thèse, en revanche, est beaucoup moins probante. Je ne crois pas qu'il faille rechercher l'origine de la bêtise au fond de je ne sais quel « fond ». Il me semble au contraire que celle-ci, loin d'être irrationnelle, relève d'un usage excessif, abusif, de la raison. Mon reniement procède d'un constat. Deleuze pose une question qu'on dit, chez les philosophes, *transcendantale* : comment la bêtise est-elle possible ? Une telle question, chez Kant ou Husserl, appelle d'ordinaire une réponse logique. Deleuze l'exclut : la bêtise serait l'irruption d'un fond irrationnel, « digestif et légumineux », etc. Je n'en crois rien et j'exclus cette solution de facilité, déjà dénoncée par Hegel à propos de Schelling (que

cite Deleuze), ce fond, ce *Grund*, où « toutes les vaches sont noires », ou l'Inconscient, où tous les ça sont gris.

En dépit de son nom, hélas malencontreux, la bêtise n'a rien de bestial. Trois figures dominant le XIX<sup>e</sup> siècle : Joseph Prudhomme, le bourgeois d'Henri Monnier, Homais, l'apothicaire de Flaubert et Tribulat Bonhomet, le philosophe de Villiers de L'Isle-Adam. On aura remarqué que ces trois noms ont été forgés à partir du même radical : *hom*, comme pour souligner que la bêtise est décidément humaine, trop humaine. La raison logique ne saurait éviter un usage excessif de ses propres principes et cet excès, loin d'être assimilable à une défaillance – encore moins à une déficience –, s'inscrit au contraire dans la nécessité même des principes. Le principe du tiers exclu est *logiquement* voué à la naïveté, le principe de contradiction à la stupidité, le principe d'identité à la bêtise. Tous ces abus relèvent de ce que j'appelle la raison *suffisante*, autonome, autarcique, outreucidante. Bêtise, stupidité et naïveté ne désignent donc pas des carences dans l'usage des trois principes de la logique, mais, à l'inverse, leur extension et leur dilatation totalitaire, sinon paranoïaque, dans le champ linguistique. Il appartient à la raison logique de produire sa propre bêtise identitaire (A est A), sa propre stupidité disjonctive (A ou non A), sa propre naïveté, également disjonctive (vrai ou faux), mais moins *suffisante* que la précédente. La bêtise, loin d'enfreindre ou d'ignorer les lois de la raison, s'en réclame au contraire, avec fatuité, au point d'apparaître, dans ses formes les plus éloquentes, comme l'hyperbole du principe d'identité : « Un Juif, c'est toujours un Juif, on aura beau dire ».

*La définition de la bêtise comme excès de raison me semble tout à fait juste. Elle éclaire, comme vous le montrez, une grande partie de la littérature sur la bêtise, de Molière, dont vous donnez des commentaires éclairants, à Flaubert et Sartre, en passant par Feydeau et Labiche, entre autres. Vous écrivez : « La raison est, par principe, toujours capable d'excès, parce que sa suffisance est, au moins virtuellement, inscrite dans sa propre logique. » Mais pourquoi la raison est-elle par principe excessive ? Pourquoi sa suffisance fait-elle partie de sa logique ? On peut bien l'admettre chez un rationaliste absolu, comme Hegel, pour qui le réel est le rationnel et vice versa. Mais tous les rationalistes ne sont pas aussi échevelés. Ne peut-il y avoir une raison sobre, équilibrée, appliquant à bon escient ses principes les plus ordinaires (croire en fonction des preuves dont on dispose, raisonner correctement). Vous citez les*



#### ENTRETIEN AVEC ALAIN ROGER

*servantes de Molière, comme Toinette, qui, à la différence de leurs maîtres, ont du bon sens. Par définition, elles ne sont pas bêtes. N'avez-vous pas, comme Deleuze, tendance à assimiler le bon sens à ses incarnations dans des personnages bêtes, tels que Prudhomme, Homais ou Bournisien ? N'y a-t-il pas un usage intelligent et sobre du bon sens ? En d'autres termes, une théorie de la bêtise comme la vôtre ne repose-t-elle pas sur un postulat antirationaliste ? Même si l'on admet – et je l'admets pour ma part – que la bêtise est le plus souvent une manifestation du trop de raison (comme le dit Chrysale : « le raisonnement en bannit la raison »), s'ensuit-il que toute raison soit déraison ?*

Si, bien sûr, il existe un usage intelligent et sobre du bon sens, et je crois l'avoir montré tout au long de mon livre. Ainsi des servantes de Molière et de Philinte dans *Le Misanthrope*. Il est vrai que ce théâtre s'organise le plus souvent autour d'un personnage central, figure de la bêtise, bornée et bernée, que Molière ne laissait à personne d'autres le soin d'incarner : Arnolphe, Orgon (il confie le rôle de Tartuffe à Du Parc), Sganarelle (Il laisse celui de Dom Juan à La Grange), Alceste, George Dandin, Harpagon, M. de Pourceaugnac, M. Jourdain, Chrysale et Argan, sans oublier les Sganarelle des premières comédies. Non, je n'assimile pas le bon sens à ses incarnations dans des personnages bêtes. Dans *Madame Bovary*, j'essaie de faire la part des choses. Qui est bête ? Puisque Flaubert voyait de la bêtise partout, comme en témoignent sa correspondance et son dernier ouvrage, *Bouvard et Pécuchet*,

**ENTRETIEN AVEC ALAIN ROGER**

tout le monde procède plus ou moins d'une espèce de bêtise provinciale. Il est pourtant évident que ni Rodolphe ni Léon, les séducteurs d'Emma, ne sont bêtes, même si le premier est assez fat, le second par trop poétique. Il en va de même pour Emma. Alain de Lattre, dans un essai au titre péremptoire, *La bêtise d'Emma Bovary* (José Corti, 1980), s'en prend à cette pauvre femme, à la fois bête et adultère, mais sans jamais nous gratifier du moindre éclaircissement sur cette prétendue bêtise. Le lecteur, cependant, ne repart pas bredouille, ébahi par le ton sentencieux du propos, cette emphase et ces vers blancs, que Flaubert détestait : « *Emma est fascinée ; nous devenons complices ; Flaubert a réussi [...] C'est là ce qui me touche et ce qui m'intéresse, car je suis philosophe* ». Bêtise de la philosophie, dès qu'elle cède au narcissisme et à l'outrecuidance... Dans le « Journal en public » qu'il offrait régulièrement à ses lecteurs de *La Quinzaine littéraire*, Maurice Nadeau épinglea André Glucksmann, ce « *bavard intarissable* », pris en flagrant délit d'étourderie (on écrit si bien, on écrit si vite, on écrit si bête), à propos de Mme Bovary, devenue sous la baguette du plumitif « *la femme d'un pharmacien provincial* ». Emma Homais, pourquoi pas ? De la même eau, cette perle semée dans *La bêtise* : « *Une société nouvelle va-t-elle jaillir parfaitement assemblée d'un Grand Ordinateur comme Athéna tout armée de la cuisse de Jupiter ?* » Singeant à mon tour Labiche, je ferai remarquer à M. Perrichon qu'Athéna, déesse du Panthéon grec, est la fille de Zeus et qu'elle sortit de sa tête, non de sa cuisse, ce qui devient un dévergondage mythologique.

Emma est naïve, crédule, exaltée, nourrie de « mauvaises lectures », à l'opposé de la vie rustique et matrimoniale qu'on lui impose ; mais elle n'est pas bête. Rêver aux romans de son adolescence, s'enivrer de la représentation de *Lucie de Lammermoor*, l'opéra de Donizetti, c'est peut-être un peu cucul, mais ni la nostalgie ni la mélancolie ne sont bêtes. Elle est, si l'on veut, bêtement amoureuse, comme tout le monde. Son prénom est comme l'anagramme de l'âme et de l'amour : *Emma, Aïma*, épigraphe de sa pierre tombale dans un monde moins cruel. Ce qu'elle fuit, comme la plupart des femmes adultères, dans la littérature et la réalité, c'est cette étreinte morte, le devoir conjugal, rituel identitaire.

***La caractérisation ontologique et antilogique que vous donnez de la bêtise semble laisser de côté sa dimension morale et éthique. Or une vénérable***

***tradition, qui remonte au moins à Plutarque et qui s'exprime dans maints textes de l'âge classique, d'Érasme à La Bruyère, en passant par Molière, Pope, Swift, Voltaire et les moralistes français, veut que la bêtise soit avant tout la folie (la moria d'Érasme) et l'absence de sagesse, mais aussi et surtout un vice intellectuel. Selon cette grande tradition, la bêtise est bien plutôt la sottise (vous notez justement que les classiques employaient rarement le terme « bête », et parlaient avant tout de « sots »). Or la sottise est un vice, au sens où le sot n'est pas simplement quelqu'un qui a un défaut de raison, mais quelqu'un qui se laisse aller à la sottise. Il en est, au moins partiellement, responsable, et en ce sens le sot est un certain caractère moral. Cet aspect des choses est présent dans votre livre, quand vous notez la dimension de vanité qui va de pair avec la bêtise, et dans vos commentaires sur Les femmes savantes, puis quand vous traitez de l'amour, de la jalousie et du snobisme. Le snob est sot, et le veut bien. Mais je trouve relativement absente cette dimension éthique de votre analyse de la bêtise. Pourquoi ? Est-ce parce que vous craindriez de moraliser sur la bêtise ? Vous suggérez que le seul moyen de s'en débarrasser est une purge, une catharsis. Vous ne semblez pas envisager que le meilleur remède contre la bêtise soit un meilleur usage de la raison elle-même.***

Je ne me suis guère attardé sur la différence entre bêtise et sottise, ni sur la particularité linguistique de la langue française, qui a, surtout à partir du XIX<sup>e</sup> siècle, fait un sort à la bêtise, au détriment de la sottise. Ma distinction logique, qui renvoie la stupidité au principe de contradiction, la bêtise au principe d'identité, est, j'en conviens, le point faible de l'ouvrage, sans parler des problèmes de traduction, puisque nombre de langues sont incapables de rendre la spécificité du mot « bêtise ». Mais je ne vois pas bien pourquoi vous semblez me reprocher de ne pas « moraliser sur la bêtise », comme si je lui déniais toute dimension éthique. Quant à « un meilleur usage de la raison elle-même », si je décris la bêtise comme l'outrecuidance de la raison, il va de soi qu'on ne peut y remédier qu'en luttant contre cette outrecuidance, en se méfiant de tout recours au principe d'identité qui, en soi, n'est pas immoral, mais peut toujours le devenir quand on s'y complait. On peut le vérifier avec l'antisémitisme, lorsque ce dernier s'enracine dans l'usage inconsidéré du principe dans la formule déjà citée : « *Un Juif, c'est toujours un Juif, on aura beau dire...* » La règle d'or, contre la tentation de la bêtise, est d'abord logique : se méfier des propositions générales, du type : « *La femme est*

**ENTRETIEN AVEC ALAIN ROGER**

*naturelle* » (Baudelaire). Il y a dans toute proposition de ce type un risque d'immoralité, comme lorsque Baudelaire en déduit : « *c'est-à-dire abominable* » (*Mon cœur mis à nu*). On le voit bien, puisque, dans un autre recueil (*Le peintre de la vie moderne*), le même Baudelaire, mieux inspiré, soutient que la femme est « surnaturelle » de par l'usage du maquillage qui la rend l'égale du dandy. En règle générale, la bêtise trouve son origine dans le « vouloir conclure » (Flaubert). Sans doute faut-il placer l'accent sur le premier verbe. La bêtise résiderait moins dans la conclusion (qui peut être fondée) que dans la volonté de la produire à tout prix et de l'asséner péremptoirement : « point final ! ». Et quelle meilleure conclusion, pour un esprit pressé et suffisant, que le prédicat d'une proposition tautologique, qui coupe court à toute controverse ou tergiversation ? Conclure (de *cludere*, « clore », « enclorre ») contient l'idée d'une clôture, d'une réclusion logique, dont la formule idéale est évidemment l'identité « A est A ». Que les conditions de possibilité d'une telle conclusion soient rarement remplies, peu importe, dès lors que l'on peut, c'est-à-dire que l'on *veut*, donner à celle-ci la forme identitaire du « c'est pareil », du « ça revient au même », ou, mieux encore, celle d'un jugement analytique, où le prédicat est a priori compris dans le sujet, même au prix d'une manipulation. C'est là que le point de vue éthique reprend ses droits, puisque cette manipulation n'est jamais exempte d'arrière-pensées, comme dans l'exemple canonique « un Juif, c'est toujours un Juif ».

*Si l'on traite le problème de la bêtise comme relevant de l'éthique intellectuelle et non pas de l'ontologie, et qu'on traite la bêtise non pas comme un défaut d'entendement et de jugement (Kant), ou comme un excès inhérent à la raison même, il me semble qu'on peut mieux caractériser les formes de bêtise savante que vous étudiez : celle des Femmes savantes, de Homais, celle du snob. Musil parlait d'une bêtise intelligente, comme summum de la bêtise. Nombre d'imbéciles, de l'université aux médias, sont très instruits, intelligents, rapides. Mais ils ne respectent pas les valeurs intellectuelles – la vérité, la raison, la connaissance, la preuve –, ils s'en moquent. C'est ce qui se passe en particulier avec ce que le philosophe américain Harry Frankfurt appelle le bullshit, la foutaise, le baratin. On peut baratiner intelligemment, comme toutes les émissions littéraires de la télé, les sites internet et même les revues littéraires, le*

*montrent. Malebranche disait, dans son Traité de morale : « Le stupide et le bel esprit sont également fermés à la vérité, à cette différence près que le stupide la respecte et le bel esprit la méprise. » C'était l'une des citations favorites de Julien Benda. La bêtise, selon cette conception, est le mépris des valeurs intellectuelles. Mais adopter cette définition, c'est admettre qu'il y a des valeurs intellectuelles, coextensives à la raison, bien comprise.*

Je suis tout à fait d'accord avec vous, mais il reste à définir ce que l'on entend par « bien comprise ». On peut, en effet, « baratiner intelligemment » – le *bullshit* de Harry Frankfurt, que je ne connais pas. Mais il ne s'agit pas de ce que j'ai appelé « bêtise ». Je ne vois pas bien où vous voulez en venir avec cette série de références à Malebranche et à Benda, mais je n'irai certainement pas jusqu'à soutenir que « la bêtise est le mépris des valeurs intellectuelles », car l'homme bête se réclame, sans doute indûment, de celles-ci, et s'en glorifie jusqu'à l'exaltation : « *C'est mon opinion et je la partage !* », s'écrie Joseph Prudhomme. L'assertion est auto-suffisante et l'homme bête s'accorde le droit de récuser tous les reproches que vous pourrez lui adresser, y compris d'un point de vue éthique, puisqu'il est convaincu d'*avoir raison*. Je ne vois pas comment on pourrait parler d'une « bêtise intelligente », même avec la caution de Musil (dont l'essai sur la bêtise m'a toujours semblé assez décevant), à moins de dilater la bêtise dans le « baratin intelligent », c'est-à-dire le bavardage, ce qu'elle n'est pas essentiellement. Ma référence principielle à cette « tautologique », où s'enracine la bêtise n'a pas d'autre objectif que de séparer celle-ci des formes superficielles du discours bavard où l'on voudrait la diluer en se référant aux journalistes et aux politiciens. La bêtise, c'est au contraire le discours biblique et narcissique de Dieu, cette révélation de Yahvé à Moïse : « *Je suis Celui qui suis [...]* C'est ainsi que tu répondras aux enfants d'Israël : "Je suis" m'a envoyé vers vous », une déclaration évidemment sublime et sublimement bête, où l'on a cru voir une anticipation de l'argument ontologique, mais aussi du cogito cartésien, *ego sum, ego existo*, moi je suis, moi j'existe, moi aussi je suis celui qui suis. Ce qui autorisera Deleuze à se poser cette question pertinente : « *Qu'on nous permette un instant de voir dans Bouvard et Pécuchet l'issue du Discours de la méthode. Le cogito est-il une bêtise ?* »

## La bêtise artificielle

***Une nouvelle d'Agnès Desarthe, écrite spécialement pour ce hors-série d'En attendant Nadeau. Où l'on heurte de plein fouet les machines intelligentes...***

**par Agnès Desarthe**

C'était un bel après-midi de début du printemps. Les pommiers, les cerisiers, les poiriers étaient en fleur. Les prairies se piquaient de coquelicots. L'air était doux, plein de la promesse d'une chaleur qui était plus appréciable que la chaleur ne le serait elle-même au moment où elle éclaterait, asséchant la terre et brûlant les pétales. Je roulais à bord d'une voiture automatique qui me tenait instantanément informée de ma consommation d'essence et de la quantité de carburant restant dans le réservoir. Le GPS s'adressait à moi d'une voix dont j'appréciais l'assertivité et l'insistance. Dans 300 mètres, serrez à gauche. Serrez à gauche. Au rond-point prenez la troisième sortie. Puis, au rond-point, prenez la deuxième sortie sur la D39. Je me rendais chez Martin Delbaeque, dans la lointaine mais voisine Belgique, et je me sentais invincible.

Je me suis mise à chanter « Le gorille » de Georges Brassens, à tue-tête, toutes fenêtres ouvertes. Et, soudain, j'ai entendu une voix. Une voix faible, presque imperceptible et pourtant familière. J'ai pris peur. Mon cœur s'est emballé. J'ai fermé toutes les vitres, à l'affût de cette voix. Plus rien. Timidement, je me suis remise à chanter. Peut-être était-ce un phénomène d'écho. Et voilà qu'elle s'élevait à nouveau, féminine, étouffée, comme si elle venait du fond de mon sac posé à la place du mort (ou de la morte, me suis-je dit, dans la mesure où la voix était féminine). J'ai entamé le deuxième couplet, tout en tendant l'oreille et en penchant la tête vers le siège avant droit. Et je l'ai entendue, distinctement cette fois : « Bonjour, je suis Siri. Que puis-je faire pour vous ? Allez-y, je vous écoute. » J'ai souri. Rien à craindre. C'était la voix intérieure de mon téléphone portable. Je n'utilisais jamais cette application, censée, comme me l'avait expliqué le fervent jeune homme du magasin, me faciliter immensément la vie. « Imaginez que vous êtes dans la cuisine en train de pétrir une pâte à tarte, et tout à coup, vous vous souvenez que c'est l'anniversaire de votre frère. Vous prononcez la formule magique : « Dis siri », et la fonction se met en route automatiquement. Elle répond « je suis tout ouïe », (ça veut dire je vous écoute). Et là, vous lui ordonnez « appelle mon frère ». Votre téléphone compo-

sera lui-même le numéro sans que vous ayez à sortir les mains de la farine. »

Malgré l'enthousiasme du vendeur, je ne suis jamais parvenue à m'adresser à Siri. Mon fils de dix ans s'en charge pour moi. Il l'insulte sans animosité particulière, mais avec une grossièreté certaine, rien que pour le plaisir de l'entendre répondre de sa voix flûtée : « Pourquoi tant de haine ? ». Parfois, je me sens coupable de ne pas solliciter Siri. Quelques minutes plus tard, je me sens coupable pour la Syrie. Quelques minutes après, je pense à la scierie où Manuel, mon premier amoureux qui était apprenti menuisier, avait perdu trois doigts à sa main gauche. Cela me rend triste. Mais j'ignore comment retirer ce gadget de mon téléphone.

Pendant que je réfléchissais à tout cela, j'ai cessé, sans m'en rendre compte d'écouter les judicieux conseils du GPS intégré à ma voiture automatique. Il n'y avait plus de réseau, me signifiait-on sur l'écran. J'étais perdue. Pas pour longtemps. J'ai eu une illumination. « Dis Siri », ai-je fait. « Je suis tout ouïe », a répondu la voix. « Peux-tu m'emmener chez Martin Delbaeque ? » et la voix a répondu : « Voici le résultat de ma recherche sur Internet, concernant Martin Delbaeque. Jetez-y un œil. » Je me suis garée sur le bas-côté et, machinalement, j'ai lu que Martin Delbaeque était un poète belge d'expression française vivant non loin de Namur, avec son chat Zorglub, qu'il était l'auteur de sept recueils, publiés aux éditions FacTotum, et qu'il collaborait depuis quelques années avec le cinéaste français Daniel Danite.

« Tout ça, ai-je fait remarquer à Siri, ne me dit pas comment aller à Namur. »

« Namur est une ville de 500 000 habitants », a-t-elle répondu, sans beaucoup d'à-propos.

Entretemps, mon GPS avait repris du poil de la bête et traçait à la pointe de la flèche jaune, figurant mon véhicule, une voie indigo qu'il me suffirait de suivre pour atteindre ma destination.

**LA BÊTISE ARTIFICIELLE**

Lorsque je suis arrivée, après quatre heures de route, j'ai été accueillie par Martin Delbaeque en personne. Il se tenait debout sur le seuil de sa maisonnette en crépi jaune canari. Il était là, comme s'il m'avait attendue depuis le matin, ou depuis l'éternité, avec pourtant quelque chose d' impatient dans sa contenance. Nous nous sommes reconnus au premier regard car nous avions échangé sur Skype la semaine précédente. J'espérais que j'étais plus jolie que sur l'image qu'avait diffusée son écran. Lui était identique. Mais les hommes le sont bien plus souvent que les femmes, pareils à leur portrait, à leur photo, et même à l'idée que l'on se fait d'eux.

« Vous avez bien roulé ? », m'a-t-il demandé d'une voix joyeuse où pointait un léger accent belge.

« Très bien, je vous remercie », ai-je répondu en me demandant s'il n'y avait pas, dans sa question, un jeu de mots, une allusion qui m'aurait échappé.

Nous sommes entrés chez lui. Au salon, tendu d'un papier peint à énormes fleurs bleues, il m'a montré une chaise qui ne m'inspirait pas confiance, m'a servi un thé qui semblait avoir été rebouilli de la veille et s'est livré à moi.

A.D. : Pouvez-vous nous parler de votre rencontre avec Daniel Danite ?

M.D. : Daniel Danite était un cinéaste que je connaissais un peu ; lui aussi me connaissait un peu. Et un jour, il a eu l'idée saugrenue de faire appel à moi pour rédiger le dossier de presse de son film *Je me fais rare*. J'ignore pourquoi. Je n'ai pas osé lui demander à l'époque. Car, voyez-vous, je ne suis pas journaliste. Je suis poète. Il avait beaucoup insisté pour que nous procédions à l'interview avant que je ne visionne le film. J'ai découvert, au fil des rencontres, que le film en question était en chantier ; c'était la raison pour laquelle je ne pouvais pas le voir. La raison pour laquelle il ne pouvait pas me le montrer. D'une certaine manière, le film que nous évoquions ensemble n'existait pas encore. Daniel Danite s'est servi, je crois, de l'entretien pour élaborer son œuvre.

Les œuvres de Daniel Danite sont confidentielles. À mi-chemin entre la philosophie et la blague de potache.

A.D. : Ou de la blague Carambar ?

M.D. : Non, non, potache, j'y tiens. Les blagues Carambar ne sont pas vraiment drôles mais tout le monde les comprend. Les films de Daniel Danite, c'est un peu le contraire de la blague Carambar : Ils sont vraiment drôles, mais peu de gens les comprennent.

Vous me suivez ?

A.D. : Parfaitement.

M.D. : Six ans après, Daniel Danite s'est embarqué dans une enquête/témoignage autour du post-modernisme et, plus précisément, de sa disparition et de sa réapparition. Le deuxième opus, donc, *Je fais feu de tout bois*.

A.D. : Daniel Danite dit de vous que vous êtes son exégète officiel. Comment définiriez-vous vous-même votre travail autour de ce créateur ?

M.D. : Je suis un exégète sur commande. Je n'ai moi-même aucun goût pour le journalisme, ni pour le cinéma d'ailleurs. Je ne produis spontanément aucun texte sur son œuvre. Mais je suis flatté qu'il m'ait choisi. Je n'ai, comme je l'ai dit, aucun goût pour le cinéma, pas plus pour le sien que pour celui des autres. Je demeure cependant convaincu d'être la bonne personne pour exécuter ce travail d'accompagnement de l'œuvre à venir.

A.D. : Venons-en à présent, si vous le voulez bien, à l'objet même de notre rencontre. La bêtise artificielle. C'est un concept qui a été inventé, ou mis au point par Daniel Danite, n'est-ce pas ?

M.D. : Absolument. Même si je préfère dire « mis au jour », car ce n'était pas difficile à inventer. Est-ce même une invention, le concept de bêtise artificielle ? Mais Daniel a eu le courage de le proclamer. Voilà. Il a proclamé un concept. Il a fait appel à moi récemment pour accomplir une interview en préparation d'un nouveau film dans lequel un des personnages principaux est un drone. Plus précisément, un drone de compagnie qui suit Daniel partout. Vous savez que Daniel Danite joue lui-même dans tous ses films, n'est-ce pas ?

Mais revenons à la bêtise artificielle. Le concept est directement issu d'une réflexion sur l'obéissance. C'est très important ça. Vous notez ? J'ai l'impression que vous êtes ailleurs. Le thé ne vous plaît pas ? Ou c'est votre chaise ? Votre chaise n'est pas confortable ?



**LA BÊTISE ARTIFICIELLE**

A.D. : Si, si. Tout va bien. Mais vous parlez vite et beaucoup.

M.D. : Pour une fois que c'est moi qu'on interviewe ! Ha ! Ha ! Toujours est-il que ce troisième volet représentera le dernier pan d'un triptyque et s'intitulera *Je ne réponds plus de rien*.

A.D. : Pourriez-vous, grâce à quelques exemples concrets, nous donner une idée de ce que Daniel Danite entend par bêtise artificielle ?

M.D. : Si vous voulez bien, je reprends là où j'en étais, à l'obéissance. Vous connaissez l'expression « obéir bêtement » ? Tout est parti de là.

Une machine conçue par un humain est conditionnée pour obéir à un programme que cet humain ou ses collaborateurs ont mis au point. Si vous demandez à un ordinateur d'exécuter une tâche pour laquelle il a été conçu, il va le faire. Il va obéir. Si vous lui enjoignez de gagner une partie d'échec, il va tout tenter pour satisfaire la demande. Jamais il ne va dire « non, je n'ai pas envie ».

A.D. : Ce serait un anti Bartleby ?

M.D. : Exactement. C'est exactement ça la bêtise. L'intelligence, c'est l'outil grâce auquel, quand on entend un ordre, on l'évalue avant de l'exécuter, on le juge, on interroge sa pertinence et, pour finir, parfois, on refuse de s'y soumettre. Prenez un soldat, à l'armée. Vous lui dites « marche et tue ». Même le plus bête se posera une question : « Est-ce que je vais m'en sortir, est-ce que je ne vais pas recevoir une balle, sauter sur une mine ? » Il finit par exécuter, mais il a une certaine conscience de l'enjeu.

Un ordinateur, lorsqu'il gagne à l'issue d'une partie d'échec qu'il maîtrise mieux que son adversaire humain, ne sait même pas qu'il joue aux échecs. Il n'a aucune conscience. Aucune conscience de ce qu'il est, de ce qu'il fait.

La conscience est un accident de la nature que l'homme ne parvient pas à reproduire artificiellement. C'est pour cette raison que les machines sont bêtes. Il y en a de très très très bêtes, celles, par exemple qui, en plus de ne pas savoir ce qu'elles sont en train de faire, ne savent faire qu'une seule chose. L'ordinateur le plus puissant aux échecs est une quiche aux dames. Il s'appelle Deep Thought.

(Rires)

A.D. : Mais, aujourd'hui, justement, on apprend aux machines à faire des choix. Je me trompe ?

M.D. : Vous avez raison. Daniel Danite appelle cela « *l'arborescence de la bêtise* ». Prenez les voitures qui se conduisent toutes seules. On les programme pour qu'elles puissent réagir en cas d'accident. Qui sauver ? Le conducteur ? La fillette de deux ans assise à l'arrière ? Ou le président de la République qui arrive en face.

C'est très paradoxal car, en faisant cela, l'homme introduit dans les rouages de la machine une arme que lui-même ne possède pas. Si c'est moi qui conduis et qu'un accident survient, je sauve ma peau. Je n'obéis à rien de rationnel. Ce qui préside à mon acte est irrationnel. Et ça, c'est la bêtise humaine.

En créant ces voitures dites « intelligentes », c'est comme si on disait à l'automobile : « Toi, tu vas être plus forte que nous ». Et ainsi, on crée un monstre de bêtise.

Dans les voitures connectées, les véhicules savent qui se trouve à bord des autos alentour. Imaginons une situation paroxystique. Trois voitures vont être prises dans un carambolage mortel. Dans la voiture A, il y a un président, dans la B, il y a un président et dans la C aussi. L'accident est inévitable. C'est plus qu'inextricable. Comment départager les participants ? Selon quels critères ? Quel président devra être sauvé ? Celui dont le PIB affiche le meilleur chiffre ? Celui qui a de plus fortes chances de sauver le monde ? Ou celui qui, sur la banquette arrière, transporte une fillette de deux ans ?

A.D. : Comment le concept de bêtise artificielle s'illustrera-t-il dans le prochain film de Daniel Danite ?

M.D. : Eh bien pour mettre le concept au jour, Daniel s'appuie sur l'obéissance et sur le sentiment amoureux. Je m'explique. Tout cela s'exprime à travers un dialogue entre créateurs, plus précisément entre Daniel Danite et Stanley Kubrick. La question sur laquelle ils achoppent ensemble est la suivante : qu'arrivera-t-il quand la machine aura conscience d'elle-même (cf. Hal 9000 dans *2001*) ?

Si la machine était dotée de vrais sentiments, pas d'affects mimés, on pourrait peut-être attendre quelque chose de différent. C'est cela que Daniel Danite questionne dans son film. Ce fameux drone

**LA BÊTISE ARTIFICIELLE**

de compagnie dont je parlais tout à l'heure, tombe amoureux d'un autre drone, ou d'une autre drone (il ne faut pas laisser la question du genre hors des débats, bien sûr). Le drone tombe amoureux – c'est en tout cas ainsi que Daniel le perçoit – et cela donne lieu à de magnifiques images de poursuite, d'un drone filant aux trousses d'un ou d'une autre drone.

La bêtise artificielle deviendrait alors proche de la bêtise humaine.

A.D. : Qu'entendez-vous par bêtise humaine ?

M.D. : Le sentiment amoureux en tant qu'il est sophistication de la pulsion amoureuse. La bêtise, comme son nom l'indique, est du côté de l'animal, de l'instinct.

On veut nous faire croire aujourd'hui que, bientôt, la machine sera plus intelligente que l'homme. Daniel pense que la machine parviendra, au mieux, à être aussi bête que l'homme, ou, si vous voulez, à posséder une bêtise plus humaine.

A.D. : J'aimerais que vous réagissiez à cet extrait d'un texte de Clément Rosset tiré du *Réel et son double*, paru aux éditions de Minuit en 1977. Je vous le lis :

« *L'intelligence s'en tient, si l'on veut, à un constat de non-compréhension : elle ne réussit pas à capter un certain nombre de messages. Elle reste coite, silencieuse. Aucun rapport avec la sottise qui reçoit et émet un nombre infini de messages. La sottise est de nature interventionniste : elle ne consiste pas à mal ou à ne pas déchiffrer, mais à continuellement émettre. Elle parle, elle n'a de cesse d'en "rajouter". L'intelligence subit, la sottise agit.* »

M.D. : Je remarquerais tout d'abord que Clément Rosset a eu l'intelligence de ne pas utiliser le vocable « bêtise ». Bêtise qui évoque la bête. Moi, je veux penser à la bête. Je veux mettre un animal dans la machine. Un tigre dans mon moteur, si vous préférez. Dans mon moteur de recherche.

A.D. : Désirez-vous ajouter quelque chose ?

M.D. : Oui. Je voudrais faire entendre le cri d'alarme de Daniel. Nous sommes aujourd'hui plusieurs milliers dans le monde à vouloir pousser le même cri : à force de nous faire croire que ce qui

est de la bêtise est en fait de l'intelligence, on va réussir à nous rendre plus bêtes que nous ne le sommes.

Je vous donne un exemple : les machines comprennent quand vous leur parlez. Dans les faits, c'est vrai ; on peut parler à une machine, et la machine comprend. Mais elle ne comprend que si on lui parle d'une certaine manière. En faisant croire qu'on rend les machines plus humaines, on rend les hommes plus machinaux.

Je vois une des manifestations de cela dans le débat récent autour de l'écriture inclusive. Ce n'est pas un moyen, à mes yeux, de mieux communiquer entre hommes et femmes, entre femmes et hommes, de rendre le langage équitable, si l'on veut. Pour moi, cette langue inclusive est une langue de machine qui s'ignore, calquée sur le langage informatique, avec ses ( ) ses *e*.

A.D. : Là, ce n'est pas Daniel Danite qui parle à travers vous ?

M.D. : Non, là, c'est moi. Moi, le poète Martin Delbaeque. Daniel Danite est beaucoup plus prudent que je ne le suis sur ce sujet.

À cet instant, une femme est entrée dans la pièce. Je ne parvenais pas à distinguer son visage car il était comme entouré d'un halo lumineux, presque aveuglant. J'ai plissé les paupières tandis que Martin Delbaeque disait :

« Agnès Desarthe, je vous présente ma femme, Siri. Siri, voici Agnès, qui est venue faire l'interview dont je t'ai parlé, à propos de Daniel. »

Nous nous sommes serré la main. La sienne était étrangement froide.

Durant les quatre heures qu'a duré le retour, j'ai repassé en boucle ces présentations. Delbaeque n'avait pas pu dire Siri. Non. Personne ne s'appelle Siri. J'avais sans doute mal entendu. Elle devait s'appeler Sylvie, ou Cindy.

La nuit tombait. La fraîcheur du soir emprisonnait un instant dans son ambre les senteurs que le jour avait exaltées. Par la fenêtre ouverte me parvenaient les chants d'oiseaux rendus fous d'amour par la saison. Je me suis mise à siffler avec eux, deux notes répétitives dont je ne comprenais pas le sens mais qui voulaient sans doute dire beaucoup de choses dans leur langage intraduisible.

## Noms d'oiseaux

« *Moi négro, mais toi chameau !* » Proust, *À la recherche du temps perdu*

« *des petites bêtes dans le dedans de ma tête, des petites bêtes craquantes croquantes qui me faisaient mal, des petites bêtes menteuses qui tournaient en rond* ». Albert Cohen, *Ô vous, frères humains*

par Anne Simon

Bête à manger du foin ou têtu comme une mule, bête comme cochon ou myope comme une taupe, la nuit tous les chats sont gris, et les mots imprécis. À trop moquer les dindons de la farce, les ânes bâtés, les brutes épaisses, les merlans frits, les poissons rouges, les oies blanches, les cervelles de moineaux et autres têtes de linotte, on pourrait bien, s'estimant malins comme des singes, être en réalité bêtes et méchants, hurler avec les loups et faire mener une vie de chien à nos prochains, animaux, humains et autres créatures indécises (éponges et champignons) ou interstitielles (cafards et rats des villes). Les noms d'oiseaux, qui flottent entre l'allégorie, la métaphore et la dénomination, ont une puissance d'impact éprouvée.

Oublier que les bêtes réelles peuplent nos langues, c'est oublier que ces dernières sont des arches plus que des forteresses. Emmanuel Levinas rappelle dans *L'au-delà du verset* qu'« *en chaque mot et chaque lettre, il y a un oiseau aux ailes repliées qui attend le souffle du lecteur* ». Le vol des oiseaux ne se contente cependant pas d'orienter notre grammaire et notre herméneutique, d'aérer notre lexique et notre pensée. En temps de désastre, il nous indique, mémoire et combat écrits à même le ciel qui flambe, les « cent noms » des « villages volés » : « *Ouvrez tout grands vos noms ailés / Envolez-vous mes hirondelles* », écrit Aragon en 1943, au moment où Céline publie sa troisième édition de *Bagatelles pour un massacre*.

### Des bêtes dans l'arche de la langue

Il y a dans ces expressions figées [1], oscillant pour certaines entre la métaphore et le proverbe, une poésie historique qui nous donne à lire un état de l'interlocution humaine traversée par une animalité tantôt naïve, tantôt sagace. Le peuple des bêtes ne se contente pas d'habiter notre langue, il y joue un rôle historique, notamment celui de gardien du monde qu'il partage avec le peuple des hommes,

aboyant (en arabe) quand passent les caravanes, imperturbables mais repérées ; donnant l'alerte (en latin), quand les Gaulois attaquent le Capitole ; ou gardant le silence (en égyptien, si je puis dire), quand il s'agit, pour le peuple hébreu, de quitter l'esclavage et de passer la frontière. Je pourrais donc, sans ironie, à l'heure du réchauffement climatique et de la Sixième Extinction de nombreuses espèces, me demander où sont passées les neiges d'antan et considérer avec nostalgie le temps du bon sens populaire, celui qui tire ses règles de vie de sa proximité avec des bêtes qui étaient alors encore nos voisins ou nos hôtes (aux deux sens du terme) : loirs dans nos murs, fourmis dans nos cuisines, oiseaux dans nos champs, hirondelles dans nos greniers, écrevisses dans nos rivières – à moins que ce ne soit nous qui peuplions leurs « propriétés », pour parler l'idiome Michaux. Adieu, veau, vache, cochon, couvée hors industrie agroalimentaire, adieu crapaud, loup, papillon, orang-outan... Peu importe sur ce plan que, à l'instar des bestiaires chrétiens du Moyen Âge ou des fables de La Fontaine, ce savoir soit tiré d'une éthologie pas toujours rigoureuse. De fait, que savons-nous de la gaité du pinson ? Mais aussi, pourquoi considérer aujourd'hui qu'il était par principe idiot, si nous la ressentions telle, d'attribuer une gaité au pinson qui s'époumone au printemps, au moment où nous-mêmes sortions, pleins d'énergie et de désir, de notre léthargie hivernale ? Après tout, le bœuf est objectivement plus fort que nous, et la taupe n'a pas un œil de lynx... L'essentiel pourtant n'est pas dans cette justesse qu'on diagnostiquerait ou non par après, à l'aune de notre pauvre savoir sur des bêtes étudiées en laboratoire ou en milieu confiné, mais dans le principe même d'une intelligence de leur omniprésence au sein de nos pratiques linguistiques. De fait, il y a eu un long, très long moment où le langage des hommes n'était pas envisagé comme dissociable de leurs interactions avec les animaux. La première parole prononcée par l'Adam primordial est le nom d'une bête, ou plus exactement ses premières paroles, car

## NOMS D'OISEAUX

avec le nom de la première bête est venu celui de la deuxième, puis celui de la troisième, puis celui de la mille et unième... Le langage humain s'est construit à partir de cette liste jouissive, en droit infinie (comme toute liste, selon Proust, Perec ou Claude Simon), une liste qui dit une vive et animée multitude, habitante du Jardin commun, qu'il se nomme Gan Eden, Terre ou Gaïa. Ces animés profus, nous en avons longtemps partagé le souffle, comme ils ont partagé le nôtre, qu'il s'agisse, mais est-ce toujours séparable, d'une respiration ou de l'émission d'un mot.

Paul Shepard imagine ensuite (je fais un saut de puce temporel), avec une justesse qui fait mouche, que l'hominien préhistorique a vu ses particularités spécifiques s'élaborer au fil de l'invention d'un langage qui s'est construit à partir de son intégration dans le monde des vivants, et de sa coévolution avec ceux-ci. Que ne dit-on aujourd'hui sur l'écriture, qui nous aurait séparés (avec, pêle-mêle, la sédentarisation, l'agriculture, la propriété privée, internet, etc.) des bêtes et de notre entrelacs primal avec elles ! David Abram, dans *Comment la terre s'est tue*, rappelle pourtant que la tête de taureau, avec ses cornes renversées, est l'*aleph* secret et forclos d'un *alphabet* grec qui a dissocié radicalement image, son et sens, *aleph* taurin qui perdure plus ou moins incognito dans notre A français... Tant que l'alternative animale pour l'humain n'était pas encore l'alternative entre ces animaux familiers-familiaux honnis par Deleuze et des bêtes « sauvages » sacralisées-gnangnantisées, l'expérience humaine a pu s'envisager linguistiquement avec et contre les bêtes : souris qui danse, chat qui retombe toujours sur ses pattes, surtout s'il ignore qu'il a été pourvu de cornes par la précédente, avec un loup blanc connu de tous... Ces proverbes et ces expressions aujourd'hui figées furent un temps vivaces et libres, et sont moins le signe d'un savoir sur les bêtes que la preuve délicieuse de leur frayage permanent dans nos vies et dans nos langues. Si l'alphabet grec instaure une coupure avec les formes animales sur lesquelles il s'enlève, au double sens du verbe, cette extraction est compensée par l'expérience quotidienne et onirique d'une zoopoétique commune et d'un partage sensible entre humains, démons et animaux que la langue grecque n'a cessé syntaxiquement de rejouer : « *Corneille de mer, phoque, poulpe, les Grecs y voyaient des modèles de strophe, une souplesse capable de toute inversion, une instantanéité de réaction devant les points saillants du réel* [2] ».

## Zoos humains et ménageries rhétoriques : soliloques mortifères

La sédimentation en proverbe ou en insulte recèle bien des dangers. La bête réelle, celle qui se fait manger ou tondre la laine sur le dos et qu'on appelle brebis, est trop souvent oubliée. La bêtise et la bestialité se substituent alors à l'animalité, et la sédimentation linguistique vient, selon les emplois et la contextualisation de ces formules, en contrecarrer la fraîcheur originare et en dévoyer l'allusion au partage interspécifique. Aux antipodes de la métaphore vive chère à Ricœur, s'incruste alors dans la structure même de la langue cette tautologie finement décryptée par Alain Roger dans son *Breviaire de la bêtise*, qui prend souvent la forme d'une comparaison plaquant la bête sur le mal. Dès lors, quand un humain utilise un nom de bête pour désigner un autre humain, c'est trop souvent pour dire la faute à Toto. La bave du crapaud n'atteint pas la blanche colombe, mais c'est lui (crapaud, humain) qui, au nom de la pureté, se retrouve, dans les campagnes hugoliennes ou celles de notre concentrationnaire XX<sup>e</sup> siècle, crevé, pendu, écartelé et écrasé.

Les noms d'oiseaux ne cassent pas trois pattes à un canard, me direz-vous, et l'ornithorynque, dont il va être question dans la suite de cet article, la triple buse, le phylloxéra, les grenouilles et autres cloportes chers à l'inénarrable capitaine Haddock n'ont jamais fait de mal à une mouche, surtout s'ils ponctuent un passage de *Coke en stock* où le capitaine s'en prend à un « négrier » : « *Ornithorynque !... Boit-sans-soif !... Bachi-bouzouk !... Anthropophage !... Cercopithèque !... Schizophrène !... Heu... Jocrisse [3] !...* » C'est compter sans ma mémoire d'éléphante. Conçu dès 1938, né en Belgique en 1940 avec des livraisons du *Crabe aux pincés d'or* dans les colonnes du journal collaborationniste *Le Soir*, le capitaine Haddock, au racisme paternaliste, apparaît en pleine guerre et en pleine vogue célinienne : George Remi alias Hergé avait lu *L'école des cadavres*, dont il avait recopié certaines invectives. On connaît en outre les retouches qu'il fera sur ses albums politiquement pas toujours corrects. Quant à *Bagatelles pour un massacre*, je m'accorde avec Émile Brami qui montre dans *Céline, Hergé et l'affaire Haddock* qu'on voit mal comment George Remi aurait pu, vu le milieu collaborationniste qu'il fréquentait pour des raisons professionnelles et amicales, passer à côté : « – *Vampires des cavernes ! Cromagnons salaces ! Valets de cirque ! Pourchasseurs de martyrs ! Deiblers de la détresse*



### NOMS D'OISEAUX

*humaine ! Bêtes délirantes assoiffées du sang démocratique ! Sous-fascistes lépreux [4] ! »*

Quand on veut tuer son chien, on l'accuse de la rage. La lexicalisation animalière a permis de casser bien des pattes, celles des mules trop têtues, des cochons trop sales, des animaux de rente dévitalisés/désanimés, et de briser bien des jambes, celles du mouton arménien, du singe africain, de la guénon hottentote, du raton arabe, de la vermine youpine et du cochon juif qui aime tant les truies selon la légende pluriséculaire de la *Judensau* chère aux contrées germanophones, pour ne citer que quelques pensionnaires du zoo humain des langues européennes. « *Tu manges pas du cochon, hein ? vu que les cochons se mangent pas entre eux [...], tu*

*bouffes les louis d'or, hein [5] ? »* : le camelot qui, en 1905, s'adresse au « *sale Youpin* » âgé de dix ans et déjà « *mauvais comme la gale* » ne décida pas seul de l'orientation que prendrait la vocation d'Albert Cohen. Ses idées-insectes anthropophages, « *petites bêtes craquantes croquantes* » qui foreront à jamais leurs chemins de mort à l'intérieur de son cerveau sourdent du puits sans fond non de la bêtise, mais d'une culture européenne qui fonde rationnellement, de sermons en pamphlets, sa communauté sur l'exclusion des Juifs.

Dans ces ménageries linguistiques, l'anathème jeté est d'autant plus jouissif et mortifère que l'animalisé, réputé surpuissant, est en réalité dans l'incapacité de répondre. L'intelligence de la bêtise ne tient pas simplement à la perversion volontaire et maîtrisée d'un raisonnement qui sait où il veut en venir ;

## NOMS D'OISEAUX

elle tient aussi au savoir qu'a l'écrivain, en bonne intelligence avec un collectif sur lequel il s'appuie, de la possibilité pragmatique et sécurisée de la dimension unilatérale de son énonciation. L'invective par réduction animalière procède à un raturage de principe de toute situation d'interlocution. Qu'anathémiser consiste à soliloquer à l'abri d'un chez-soi capitonné ou d'un porte-voix stratégiquement passionnel (Céline) ou à invectiver en place publique devant un auditoire complice (le camelot de Cohen), dans les deux cas, ce qui est d'emblée censuré, c'est le « tu » du dialogue cher à Martin Buber. Si le « il » est en outre caricaturé sous la forme d'une chimère insaisissable, le tour est joué : « *On le voyait... on le voyait plus... Il me rappelait du Zoo de Londres, cet animal extravagant l'ornithorynx qu'est si habile, le faux castor incroyable, qu'a un bec énorme d'oiseau, qu'arrête pas aussi de plonger, de fouïner, de revenir... Il disparaissait imprévisible la même chose Yubelblat... Plaf!... il enfonce, plonge dans les Indes... on le voit plus!! Une autre fois c'est dans la Chine... dans les Balkans dans les ombres du monde... dans la profondeur... Il revenait à la surface tout éberlué, clignotant... Il était habillé tout noir comme l'ornithorynx... et puis aussi l'énorme tarin, exactement aussi marrant... cornu comme l'ornithorynx... Il était souple à l'infini... extraordinaire à regarder, mais au bout des poignes par exemple, il avait aussi des griffes... et des venimeuses comme l'ornithorynx* [6]. »

Marc Angenot l'a montré dans *La parole pamphlétaire*, le pamphlétaire est faussement seul devant sa page. Soutenu par un « on » collectif et inclusif rassurant (« on le voyait... »), il peut dès lors sans risque s'opposer à un « il » d'objectivation scientifique tellement général qu'il en devient multiple, cumulant différentes espèces, hormis une seule : l'humaine. « *Imprévisible la même chose Yubelblat* », « *rappelait* », « *aussi* », « *comme* », « *exactement aussi* » : si la mémoire du zoo peut être réactivée au fil des éditions et rééditions, en 1937, en 1941, en 1943, c'est que la comparaison assimilatrice permet conjointement de construire cet oxymore vivant qu'est le Juif [7] et d'instaurer une performativité du discours dont Gisèle Sapiro a montré, dans *La guerre des écrivains*, que Céline, comme tant d'autres, n'a eu de cesse d'en minimiser la portée lors de son procès. La tautologie, assertée, hyperbolisée et ressassée, met d'emblée « hors jeu [8] » démonstration et argumentation. La boucle du « rappel » et de l'inférence (on voit un juif = on voit une bête) permet à elle seule de lancer un portrait dont les caractéristiques incompos-

sibles sont indexées par la marque de l'altérité absolue : dans le néologisme « ornithorynx », le x final, en forme d'inconnue, décuple la monstruosité du castor à bec de canard (ornitho-rynque : de ὄρνις / *ornis*, « oiseau » et ῥύγχος / *rhúgkhos*, « bec ») pour l'orienter vers le lynx. Tout est « faux » chez ce castor pas castor, mais tout est « vrai » de cette fausseté principielle et ontologique : s'il y en a bien un qui est régulier et attendu dans sa dangereuse imprévisibilité, c'est le Juif hybride, paradoxal et complotiste de Céline. À cet animal hors normes, il faut une langue s'exhibant comme hors normes, mais en réalité assez éculée pour fédérer son lectorat autour d'un effort national auquel le discours pamphlétaire contribue largement. Céline construit donc un texte morcelé et morcelant, aux antipodes d'une quelconque déconstruction ou d'une quelconque inventivité, puisque chaque mot, chaque enchaînement, chaque rupture syntaxique, fonctionnent comme allusion-alluvion, exhibition d'une culture partagée, jouissance du lieu commun, mamours aux Drumont éternels. La reconduction version bestiole de la formule « ils sont partout » et d'autres diatribes journalistiques permet, selon un procédé du « couper/coller », de « *taire la provenance de l'information délivrée et [d']en naturaliser la violence* [9] ». La cinématique métamorphique de cette rhétorique puzzle vise à la fois à coller au talent du Juif mondialisé, à le démembrer et à le recomposer : peau/habits noirs, tarin, griffes, serpentivité. Verbes de mouvement, répétitions, ponctuation cirque, hyperboles, hyperbates, lexique du leurre, de la dissimulation, de la contorsion, des ténèbres : l'objectif de l'emballage textuel simulé est d'arriver à stopper le clignotement youpin, de parvenir à l'arrêt sur image, celle qu'« on » connaît si bien depuis l'exposition « Le Juif et la France » de 1941-1942, le Juif au nez et aux doigts crochus, croisant la bête, le diable et le mort-vivant. Cet être cosmopolite, ambigu, interlope, interstitiel (Yubelblat est d'abord comparé aux fourmis qui « *ont leur idée* », qui « *fourmillent* »), cet ornithorynx au nom imprononçable (comme celui de son Dieu) réussit l'exploit de posséder l'envers du monde et d'en conquérir la surface.

*Yubel-Blat* : *jubeln/Juden*/youtre/youpin, *Blatt*/blatte... Céline, cet amoureux des jeux sonores et autres facéties étymologiques, jubile (*yubeln*) devant sa feuille (*Blatt*) en recréant la vermine *youtre*, ce *Jude*-blatte. 1943, Paris : *Bagatelles pour un massacre* – 1943, Sobibor et autres camps : bien réel massacre pour tant d'humains dont Céline recouvrit le prénom et le nom d'animots qui tuent, ornithorynx-castor-lynx-blatte-canard-serpent.

## NOMS D'OISEAUX

## D'un zoo l'autre : conquête de l'interlocution

Signe des temps sans doute, cet article menace de devenir un tantinet cafardant. Il est temps de revenir à Proust, qui transforma heureusement une blatte humaine en chameau, et à Swann qui en fit une « historiette » : « Vous savez que Mme Blatin aime à interpeller tout le monde d'un air qu'elle croit aimable et qui est surtout protecteur. – Ce que nos bons voisins de la Tamise appellent patronizing, interrompit Odette. – Elle est allée dernièrement au jardin d'Acclimatation où il y a des noirs, des Cinghalais, je crois, a dit ma femme qui est beaucoup plus forte en ethnographie que moi. – Allons, Charles, ne vous moquez pas. – Mais je ne me moque nullement. Enfin, elle s'adresse à un de ces noirs : "Bonjour, négro !" – C'est un rien ! – En tous cas, ce qualificatif ne plut pas au noir. "Moi négro, dit-il avec colère à Mme Blatin, mais toi, chameau !" – Je trouve cela très drôle ! J'adore cette histoire. N'est-ce pas que c'est "beau" ? On voit bien la mère Blatin : "Moi négro, mais toi chameau" [10] ! » Transformée en animal mâle et exotique, c'est désormais la visiteuse, française, blanche et bourgeoise, qui se retrouve symboliquement du mauvais côté des barreaux, elle que le public vient en réalité admirer ou railler [11]. Swann déjà, autre personnage inclus-exclu (la mémoire de son nom sera après sa mort effacée par sa propre fille en quête d'assimilation/indistinction), en la comparant à un singe au « derrière bleu ciel », avait déjà amorcé la pompe de la rétroversion sociale animalière. Le « négro », quant à lui, pris linguistiquement dans un groupe qui le dévalorise et l'anonymise, sort de la situation du soliloque et redistribue activement les pronoms personnels et les rôles au sein du dialogue : « moi [...] mais toi [...] ». Le « petit nègre » dit exactement ce qu'il veut dire, supprimant le verbe « être » pour dénoter une fusion complète, usant de l'adversatif « mais » pour dévoiler la bêtise qui œuvre à l'intérieur de la langue. Jouant le rôle d'une charnière linguistique, ce « mais » construit le monde de la colonisation comme un monde-Janus, où pour une fois le faciès typifié du négro peut affronter la gueule mauvaise du chameau. Faciès en réalité démultiplié, puisque André Benhaïm a découvert le soldat des troupes coloniales de 1914 caché derrière le Cinghalais des expositions ethnographiques de 1883 et de 1886 : c'est à l'un de ces tirailleurs que s'adresse le « Bonjour negro [12] », et que l'on doit cette bien réelle répartie. Considérés comme suffisamment humains pour donner leurs vies pour la France, Sénégalais et Marocains, regardés « comme des bêtes

curieuses » par « une dame très bête » (on tourne en rond dans la ménagerie nationale), ont en réalité entamé un double combat. Quand le nom d'oiseau conjoint humour et conquête de la parole, il vole des rivages de la bêtise mortifère vers ceux de la *mêtis* libératrice [13] : devant les pies trop bavardes, mieux vaut être rusé comme un renard que rester muet comme une carpe en versant des larmes de crocodile.

1. Je remercie Marion Carel de m'avoir orientée vers l'article de Béatrice Lamiroy, « Le figement : à la recherche d'une définition », *Zeitschrift für Französische Sprache und Literatur*, Beiheft 36, 2008, p. 85-99.
2. Arnaud Villani, « Le Jardin des Plantes, côté singes », in *Le Temps de la réflexion*, n° 9, « De la bêtise et des bêtes », 1988, p. 165.
3. Hergé, *Coke en stock*, Casterman, 1958, p. 49 ; on trouve « espèce de petit ornithorynque ! » à propos d'Abadallah dans *Tintin au pays de l'or noir*, Casterman, 1950, p. 59.
4. Louis-Ferdinand Céline, *Bagatelles pour un massacre*, Denoël, 1937, p. 132.
5. Albert Cohen, *Ô vous, frères humains*, in *Œuvres*, Gallimard, 1993, p. 1052 ; p. 1084, 1056 et 1077 pour les citations qui suivent.
6. Louis-Ferdinand Céline, *op. cit.*, p. 102.
7. Le nom « Juif » sera employé avec une majuscule chaque fois qu'il sera relié à une typification antisémite.
8. Philippe Roussin, *Misère de la littérature, terreur de l'histoire. Céline et la littérature contemporaine*, Gallimard, 2007, p. 467.
9. *Ibid.*, p. 502 ; voir aussi Alice Yaeger Kaplan, *Relevé des sources et citations dans Bagatelles pour un massacre*, Du Lérot, 1987.
10. Marcel Proust, *À la recherche du temps perdu*, I, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1987, p. 526.
11. André Benhaïm, « Proust's Sinhalese Song (A Strange Little Story) », in André Benhaïm dir., *The Strange M. Proust*, Oxford, Legenda, 2009, p. 62.
12. Lettre à Maria de Madrazo, *Correspondance de Marcel Proust*, Philip Kolb éd., Plon, t. XIV, 1986, p. 45 ; *ibid.* pour les citations qui suivent.
13. Arnaud Villani « Le Jardin des Plantes, côté singes », *op. cit.*, p. 165.

## Les parias nombreux de l'intelligence

***On trouve chez Baudelaire un véritable catalogue de la bêtise, une galerie des gens bêtes, une ethnologie des imbéciles, et bien sûr des histoires belges...***

**par Julien Zanetta**

Baudelaire est un sismographe de la bêtise. Surprend-il une troupe de littérateurs indigents qui s'apprête à donner un banquet en l'honneur de Shakespeare ? Le voici qui se gausse de cet « *élan fraternitaire* », symptôme des « *stupidités propres à ce XIX<sup>e</sup> siècle où nous avons le fatigant bonheur de vivre* ». Reconnaît-il chez les artistes une tendance persistante à se faire traiter en « enfant gâté » ? Il tonne aussitôt : « *il est bon de hausser la voix et de crier haro sur la bêtise contemporaine* ». Lit-il une chronique de Jules Janin irrespectueuse à l'égard de Heinrich Heine ? Plusieurs brouillons de lettres injurient l'ignorant. S'ingénie-t-on à ne pas citer son nom lorsqu'on parle d'Edgar Poe ? Il soupire : « *Le monde est pavé de sottise.* » Action-réaction : c'est au mouvement de rage ou de lassitude qu'elle suscite qu'on reconnaît la bêtise. On méprise l'imbécile, on vilipende le sot, on flétrit l'abruti. Mais qui est-il ? Indifféremment, le bourgeois ventripotent, le bel esprit d'estaminet, le grand homme, l'écrivain dont la fatuité et la morgue en imposent dans les colonnes des journaux conservateurs, l'éloquent politicien tressant les lieux communs ou celui qui est heureux « *de s'endormir sur l'oreiller de l'opinion toute faite* », le thuriféraire du progrès et la foule séduite par les arguments de ce dernier. La liste est longue, et l'on brosserait sans peine un tableau de la société tout entière, de la monarchie de Juillet au Second Empire, prenant en compte la famille des « *parias nombreux de l'intelligence* », ainsi que Baudelaire les nomme.

Peu s'en faut qu'il existe autant de types de bêtise que de parias. La taxinomie baudelairienne tolère, à ce titre, quelques flottements : il n'est pas toujours aisé de faire le départ entre un abruti et un idiot, un sot ou un nigaud. Toujours-est-il que la bêtise identifiée par Baudelaire se fait politique, philosophique, psychologique, et concerne l'intelligence comme la morale. La vulgarité peut en être la signature, aussi bien que l'excessive politesse. Chez Baudelaire, l'imbécile « fait corps » avec son imbécillité : on naît bête autant qu'on le devient. Dans cette désignation totalisante, l'imbécile l'est entièrement, semble toujours l'avoir été, et paraît bien ne pas pouvoir s'en dégager. À moins que l'insulte

ne vise qu'un état temporaire, un épisode provisoire. Victor Hugo, par exemple, ne saurait être intégralement bête, mais localement peut-être [1] ; irrité par la réception que l'exilé de Jersey fait du « Cygne », Baudelaire vitupère : « *je serais disposé à écrire un essai pour prouver que, par une loi fatale, le génie est toujours bête* ». Toujours bête, car pris d'« *énormes ridicules* », ainsi sa « *comique* » croyance au progrès ou quelque autre de ses superstitions.

Il n'est pas étonnant dès lors qu'un parfum théologique s'invite dans la discussion. La bêtise romantique fait grand cas de Dieu, certes, mais le Diable n'est pas exclu du débat : « *Il ne faut pas croire que le diable ne tente que les hommes de génie. Il méprise sans doute les imbéciles, mais il ne dédaigne pas leur concours. Bien au contraire, il fonde ses grands espoirs sur ceux-là.* » On sait tout le parti que « Le joueur généreux » ou « La fausse monnaie » dans *Le Spleen de Paris* surent tirer de cette réflexion. Mais il arrive aussi que l'intelligence s'évalue de travers. L'*hybris* et l'orgueil ont tôt fait de prendre possession du cerveau qui se surestime. Ainsi de ce docteur, protagoniste du « Châtiment de l'orgueil », qui se voit brusquement réduit à l'état animal après avoir insulté le Christ, et qui se retrouve, subséquemment, « *semblable aux bêtes de la rue* » après que « *tout le chaos [a] roul[é] dans cette intelligence* ». La confusion des échelles précipite le savant, et le rire satanique qui clamait la supériorité se retourne contre celui qui le profère en devenant l'instrument de sa chute. Baudelaire fera d'ailleurs du rire l'une des manifestations les plus spontanées et les plus incongrues du sentiment que l'on éprouve pour plus bête que soi. Mais rire traduit déjà une exclusion fondamentale : devant l'homme qui tombe, celui qui rit annonce que lui, spectateur amusé, ne tombe pas. Tout comme, lorsqu'il rit du sot, il laisse entendre qu'il pense mieux. Ce qui est le premier pas de l'arrogance, de l'orgueil ou de l'enivrement d'une intelligence qui s'exempte des périls de la réflexion. Mieux vaudrait la prudence du sage qui « ne rit qu'en tremblant », afin de laisser l'idiot s'esclaffer à gorge déployée.

Ed



## LES PARIAS NOMBREUX DE L'INTELLIGENCE

### L'ornement de la beauté

Épuisant est le sot qui n'intègre pas ce qu'on lui dit, qui raisonne mal et lentement, celui dont l'entendement fait défaut. Imbécile est le fripon qui carottera quelques deniers au poète – mais c'est le poète qui fut le sot de l'affaire, et taxer le voleur d'imbécile ne revient qu'à verbaliser une frustration. Plus horripilant encore est l'imbécile qui tire parti de nous par une méchanceté inconsciente. Pour Baudelaire, là est tout le problème : quelle conscience l'idiot a-t-il de ses agissements, de ses saillies et de ses larcins ? S'il *sait*, c'est qu'il n'est pas aussi idiot qu'on voudrait bien le croire ; le véritable idiot doit pouvoir être, par conséquent, partiellement absous. Contrairement au faux idiot, celui qui feint la naïveté et qui peut, sans frémir, envisager de « *faire la charité et une bonne affaire* » ou « *emporter le paradis économiquement* ». C'est ce que pourrait laisser entendre l'apologue de « La fausse monnaie », petit poème en prose à la morale âprement débattue. Au terme du texte, alors que le poète comprend que son « ami » a donné à un mendiant une fausse pièce de monnaie, dans le but de « *surprendre un homme en lui donnant plus que ce qu'il n'espère* », il analyse : « *Je lui aurais presque pardonné le désir de la criminelle jouissance dont je le supposais tout à l'heure capable ; j'aurais trouvé curieux, singulier, qu'il s'amusât à compromettre les pauvres ; mais je ne lui pardonnerai jamais l'ineptie de son calcul. On n'est jamais excusable d'être méchant, mais il y a quelque mérite à savoir qu'on l'est ; et le plus irréparable des vices est de faire le mal par bêtise.* » Il y a, autrement dit, une profonde perversité en l'homme : la conscience dans la bêtise est synonyme de la conscience dans le mal. Pour peu qu'on le sache.

Mais on peut très bien ne pas le savoir et, affectant d'avoir la conscience nette, faire comme si la vérité était de notre côté. On ne saurait alors oublier la bêtise moralisante et la moraline coulant placidement dans les veines du bourgeois, comme dans cette anecdote de *Mon cœur mis à nu* : « *Tous les imbéciles de la Bourgeoisie qui prononcent sans cesse les mots : immoral, immoralité, moralité dans l'art et autres bêtises me font penser à Louise Villedieu, putain à cinq francs, qui m'accompagnant une fois au Louvre, où elle n'était jamais allée, se mit à rougir, à se couvrir le visage, et me tirant à chaque instant par la manche, me demandait devant les statues et les tableaux immortels comment on pouvait étaler publiquement de pareilles indécences.* »

D'où vient la bêtise ? Baudelaire ne semble pas discréditer complètement l'avis de sa compagne de musée. En effet, Louise et le bourgeois partagent la même incompréhension des degrés, l'un et l'autre en proie à un aveuglement proche de l'auto-duperie. La profession de Louise ne la rend pas, en effet, parangon de décence – en tout cas pas au point de se faire juge des tenues de Vénus ; et le bourgeois doit bien mettre en pratique son immoralité avec autant d'ardeur qu'il la condamne. L'ironie porte sur une cécité bâtie sur des contraires ; en s'érigant arbitre de la morale et garant de la vertu, le bourgeois prête le flanc à une comparaison injurieuse : son aveuglement est aussi sot que celui d'une Phryné pudibonde, dont les valeurs n'entretiendraient nul rapport avec la vie. D'où l'absurdité : de quel droit prétendrait-il asséner son avis, lui qui ne voit pas plus clair en morale qu'une « putain » en iconographie ?

On retrouve fréquemment, d'ailleurs, ce détonnant mélange alliant intimement désir, beauté et bêtise. Parlant des femmes, dans ses *Maximes consolantes sur l'amour*, le jeune dandy peut ainsi ironiser et oser la définition suivante : « *La bêtise est souvent l'ornement de la beauté ; c'est elle qui donne aux yeux cette limpidité morne des étangs noirâtres, et ce calme huileux des mers tropicales. La bêtise est toujours la conservation de la beauté ; elle éloigne les rides ; c'est un cosmétique divin qui préserve nos idoles des morsures que la pensée garde pour nous, vilains savants que nous sommes !* » Cette thèse persiste jusque dans *Le peintre de la vie moderne*, où les élégants et les élégantes, ces « Narcisses de l'imbécilité », se pavant sur les boulevards ou s'exposent aux frontons des cafés, comme si l'absence de pensée, la vacuité essentielle de ces personnages, contribuait à la réussite esthétique de la scène. Cependant, Baudelaire sait aussi reconnaître l'intelligence où d'autres ne voient que bêtise. Ainsi est-il l'un des premiers à prendre fait et cause pour Emma Bovary : dans l'impitoyable conjuration ourdie par Flaubert, ce n'est pas sur elle, cette « *femme très sublime* », qu'il faut rejeter la faute, mais sur Charles, sur le proverbial Homais, ou, mieux encore, sur la province tout entière : « *Quel est le terrain de sottise, le milieu le plus stupide, le plus productif en absurdités, le plus abondant en imbéciles intolérants ? La province.* »

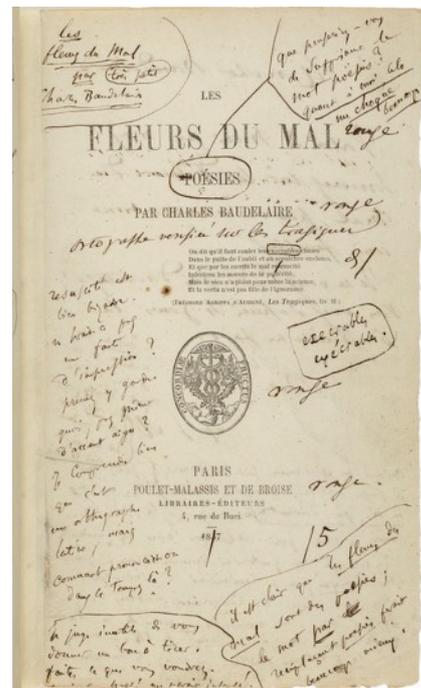
### Histoires belges

Peut-on alors prétendre que la bêtise ait ses lieux de prédilection ? Appartient-elle en propre à une nation ou une autre ? Il n'est qu'à prendre « Un plaisant » pour s'en assurer. Un soir de nouvel an, le

## LES PARIAS NOMBREUX DE L'INTELLIGENCE

narrateur voit un « *beau monsieur ganté* » qui apostrophe un âne trottant dans la neige à vive allure : « *Je vous la souhaite bonne et heureuse !* » Aussitôt, le narrateur commente : « *Pour moi, je fus pris subitement d'une incommensurable rage contre ce magnifique imbécile, qui me parut concentrer en lui tout l'esprit de la France.* » Où se loge l'imbécillité ? Dans la fanfaronnerie sans doute, dans la rage contre qui n'est pas mû de pitié pour l'animal peut-être. Mais c'est l'attitude du plaisant qui se tourne vers ses camarades avec « *un air de fatuité, comme pour les prier d'ajouter leur approbation à son contentement* » qui allume décidément la rage du narrateur. Un projet de préface aux *Fleurs du mal* envisageait de dresser la situation et de nommer l'ennemi dès les premières lignes : « *La France traverse une phase de vulgarité, Paris, centre et rayonnement de la bêtise universelle.* » Ce qui laisserait à penser que la crise n'est qu'épisodique. Or, à lire Baudelaire, il est permis d'en douter – l'inflexible persistance de la bêtise semble établie. Mais son centre géographique, lui, peut se déplacer.

Car Baudelaire était encore loin de penser qu'il se trouvât ailleurs un degré inférieur dans la hiérarchie de la bêtise. Son séjour à Bruxelles fut cruel entre tous, et l'on pourrait bien postuler l'existence d'un « style tardif » du poète fait de longues lettres déchirantes où sont brassés pêle-mêle tracas éditoriaux, déboires financiers, vers de circonstance, et intérêt renouvelé pour l'« art jésuitique ». Sans oublier une très tenace haine pour « le Belge ». Mais de quelle bêtise le Belge est-il le nom ? Baudelaire le voit, avant tout, comme « *une caricature des sottises françaises* » ou « *la sottise française élevée au cube* ». D'où cette fascination d'ethnologue découvrant une tribu dont les mœurs et les habitudes seraient encore à décrire. Mais un ethnologue demeurerait à distance, ce dont Baudelaire est incapable. Les valeurs, les attitudes, la forme des visages, les tours de phrase, tout l'offusque, tout le touche directement et contribue à faire croître son aversion. Promue « valeur nationale », la bêtise revient à sa racine élémentaire, de la bêtise à la bête. À l'enseigne du mal, on avait, dans l'« Examen de minuit », « *la Bêtise au front de taureau* » ; on retrouve dans *Pauvre Belgique !* le Belge tour à tour béliet ou éléphant pour les hommes, pigeon, poule ou pie-grièche pour les femmes : « *En quel genre, en quel coin de l'animalité / Classerons-nous le Belge ?* » Mais c'est au singe que revient l'honneur d'être l'animal-totem ; imitant, contrefaisant ses semblables par souci de conformité, il n'est plus que le signe aussi effrayant qu'agaçant d'une humanité déchuée.



Plongé dans la « lenteur universelle » de Bruxelles, voici Baudelaire en proie à la panique de la contagion : « *on craint ici de devenir bête* ». Car il ne se confronte pas à une bêtise individuelle mais collective. Véritable obsession, il s'en voit assailli ; elle est partout, prend tous les noms : qu'il parle de pauvreté, de saleté, de nourriture, de vin, de flânerie, de monarchie ou de peinture, c'est encore de bêtise qu'il parle, c'est encore un de ses visages qu'il insulte. Dur de cœur comme d'esprit, le Belge devient alors une allégorie de la Bêtise : sa bêtise est cognitive, physiologique, physiognomonique. Si la forme demeure incomplète, c'est qu'elle est toujours potentiellement expansible. Aux yeux de Baudelaire, le Belge méprise les valeurs de l'intelligence et foule aux pieds la civilité. Si bien que vient à poindre l'idée paranoïaque d'un complot des idiots contre la beauté, véritable *malédiction* divine, châtement que l'homme apôtre du progrès paraît mériter. Car la bêtise belge est sans salut, irrémédiable autant qu'inéluctable. Déversoir à frustration plus que nosologie fidèle, *Pauvre Belgique !* demeure un étonnant témoignage d'exil, mû par un esprit de hargne qui ne permet pas de l'inclure dans la famille des sottisiers conservant encore la distance de l'humour. Quelle ironie, alors, de retrouver Baudelaire ayant définitivement reçu, non plus l'avertissement du « *vent de l'aile de l'imbécillité* », mais l'aile tout entière et l'aphasie qui en résulta au lieu même de toutes ses imprécations.

1. André Breton s'en souviendra dans le premier *Manifeste du surréalisme* : « *Hugo est surréaliste quand il n'est pas bête* ».

## Bêtes à croquer

***La ville de Cambrai est célèbre pour son « cygne » (surnom de Fénelon) mais surtout pour ses « bêtises », bonbons issus d'une recette ratée et occasion d'une guerre des confiseurs dont le présent conserve quelques traces.***

par Claude Grimal

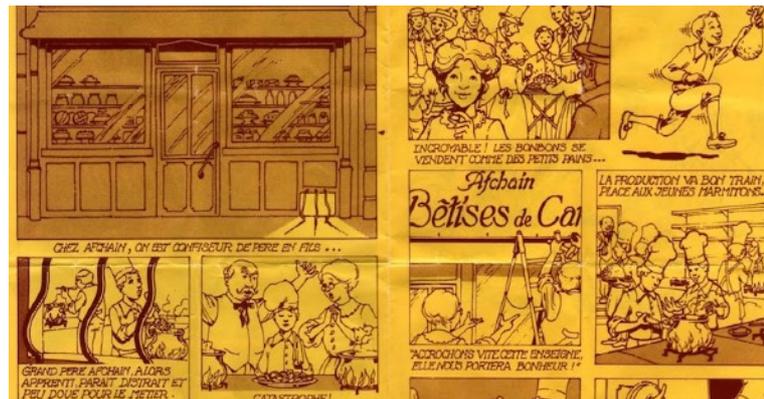
« J'ai fait une bêtise », nous avons tous un jour prononcé cette phrase ou une de ses variantes, utilisant une autre personne que la première, un autre temps que le passé composé, glissant à l'occasion un adjectif devant le substantif – « petite » pour un acte enfantin, « grosse » pour ce qui va d'un mauvais choix à une attaque à main armée... Il est plus rare que nous disions : « Tiens, je prendrais bien une bêtise », ce qui est pourtant possible grâce aux bonbons de Cambrai, mais improbable puisque cette jolie confiserie, blanche avec une rayure colorée, n'est plus très à la mode.

Elle a cependant la particularité de faire partie, par sa légende, des « erreurs » culinaires, comme la tarte Tatin, le « gâteau manqué » et quelques autres...

Ainsi, au XIX<sup>e</sup> siècle, à Cambrai, Émile Afchain, apprenti dans la boutique familiale, se serait trompé dans la recette du berlingot maison et aurait ajouté de la menthe au mélange habituel. Ses parents lui auraient alors dit qu'il ne savait faire que des « bêtises ». Mais les clients, eux, séduits par le nouveau bonbon, se pressèrent pour en acheter, preuve que rater une recette revient parfois à en réussir une autre. La ville devint donc plus célèbre pour ses « bêtises » que pour l'enfant du pays qui en avait longtemps fait la fierté, le « Cygne de Cambrai » (Fénelon).

La nouvelle renommée n'était pourtant pas uniquement due aux Afchain. Dans la même ville de Cambrai, d'autres habiles fabricants de sucreries et de légendes, les Despinoy, vendaient de leur côté la même friandise en racontant une histoire semblable, à la différence près que l'apprenti maladroit était cette fois-ci un de leurs employés.

Une revendication de paternité et d'appellation devait en 1889 mener les deux familles devant le tribunal. Celui-ci trancha : les Afchain devaient être désignés comme les « inventeurs » de la sucrerie et les Despinoy comme ses « créateurs ». Le jugement



était sans doute avisé puisqu'il mettait un terme à la guerre des confiseurs ; sur le plan lexicologique, il l'était moins. Il ouvre en effet un vaste champ de réflexion pour qui souhaite s'interroger sur la différence entre « créateur » et « inventeur » dans le domaine de la confiserie. Mais les tribunaux de commerce ont des raisons que la raison lexicologique ne connaît pas, et les nuances qui garantissent brevets d'invention, marques de fabriques et autres appellations de propriété industrielle sont sans doute fort difficiles à comprendre.

Toujours est-il que les belles boîtes de « bêtises de Cambrai » portent encore aujourd'hui la mention « Afchain seul inventeur » lorsqu'elles proviennent de la maison Afchain, et « Despinoy seul créateur » lorsqu'elles proviennent de la maison Despinoy, toutes deux gagnantes de cette guerre des « bêtises » du siècle dernier.



## Un cocktail de bêtise

**Comment parler de bêtise(s) sans se plonger passionnément dans l'humour anglais ? C'est avec délice que l'on redécouvre l'œuvre de P. G. Wodehouse qui a atteint dans le domaine une certaine perfection.**

par Jean Lacoste

Presque aussi difficile à traduire en français que les tragédies de Shakespeare (souvent appelé « le Barde »), et sensiblement plus légère, l'œuvre de P. G. Wodehouse repose sur deux créations qui atteignent l'une et l'autre à une sorte de perfection dans l'humour (anglais) : la saga de Blandings Castle dans le Shropshire, avec lord Emsworth et l'Impératrice de Blandings, sa truie de concours (dix romans de 1917 à 1969), et, surtout, les épisodes de la relation assez mystérieuse qui s'est établie entre Bertie Wooster, le maître, et Reginald Jeeves, son valet de chambre – « *my man* », dit-il –, un *gentleman's personal gentleman* dont il ne faut pas confondre la fonction avec celle d'un *butler*, le majordome généralement intimidant chargé de la bonne tenue d'une maison qui se respecte. Mais depuis la série *Downton Abbey* chacun sait cela...

Le charme troublant de cette naïve (ou perverse ?) relation tient, d'une part, à l'absence totale de réalisme psychologique ou social et, de l'autre, à l'agencement minutieux d'une intrigue implacable, un *plot* complexe dans le détail, riche chaque fois en péripéties ridicules et nocturnes. Mais la formule générale des onze romans et des nouvelles (31 « bêtises » réunies dans un volume « Omnibus » en 1931) est à peu près toujours la même, comme dans les contes. Alors même qu'il est en froid avec son « *jeune maître* », pour de futiles raisons, Jeeves doit intervenir pour trouver une solution qui le tire du mauvais pas dans lequel ce dernier s'est fourré (« *in the soup* ») mais non sans obtenir une petite victoire à la fin : si son maître échappe grâce à lui à un « *sort pire que la mort* » (le mariage, par exemple...), il doit abandonner l'idée de porter une cravate rose, d'enfiler une chemise pourpre ou de continuer à jouer du banjo, etc. Bref, cet adolescent attardé doit renoncer à toute autonomie.

Il existe dans la littérature d'innombrables exemples d'une relation maître/valet, et les valets qui viennent au secours de leur maître sont légion

depuis les comédies de Plaute en passant par le Scapin de Molière ou Sganarelle, jusqu'à, dans une certaine mesure, Figaro. Il n'est pas rare non plus que le valet l'emporte en ingéniosité et en bon sens sur le maître. Mais dans le cas de Bertie, la répartition de la matière grise est considérablement inégalitaire, et contraire à l'ordre social.

Le trait de génie – osons le terme – de P. G. Wodehouse aura été de tout fonder sur la force comique, la *vis comica* comme on dit à Oxford, de la bêtise du maître et surtout en lui donnant la parole ; le procédé qui a fait de Jeeves et de Wooster des types immortels a consisté à confier à Bertie lui-même le récit de ses mésaventures. C'est le narrateur-protagoniste qui est « bête », de son propre aveu, ou plutôt qui s'accommode de cette réputation de « *half-witted bachelor* », de « *célibataire sans cervelle* » que lui accole une horde de tantes sévères et de « *jeunes filles modernes* », charmantes mais hyperactives. Ses tantes – rien n'est dit de ses parents – n'ont que mépris pour ses opinions et ses désirs, et Jeeves lui-même, quelque loyal qu'il soit, déclare dans la première nouvelle où il apparaît que Bertie Wooster est « *un jeune gentleman extrêmement plaisant et aimable* », mais « *nullement intelligent* » et « *mentalement négligeable* » (« *Extricating Young Gussie* » dans *The Man with Two Left Feet*, 1917).

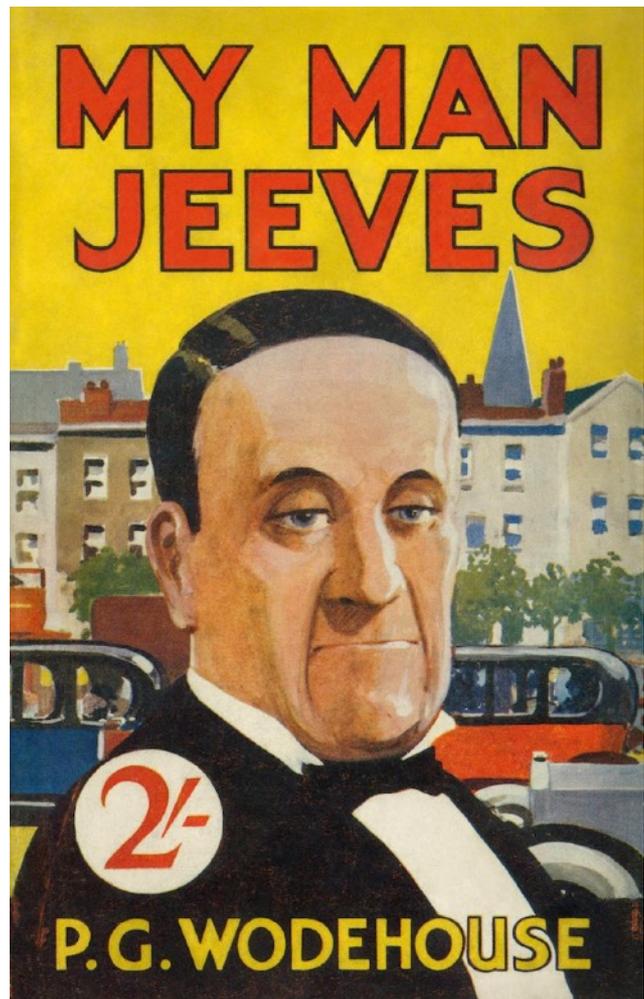
Il arrive bien sûr que, dans certaines circonstances, l'imbécile se rebiffe, lorsque « *l'honneur des Wooster est blessé* » : « *Mon ton était suave, mais un observateur perspicace eût noté dans mon regard une lueur d'acier.* » Il veut préserver la réputation de sa famille « *qui a combattu à Crécy* », ou à Azincourt (il ne sait plus trop), et ne refuse jamais longtemps de porter assistance à un de ses amis, à un ancien condisciple d'Eton, au nom d'un idéal chevaleresque (« l'esprit féodal » qui donne son titre au roman *Jeeves and the Feudal Spirit*) qui est une forme de bêtise donquichottesque aux conséquences catastrophiques.

## UN COCKTAIL DE BÊTISE

Comme par la voix de Bertie, c'est la bêtise elle-même qui parle, le lecteur se sent devenir lui-même intelligent et peut partir d'un grand rire nietzschéen. Il perçoit ce que le narrateur ne comprend pas. Subtil dispositif. Il compatit avec Bertie mais éprouve un délicieux sentiment de supériorité. Il sait qu'à la fin Jeeves interviendra et que, avec son « *superbe intellect* », il trouvera une solution fondée sur « *la psychologie de l'individu* », autre terme de la manipulation. Oui, mais à la dernière page, Jeeves (« le Cerveau »), malgré son « *intelligence des situations* », demeure toujours au service de son imbécile de maître et semble s'en satisfaire : nouvelle illustration de la « servitude volontaire » ? L'ineptie de Bertie a été corrigée mais rien ne change dans l'ordre social très hiérarchisé dont Jeeves est en quelque sorte le défenseur stipendié, y compris et surtout dans les moindres détails de la tenue vestimentaire. Son pouvoir est immense, mais il n'a d'influence que sur la garde-robe de son maître.

P. G. Wodehouse nous donne une indication précieuse, bien que souvent négligée : Bertie Wooster se flatte d'avoir écrit un article sur « *Ce que Porte l'Homme Élégant* » dans une publication de sa tante Dahlia, *The Milady's Boudoir*. En fait, Bertie est un écrivain en devenir, il assume avec plaisir le rôle de mémorialiste de sa propre sottise et de défenseur de ses bonnes intentions, c'est lui qui tient la plume ; il s'interroge ainsi sur la bonne manière de commencer son récit dans *Right ho ! Jeeves* en professionnel consciencieux du récit : « *L'écueil auquel je me heurte toujours quand je raconte une histoire, c'est ce sacré problème de savoir par où commencer. Là il s'agit de ne pas faire d'erreur. Un seul faux pas et vous êtes coulé.* » Il cherche souvent auprès des autres le *mot juste* (en français dans le texte) ou la citation exacte du « Barde », qu'il a mutilée, bref souvenir de son rapide passage à Oxford. Et c'est Jeeves, son valet de chambre, qui lui fournit le bon mot et la juste citation (« *Macbeth, sir* »). Mais, forme supérieure de la bêtise littéraire, tout devient, sous sa plume, lieu commun.

Le charme intemporel de ces romans de la bêtise tient à la combinaison savoureuse de différents argots de l'époque (les années 1920, l'univers d'Evelyn Waugh), désuets mais évocateurs, et de la plus formelle des expressions (notamment de la part de Jeeves, qui s'efforce toujours de « *donner satisfaction* »). Ce dernier a la réputation de préparer un mystérieux cocktail salvateur, un *pick-me-up* qui redonne vie après une soirée arrosée au club des



Drones (les « Bourdons », bruyants, mais stériles...) mais le vrai cocktail est celui, littéraire, linguistique, stylistique, que P. G. Wodehouse, expert lui-même en ce domaine, sait préparer.

Laissons Bertie Wooster conduire son *two-seater* à vive allure sur les routes de la campagne anglaise en songeant aux dîners d'Anatole, le chef français de sa tante Dahlia, sans souci, *carefree* et « débonnaire ». P. G. Wodehouse, pour sa part, a été brutalement confronté à la réalité de l'histoire lorsque les Allemands en 1940 l'ont fait prisonnier au Touquet, où il avait l'habitude de passer de longs mois. Avec un sens de l'irresponsabilité qui montre que P. G. Wodehouse avait en partage la bêtise de son héros, après un séjour dans un camp de prisonniers en Haute-Silésie (« *si c'est la Haute-Silésie, à quoi peut ressembler la Basse-Silésie ?* »), transféré à Berlin à l'hôtel Adlon, il a accepté de donner à la radio allemande quelques chroniques anodines, de vraies bêtises, sur sa vie dans le camp, mais qui ont scandalisé les Anglais qui, eux, recevaient les bombes du Blitz... Il a fallu toute la lucidité politique de George Orwell pour prendre, dans un texte de 1945, la défense de P. G. Wodehouse, l'éternel jeune homme en guêtres.

## Les raisons d'une domination

***La bêtise est de tout âge. Reste qu'en cette première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, elle est la grande affaire de l'Angleterre. Jonathan Swift, avec ses Gulliver's Travels (1726), et le poète et théoricien Alexander Pope (1688-1744), ami personnel du satiriste irlando-anglais et auteur de la Dunciad (1728-1744), tentent de lui régler son sort en la prenant ouvertement pour cible. Ils ne sont pas loin, cependant, de se rendre à l'évidence : à rebours du progressisme de l'Augustan Age, la bêtise mène le monde, et son triomphe annoncé est synonyme, chez Pope, de retour au Chaos originel et ténébreux. Retour sur une angoisse « épistémocritique » en partage.***

par Marc Porée

On observera, pour commencer, que le socle conceptuel des *Voyages* de Swift repose sur une dénonciation en règle de la bêtise érigée en principe de gouvernement, en règle de vie commune. Picrocholine, la querelle entre « Gros-Boutiens » et « Petits-Boutiens » n'a aucun fondement rationnel. Quant à la stupidité des Yahoos, il ne fait aucun doute qu'elle est humaine, trop humaine, résolument distincte de la bêtise que les imbéciles continuent de prêter aux bêtes. Lors du troisième *Voyage*, la satire prend pour cible le petit milieu formé par les scientifiques. À Lagado, dans une île frappée de pauvreté et d'indigence (l'Irlande ?), un roi tyrannique a investi une fortune considérable dans une académie d'inventeurs, modelée sur la Société royale britannique fondée en 1662. Dans l'entre-soi des chercheurs coupés du réel, la stupidité scientifique prolifère de manière virale. Un savant a passé huit ans sur un projet d'extraction des rayons du soleil prisonniers des concombres. Dans la cellule voisine, l'ingénieur s'échine à faire que l'excrément humain retourne à son état originel de nourriture, en séparant pour ce faire ses diverses composantes. Un troisième espère fabriquer de la poudre à canon à partir de la glace. Un quatrième imagine de construire les maisons en commençant par le toit, tandis que d'autres cherchent à amollir le marbre pour réaliser des oreillers et des pelotes à épingles. Les académiciens imaginent même un des tout premiers « ordinateurs », mais, las, le « logiciel » s'avère d'une totale ineptie...

C'est une autre collectivité sans cervelle que Pope stigmatise, semblant prendre le relais. Cette fois, le microcosme est littéraire, localisé dans Grub Street, où se concentraient écrivains ratés (*scribblers, hacks*), aspirants poètes, éditeurs incompetents, libraires plus occupés à concourir à qui pissera le plus loin et à plonger dans les égouts de Fleet Ditch qu'à vendre des livres de toute façon invendables. Les *dunces* y tiennent le haut du pavé. Un peu de philologie, avant de poursuivre. Le signifiant *dunce* relève simultanément de la culture savante et de la culture populaire. D'un côté, il est l'équivalent de notre « cancre » (et son fameux bonnet d'âne), et se traduit par « ignorant », « crétin » ou « balourd ». De l'autre, il désigne un pédant, un raisonneur, un coupeur de cheveux en quatre, un sophiste sachant chicaner, un critique vétilleux. Mieux, le mot *dunce* tire son origine du théologien médiéval Duns Scot (1266-1308), surnommé le *Doctor subtilis* ; les textes constitutifs du corpus doctrinaire scotien, ainsi que la glose qui en a été faite, sont nommés *dunce*, tout comme l'étaient les sectateurs de la pensée scotiste. On le voit, le terme est ambivalent, ce qui permet à Pope d'articuler une critique épistémologique à deux niveaux : le niveau premier du combat contre l'ignorance et l'obscurantisme, et le niveau second de la querelle avec la *Clerisy* (comme la nommera plus tard Samuel Taylor Coleridge), comprenons les « clercs », les prêtres comme les universitaires, les critiques comme les écrivains, censément en charge de l'élévation morale et intellectuelle de la nation anglaise. Et dont la « trahison », institutionnelle et personnelle, apparaît patente aux yeux de Pope.

### LES RAISONS D'UNE DOMINATION

Le piquant de l'histoire vient de ce que la *Dunciade* naît d'une de ces « querelles » homériques qui scandent la *Vie du lettré* (Minuit, 2009), si l'on en croit William Marx. Un certain Lewis Theobald, « professionnel de la profession », vient de publier un *Shakespeare Restored*, qui taille en pièces l'édition par Pope des pièces du Barde, la jugeant défectueuse d'un point de vue scientifique. Piqué par la critique, dont la postérité établira le bien-fondé, Pope prend la plume pour venger son honneur (déjà malmené en raison de son catholicisme) et sa réputation. La machine de guerre est pointée, d'abord contre Theobald, vite surnommé Tibbald, alias le Roi des Sots, l'Antéchrist du *Wit*. Ensuite contre la Bêtise, elle-même perçue comme arme de destruction massive, assimilée à une armée sur le point de débouler sur le théâtre des opérations, protagoniste en chef d'une *Blitzkrieg* dont l'issue ne fait aucun doute. Ce vocabulaire militaire, de fait, s'impose pour un poème héroïco-comique, burlesquement calqué sur l'*Énéide* : « *Je chante l'homme et les livres* », lit-on au premier vers.

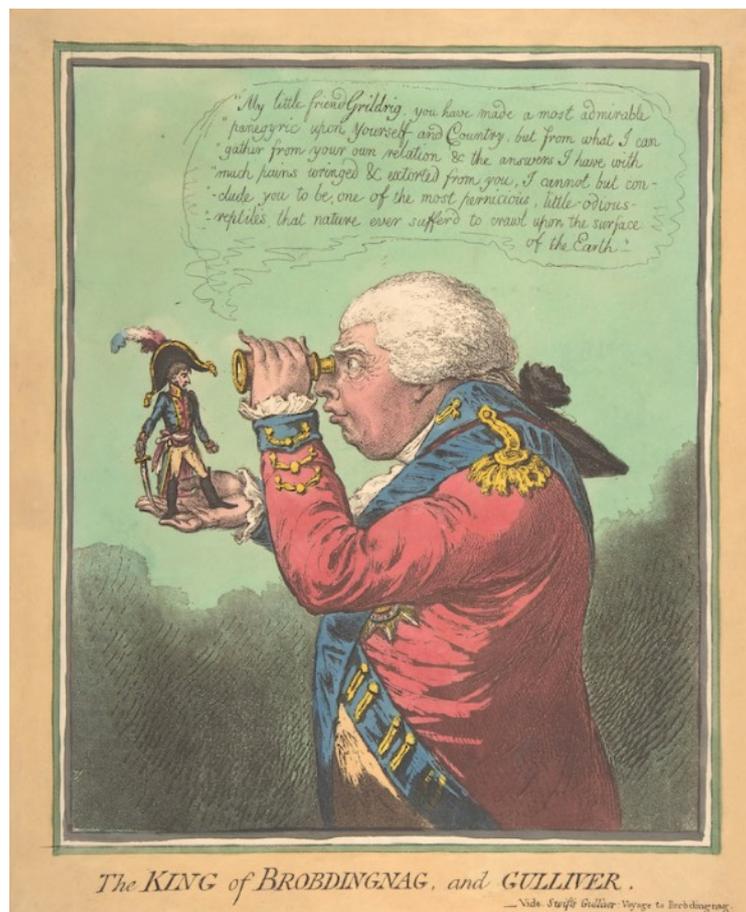
Cette Bêtise absolue, Pope la nomme *Dulness*. De proche en proche, il l'élève au rang de Divinité, et met en scène son couronnement. Elle règne, à la façon d'un personnage conceptuel, dirait-on de nos jours. De fait, à l'occasion d'une prochaine réédition du *Vocabulaire européen des philosophies* préparée par Barbara Cassin, on plaidera pour qu'un nouvel « intraduisible » fasse son entrée à la lettre D. *Dullness* : le terme est polysémique, désignant à la fois la stagnation de l'intelligence, l'absence d'imagination, la pensée basse, la lenteur de l'esprit, l'engourdissement des sens, mais aussi et encore l'ennui, la tristesse, le prosaïsme, voire le marasme des affaires. Sont ainsi qualifiés de *dull*, presque indifféremment, une lame de couteau émoussée, un esprit manquant d'éclat, un son mat, un marché en perte de vitesse, etc.

Avec le quatrième Livre, publié en 1743, avant l'édition complète, l'année suivante, Pope poursuit cette fois de sa vindicte l'obscur Poète Lauréat, Colley Cibber, coupable d'avoir éreinté une de ses pièces. Mais comme le montre l'Argument, c'est désormais un pur prétexte, et la critique se veut désormais ouvertement « épistémocritique », comme l'écrit James Noggle dans *The Skeptical Sublime Aesthetic Ideology in Pope and the Tory Satirists* (Oxford University Press, 2001). C'est effectivement à une radiographie en règle de la Bêtise qu'on assiste. Débordant le champ littéraire, Pope mène l'enquête sur les raisons d'une « domination » dif-

fusée dans l'ensemble du corps social, politique et culturel. L'école est un cadre prioritaire, le lieu d'exercice privilégié de la Bêtise et de ses *missi dominici* (on dirait aujourd'hui ses « collaborateurs »). Les « génies des écoles » ont pour mission de faire avancer sa cause, en « *cantonnant les jeunes élèves aux seuls mots* », et en les tenant soigneusement « *à l'écart du savoir véritable* ». À l'échelon supérieur, on trouve l'Université – Pope vise Isis et Cam, comprenons Oxford et Cambridge, où règnent la paresse et l'indolence, fortement encouragées par les « sachants ». Les « Indolents », autant les orienter, en effet, vers l'étude des « *papillons, coquillages, nids d'oiseaux et autres mousses* », mais sans que jamais leur curiosité soit tirée du côté d'un examen critique de la Nature ou des plans de son grand architecte.

Le dessein du poète s'efface devant les grands desseins prêtés à la Bêtise. C'est terrifiant, au regard de la stratégie de conquête du pouvoir qui s'énonce. Au regard, surtout, du volontarisme de la Bêtise, dotée d'une *libido dominandi* en propre, relayée au niveau de la superstructure par le truchement d'acteurs culturels performants : se voient ainsi promus des *aldermen*, des échevins d'un genre particulier chargés de veiller sur la bonne tenue – la « correction » ? – des œuvres publiées. La « guerre du goût », comme la nommera Philippe Sollers, n'a rien de pacifique, et la bataille d'Angleterre paraît perdue d'avance.

Par le bais du couplet héroïque, Pope entreprend pourtant de contenir la si peu résistible ascension de la Bêtise. En faisant flèche de tout bois, en faisant assaut d'esprit (*wit*), en tirant toutes sortes de pétards, fusées, festival de pyrotechnie verbale – avant la tombée de la nuit. La poésie y scintille de mille et une étincelles (*spark*, en anglais), les traits fument, repoussant à chaque nouvel embrasement l'avancée inexorable des ténèbres. Il frappe aussi de plus belle sur la tête du même clou, à tour de bras [1]. Mais la puissance de la *Dulness* n'est pas de celles qu'on circonscrit par les chaînons du distique, fût-il spirituel. Le paradoxe de la *Dunciade* vient de ce que la Bêtise niveleuse, que Pope s'escrime à rabaisser, ne fait que s'élever. La vocation magique de la satire, telle que la comprend un Robert C. Elliott (*The Power of Satire : Magic, Ritual, Art*, Princeton University Press, 1960), censée darder ses traits comme autant de fléchettes rituelles plantées dans le corps de sa victime, achoppe sur la part inentamable de la *Dulness*. Au contraire, même : incapable de contrôler la puissance démoniaque qu'il a cru bon d'invoquer, l'apprenti-sorcier est dépassé par sa créature. Le mouvement



### LES RAISONS D'UNE DOMINATION

final du Livre IV, culminant avec la vision d'un pays puis d'un univers plongés dans les « Ténèbres universelles », compte parmi les premières représentations – pré-orwelliennes – du genre dystopique. La dramatisation à outrance, si elle renvoie au genre consacré qu'est la pantomime, en Angleterre, n'en finit cependant pas d'interroger le lecteur.

Comment un poème conçu à l'origine comme une simple attaque *ad hominem* a-t-il pris autant d'ampleur ? Si le réquisitoire contre la *Dulness* éclipe la charge contre tel ou tel *dunce* particulier – à dire vrai, ils sont interchangeable –, c'est bien que l'œuvre touche à quelque chose de fondamental, de névralgique aussi. Bien sûr, on estimera que le combat de Pope est d'abord corporatiste : sa mélancolie, son mépris pour les écrivains, se nourrissent d'une conception élitiste, aristocratique, d'une littérature soi-disant menacée par la montée en puissance des journalistes, polluée par les critiques qui prennent la place des écrivains. Ses plaintes sur le niveau qui baisse, sur la bêtise qui monte, feraient-elles de lui un « décliniste » avant l'heure ? Voire un « antimoderne », au sens donné à ce mot par Antoine Compagnon ? Parce qu'elle ne

se confond pas avec la seule ignorance, parce qu'elle incarne, dans sa version savante, le scepticisme à travers ce qu'il a de plus authentiquement déstabilisant, la *Dulness* impose sa funeste ambiguïté : 1. Elle est l'antithèse absolue des Lumières, la négation « de l'Ordre et de la Science » ; 2. Ses vains questionnements sont néanmoins porteurs d'émancipation, oublieuse qu'elle est de « toutes les obligations, divine, civile, morale, ou rationnelle » ; 3. Elle annonce la modernité qui vient, laquelle est synonyme d'une conception « destructrice » (Noggle) de la culture, parce que vénale et attentatoire à l'indépendance de l'écrivain, pris dans la gangue d'une sociabilité qui le tire vers le bas. Face à la marée montante de la médiocrité, de l'ignorance, mais aussi de la cuisinerie, il n'est pas de digue qui tienne, il n'est nul héroïsme, nulle ironie qui vaillent. Qu'elle triomphe pour de bon, et c'en sera fini de la métaphysique, de la mathématique, de la religion, de la morale. Ainsi donc, si Pope n'avait pas prêté le flanc à la critique par la faute de son incompetence éditoriale, le monde aurait été privé d'une magistrale théorisation de la bêtise.

1. Léon Lemonnier, *Les poètes anglais du XVIII<sup>e</sup> siècle*, Boivin, 1947. Cité par Sébastien Scarpa, *Poétiques de l'affect. La poésie romantique en contexte*, Michel Houdiard, 2018, p. 119.

## Triompher de la bêtise

**« *Triompher de la bêtise* », vaste programme ! Il n'en fut pas moins à l'origine de la création d'un club génial dans lequel les écrivains, authentiques héritiers de Rabelais, dénoncèrent les théories absurdes, les faux savoirs, la « bêtise intellectuelle » et, déjà, les fake news.**

par Alexis Tadié

### Histoire de clubs

On sait l'importance des clubs pour l'Angleterre : ils structurent la vie sociale, littéraire et artistique. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, le club permet de se réunir entre soi, entre hommes le plus souvent – le lien entre les membres, qui partagent les mêmes valeurs, les mêmes codes et sont du même rang, se renforce de la différence avec les non-membres. Le club se décline sur le mode sportif – le Jockey Club ou le Hambledon Club (pour le cricket). Le monde des lettres s'organise autour de lieux plus ou moins informels : cafés comme ceux de St James et de Wills, où l'on se lit et où l'on discute entre pairs ; tavernes où écrivains, artistes et hommes politiques se retrouvent, comme le « Literary Club », animé par Samuel Johnson dans la seconde moitié du siècle.

Au début du siècle, Jonathan Swift fréquente plusieurs clubs : le « Saturday Club », où il rejoint des personnalités politiques, le « Brothers Club », qui a une coloration littéraire plus grande mais qui, d'allégeance *Tory*, reste mû par des préoccupations politiques. Avec John Arbuthnot, John Gay, Alexander Pope et Thomas Parnell, il fonde le « Scriblerian Club », qui se réunit brièvement, pendant l'année 1714, avant que les circonstances politiques liées à la mort de la reine Anne ne mettent fin à ses activités. Le club est peut-être né du projet formé par Alexander Pope vers 1712-1713 de publier un périodique consacré aux œuvres des « non-savants » (*unlearned*). Si Pope songe à une satire de *The History of the Works of the Learned*, ouvrage publié entre 1699 et 1703, qui recense les livres publiés en Europe, il se donne déjà pour ennemie la bêtise, qui s'incarne ici dans les « *unlearned* » avant de devenir plus tard « *dulness* ».

Swift avait déjà une certaine expérience en la matière. Dans *Le Conte du tonneau*, il avait exploré les infinies possibilités ouvertes par le texte littéraire pour dénoncer tout ce qui porte le nom de « moderne », tout en adoptant la voix et les intona-

tions d'un Moderne. En 1708, il s'attaque à l'astrologue John Partridge. Écrivant sous le nom d'Isaac Bickerstaff, Swift parodie la rhétorique de l'*almanac*, tourne en dérision le faux savoir caractérisé par la prédiction et, usant de la même rhétorique, prédit au détour d'une phrase la mort de l'astrologue, qu'il annonce pour le 29 mars 1708. Trois pamphlets ultérieurs lui permettent de confirmer sa prédiction, de composer une élogie à John Partridge et de conforter la stature d'Isaac Bickerstaff. Malgré tous les efforts de l'astrologue pour réfuter la prédiction, accusant en particulier Bickerstaff d'être un traître à l'Angleterre protestante, Partridge avait clairement perdu la bataille. C'est que la querelle comportait aussi une dimension politique, Partridge ayant utilisé ses *almanacs* pour y exprimer ses idées *whig*, en particulier sur les rapports entre l'Église et l'État. Pourfendre la bêtise permet déjà de condamner ses ennemis politiques.

Si le Scriblerian Club, comme son nom l'indique, s'attaque aux scribouillards en tous genres, il rassemble des écrivains qui partagent les mêmes idées politiques – les membres du club sont tous des *Tories*. Il se donne pour héros Martinus Scriblerus, personnage fictif qui concentre les excès des faux savants et pédants de tout poil. Le club vise à produire une édition de ses œuvres, en particulier de ses *Mémoires*, qui ne seront publiés par Pope qu'en 1741. S'ils sont principalement écrits par Arbuthnot, il s'agit d'une œuvre collective qui met en scène un personnage ridicule, incarnant à la perfection la bêtise intellectuelle, faite de fascination pour les Modernes et pour le savoir ancien dans ce qu'il a de plus creux. Composés en 1714 et retouchés plus tard, les *Mémoires* de Scriblerus portent la marque d'influences littéraires et satiriques diverses mais concordantes, qui s'attaquent de façon acerbe à l'enthousiasme généré par le faux savoir (nom de code : *fake news*) : Cervantès, Rabelais, Samuel Butler, et bien sûr le Swift du *Conte du tonneau* (publié avec *La Bataille des livres*). Dès sa naissance, Martinus apparaît à son père Cornelius comme promis à de grandes destinées, car il a



### TRIOMPHER DE LA BÊTISE

hérité de la verrue de Cicéron, du cou d'Alexandre, des genoux cagneux de Marius, de la claudication d'Agésilas, et peut-être, avec un peu de chance, du bégaiement de Démosthène. Le texte se délecte du récit de son éducation dans les différentes branches du savoir, sous la houlette plus ou moins éclairée de son père, de ses progrès dans la physique, malgré son échec à soigner le rire immodéré, ou encore de sa quête du siège de l'âme. Il se clôt sur une liste des œuvres de Scriblerus, écrites et à écrire, connues et inconnues, propres à alimenter une passion infinie pour le savoir. La satire met en avant le ridicule des théories auxquelles parvient Martinus comme les objectifs qu'il se fixe, le mode de raisonnement comme la rhétorique pseudo-scientifique du texte. C'est en leur donnant les apparences de la rationalité que les Scriblériens façonnent des auteurs fictifs dont l'héritage satirique dépasse les circonstances de la composition : Gulliver, le Drapier, l'auteur de la *Modeste proposition pour empêcher les enfants des pauvres en Irlande d'être à la charge de leurs parents*.

Scriblerus lui-même réapparaît dans diverses publications, en particulier sous la plume d'Alexander Pope. Il est par exemple l'auteur de *Peri Bathous*, ou *l'art de couler en poésie*, satire de l'essai de Longin sur le sublime. Il est le commentateur du poème d'Alexander Pope, *Dunciad variorum* (1729), où il figure également comme l'auteur

d'une satire composée par Arbuthnot, *Virgilius restauratus*. Il est l'auteur d'un essai sur l'origine des sciences (rédigé par Arbuthnot) dans lequel il s'attache à démontrer que les sciences proviennent de quelques créatures simiesques qui les ont transmises aux peuples de l'Éthiopie et de l'Inde. Moins connus peut-être que d'autres textes des membres du club, comme *Les Voyages de Gulliver*, *L'Opéra du gueux*, ou *La Dunciade*, ces mémoires forment la matrice d'une philosophie du style, partagée par tous les auteurs du club, fondée sur la mise au jour de l'imposture critique et des théories absurdes. Héritier de la satire de Lucien, ou, plus près d'eux, de Rabelais, le monde des Scriblériens se donne ainsi un projet général : triompher de la bêtise. Cette ambition fait des émules dans tout le XVIII<sup>e</sup> siècle, inspirant à l'occasion un Henry Fielding – qui n'hésite pas à utiliser le nom de « H. Scriblerus Secundus » – ou un Laurence Sterne. Et il n'est pas jusqu'à un poème héroïco-comique de 1742, *Cricket*, de James Love, qui ne soit annoté par Martinus Scriblerus. Tout le siècle reconnaît dans ce personnage le pédantisme stérile et la vacuité intellectuelle. Scriblerus constitue un point de convergence pour des écrivains animés d'une même conception du monde des lettres.

### Un hymne à la bêtise : *La Dunciade* d'Alexander Pope

Dans l'esprit du Scriblerus Club, Pope, par ailleurs poète et traducteur d'Homère, auteur d'essais sur la

**TRIOMPHER DE LA BÊTISE**

littérature et la critique, compose entre 1728 et 1743 un véritable hymne à la bêtise, *The Dunciad*. Écrit peu après *Peri Bathous*, traduit en français sous le titre *La Dunciade*, parfois désigné sous le titre plus clair en français de *La Sottisiade*, ce long poème annoté célèbre le règne de la Bêtise, la déesse *Dulness*, fille de la nuit et du chaos, dont le pouvoir est sans partage. Pope compose son poème héroïco-comique dans un contexte politique qui est celui de l'accession de la dynastie des rois George de Hanovre sur le trône d'Angleterre. Les quatre versions du poème indiquent clairement à la fois la nécessité de toujours remettre l'ouvrage sur le métier, et l'étendue de l'entreprise, identifiée en son temps par le général de Gaulle. La première version paraît en 1728, la deuxième en 1729, *La Nouvelle Dunciade* en 1742, et la dernière, en quatre livres, en 1743. Les premières versions prennent la forme d'une satire traditionnelle, où Pope se joue de Theobald, le critique de Shakespeare, qui avait attaqué l'édition du dramaturge anglais donnée par Pope en 1725. Il la trouvait insuffisamment attentive aux détails – pour Pope c'était en effet la vision d'ensemble de l'œuvre qui devait primer. Pour mettre fin à ces critiques, la déesse hisse Theobald sur un trône d'où il peut régner sur le pays des sots. Il y organise diverses joutes – un concours pour déterminer l'éditeur qui urinerait le plus loin ou une compétition de plongeon permettant à Pope de se débarrasser d'un certain nombre de poètes, de libraires, de critiques, d'ennemis littéraires.

Dans sa dernière version, la plus achevée, Pope offre une édition considérablement annotée, précédée de divers textes, agrémentée d'un appendice multiforme. Comme *Le Conte du tonneau*, *La Dunciade* intègre dans la matérialité du texte la temporalité de ses éditions successives. Comme Swift, Pope fait place dans les notes aux voix divergentes de ses critiques et ennemis, pour mieux les tourner en ridicule. Comme l'auteur des *Voyages de Gulliver*, il utilise toutes les potentialités du texte écrit, de l'appareil critique, de la tradition satirique de l'esprit savant (*learned wit*) pour construire un texte non pas dialogique mais véritablement cacophonique. Et pour se défaire de ses ennemis, il a recours à un principe simple : « *Il a ri, et a composé la Dunciade* ». Le poème naît du rire, conçu comme arme suprême. Il provoque aussi celui du lecteur, confronté à la vacuité héroïque, véritable sujet du poème.

L'appareil critique permet de substituer à Theobald un nouvel ennemi, le poète lauréat Colley Cibber, avec qui Pope entretenait une querelle de longue

date, à la fois personnelle, politique et littéraire. Les notes d'édition prolifèrent, de la première qui se livre à une exégèse du titre et à un dialogue entre sources diverses qui viennent envahir le texte. Cette pratique d'annotation de son propre texte, que l'on retrouve sous d'autres formes chez le Nabokov de *Feu pâle* ou dans *L'Infinie Comédie* de David Foster Wallace, offre au poète d'infinies digressions et citations ironiques. L'époque a produit une uniforme médiocrité, de la prose enflée en guise de vers, des vers si relâchés qu'ils en deviennent de la prose, et donné naissance, en partie grâce à la France, aux Modernes. Ces Modernes, dont Cibber est l'un des représentants les plus illustres au sein du poème, sont protégés par la déesse *Dulness* qui les pousse à mutiler et piétiner tous les grands modèles, à ne pas laisser le moindre vers intact, à faire retentir la cacophonie de leurs voix. En portant Cibber aux nues, en mettant en scène le triomphe de la bêtise et la déchéance de la vérité, de la philosophie, des sciences, de la religion ou encore de la morale, en concluant le poème sur le rétablissement de l'Empire du Chaos, Pope fait apparaître le triomphe des forces de la destruction alors que la Terre sombre dans les ténèbres universelles qui enveloppent la fin du poème.

Véritable point d'orgue du projet scriblérien d'assécher la bêtise intellectuelle, la *Dunciade* construit un monde où se font entendre un certain nombre de querelles individuelles qui opposent Pope à divers critiques et traducteurs, Cibber au premier chef. Mais elle soulève des enjeux plus importants, liés à la querelle des Anciens et des Modernes, aux liens entre poésie et politique au cœur d'une époque dominée par le tout-puissant ministre *whig* Robert Walpole. Si la *Dunciade* célèbre le livre imprimé et toutes ses potentialités (poème, annotations, citations, préfaces, appendices, etc.), elle révèle également l'importance des querelles pour la composition de la satire : la réponse à un affront initial, le désir de porter la controverse dans le domaine public pour le rendre juge de la dispute, la forme dialogique qui préserve les voix individuelles pour mieux les déformer, la difficulté à les faire disparaître tout en conservant une certaine distance satirique. *La Dunciade* rend publique une querelle privée (entre Cibber et Pope). Elle la transforme en antagonisme littéraire, dans un contexte politique (Cibber est poète lauréat). Elle parcourt la République des Lettres pour que le lecteur perçoive avec acuité la corruption politique du ministère Walpole. Elle en organise la cacophonie pour mieux révéler la vacuité du monde littéraire. Si, malgré tous ses efforts, Martinus Scriblerus n'avait pu identifier le siège corporel de l'âme, les Scriblériens avaient compris que c'est au cœur même du savoir que se niche la bêtise.

## Flannery O'Connor : la bêtise et la grâce

***Chez Flannery O'Connor la bêtise est grotesque, monstrueuse. Et pourtant, elle touche également au sublime. Quel paradoxe américain !***

par **Claude Grimal**

Chez Flannery O'Connor (1925-1964), les personnages sont laids, bêtes, et méchants. Hallucinés aussi parfois. Ces créatures grotesques, qui se confrontent les unes aux autres dans une trentaine d'extraordinaires nouvelles et deux romans, font rire jaune. Enrôlées au service d'une charge impitoyable contre le Sud arriéré et raciste des années 1950-1960 dans lequel l'écrivaine vivait, elles sont également actrices de la plus féroce des eschatologies chrétiennes. Le déroulement de l'action, le symbolisme ironique et les dénouements apocalyptiques ne laissent en effet aucun doute sur le double but poursuivi par O'Connor : une satire des mœurs et une prophétie (quasi) vétérotestamentaire sur l'imminence de la Catastrophe. L'insondable stupidité humaine et la destruction à venir sont pour l'écrivaine intimement liées mais, par un retournement ironique et paradoxal, elle les redéfinit et les change en leurs contraires tant il est vrai que pour elle « les derniers seront les premiers » et que l'anéantissement est avant tout promesse.

Mais d'abord les êtres de Flannery O'Connor sont essentiellement stupides parce que, pauvres ou riches, jeunes ou vieux, habitants de la campagne ou de la ville (cas plus rare dans ses textes), ils ne cessent de prétendre à une supériorité intellectuelle, morale, sociale ou raciale qu'ils tentent en permanence d'exercer. Chaque nouvelle, chaque épisode romanesque est l'histoire d'une volonté de pouvoir. Celles des Blancs sur les Noirs, des fermiers sur leurs journaliers, des enfants instruits sur leurs parents ignorants, des géniteurs sur leur progéniture rétive, des esprits éclairés sur les cerveaux enténébrés, des athées sur les croyants, des progressistes sur les réactionnaires... Une *libido dominandi* qui se révèle à double sens puisque, et c'est là que O'Connor dérange, les « victimes » se rebiffent et font alors souvent preuve d'une volonté aussi stupide que ceux qui cherchent à leur faire plier l'échine.

Hormis les personnages qui luttent et sont remplis de fureur contre un monde peu désireux de reconnaître leur prééminence, existent aussi quelques imbéciles heureux jouissant béatement de l'excel-

lente idée qu'ils se font d'eux-mêmes. Ainsi, dans « La révélation », Mrs Turpin se félicite-t-elle d'être une modeste et respectable fermière, d'avoir un bon tempérament et surtout de ne pas être née noire, ce dont elle remercie Dieu tous les jours du fond du cœur. Tandis que, dans « Tout ce qui s'élève converge », Julian, un jeune homme à l'esprit libéral qui a fait des études supérieures, se venge de l'univers médiocre dans lequel il végète et de sa mère optimiste, sottie et raciste, en s'asseyant systématiquement pour l'embêter à côté des passagers noirs des bus nouvellement « déségrégés ».

Être bête chez O'Connor, c'est ainsi être satisfait de soi, qu'on le soit rageusement ou paisiblement. Cette complaisance est blâmable non parce qu'elle empêcherait toute ouverture au bien et à la vertu ou la construction d'un monde humain moins mauvais mais parce qu'elle empêche la reconnaissance de ce qui seul est supérieur, le divin. La stupidité auto-centrée détourne donc de l'unique besoin que l'être devrait ressentir, celui de la grâce. Le comique et la force de Flannery O'Connor résident pour une grande part dans le fait que son œuvre ne formule jamais les choses en ces termes, assez peu audibles évidemment pour la plupart de ses lecteurs, et que la charge contre la bêtise humaine occupe d'un point de vue narratif la place prépondérante.

Le divin, ou appelons-le – en termes peu o'connoriens – une force plus grande que l'humain, va pourtant s'imposer à la fin des histoires, toujours sous une forme bizarre et violente. C'est un taureau qui transperce la fermière de « Greenleaf », « le Désaxé » qui assassine la grand-mère des « Braves gens ne courent pas les rues », une vision inquiétante qui descend sur le malade de « Mon mal vient de plus loin », une crise cardiaque qui terrasse Mr Fortune dans « Vue sur les bois »... Cette force, contrairement aux idées chrétiennes modernes, n'est ni propédeutique ni apaisante et les personnages en font l'expérience à leur corps défendant, souvent au prix de leur vie. Ainsi, avant leur anéantissement psychique ou physique, les intellectuels libéraux, les propriétaires terriens avides ou



### **FLANNERY O'CONNOR : LA BÊTISE ET LA GRÂCE**

dominateurs, les pharisiens de tous poils de O'Connor se retrouvent face à ce que les textes décrivent comme « *une terreur purifiante* », « *sur le bord d'un monde de culpabilité et de chagrin* »... Soit, selon O'Connor, dans la seule position souhaitable pour l'être humain, celle de la reconnaissance de son imperfection sans Dieu.

Une seule catégorie de personnages échappe à la condamnation de O'Connor ; les fanatiques, les délirants, ceux qui se lamentent de l'absence du Seigneur ou de l'état de péché dans lequel eux et le monde vivent. Ils apparaissent dans ses pages sous les traits de fondamentalistes protestants, de forcés, de tueurs. Ils souffrent passionnément du manque de Dieu, et, parfois persuadés que Satan les tient en son pouvoir, se déchaînent contre autrui. Mais ils portent sans toujours le savoir la parole divine car, chez O'Connor, il n'est de messager plus inspiré que le vengeur satanique ou le délinquant pervers. Ainsi, avant de partir en prison, Rufus, le diabolique jeune pied-bot des « Boiteux entreront les premiers », hurle, aux policiers qui l'ont

arrêté mais en réalité à destination de l'homme qui l'a accueilli sous son toit et assiste impuissant à la scène (et à la ruine de ses efforts éducatifs) : « *Je mens et je vole parce que je suis un bon menteur et un bon voleur. [...] Les boiteux seront les premiers. Les infirmes seront rassemblés. Quand je serai prêt pour mon salut, Jésus me sauvera, mais pas cet athée dégueulasse et menteur* ».

Les discours arriérés et aberrants contiennent donc plus de vérité pour O'Connor que les prises de position rationnelles ou vertueuses. Pour elle, l'imbécillité obscurantiste, c'est un monde organisé dans le refus de Dieu et de la révélation. L'imbécillité, c'est croire qu'on peut *hic et nunc* remédier à l'incomplétude ou au vice humain. L'imbécillité, c'est refuser de considérer l'univers comme lieu de désordre et de mal, imaginer se passer de Dieu et de sa Grâce foudroyante.

Et quelle sacrée énergie, quelle cruauté jubilatoire Flannery O'Connor met dans sa dénonciation ! Quelle renversante intelligence elle déploie dans sa détestation d'une humanité stupide !

## Ode à la stupidité

***La poésie réenchante le réel, poétise le banal : quand la bêtise sauve le monde.***

**par Ron Padgett**

Ron Padgett, né en 1942, est un poète américain, auteur d'une quinzaine de recueils dont le dernier à être traduit en français, *Comment être parfait*, a été publié aux éditions Joca Seria en 2017. Padgett partage avec Frank O'Hara ou Kenneth Koch, poètes de la génération précédente, le désir de ré-enchanter la vie quotidienne. La « stupidité » à laquelle fait allusion son « Ode » est d'abord celle des films « idiots » de sa jeunesse, les « Gars du Bowery », dans lesquels jouaient Huntz Hall et Leo Gorcey. C'est ensuite la banalité de situations de tous les jours, ou le grotesque de scènes incongrues, difficiles à identifier, puis la dévaluation de moments forts ou tragiques de l'existence. Les références à « Sweet Thames Flow Softly » et deux vers de l'*Illiade* servent à mettre en place les deux pôles du banal et de l'héroïque.

Pour effectuer sa « poétisation » du quotidien ou sa « dés-héroïsation » de la bravoure et de l'engagement, le « truc » de Padgett est de choisir de voir les choses de la perspective d'un enfant de sept ans. Sa « bêtise » est donc revendiquée et salvatrice : résultat charmant assuré.

C. G.

### Ode à la stupidité

Ben euh... moi... euh

Moi je parie que t'as jamais entendu parler de Huntz Hall !

Huntz, quel type !

Un visage, et deux yeux dedans !

Et même une bouche dessous !

Et d'autres trucs, tu vois, comme

Des oreilles et tout, mais le mieux

C'était son cerveau. Ce mec,

Quel cerveau ! Je l'ai vu faire de ces trucs,

Un jour dans un film, il était

Avec son pote Leo,

Ils se trouvaient dans de sales draps et Huntz,

Il leur a sauvé la mise et

Depuis je ne suis plus le même homme.

On pourrait décrire ça comme l'expérience cruciale

De ma vie, essentielle en tout cas.

J'ai une grosse pince-étoupe, fixée

Au plateau de mon bureau –

J'ai appris à l'installer comme ça !

Et quand je sors dans la rue

Ma jambe fait un truc spécial – juste une car j'arrive

Pas à le faire avec les deux.

### 2

L'aurore se lève sur la grande métropole,

À trois heures tu bois un verre de bière,

Des amis passent, la poste

Refuse un paquet, des filles s'allongent

Et sont baisées par des tortues géantes, on entend une voix.

Un jeune gars ouvre le dictionnaire à la page 387,

Et se penche sur le mot

« Hermétique » avant de laisser son œil descendre jusqu'à « Héroïque »

**ODE À LA STUPIDITÉ**

« Mais enfin des mortels la race infortunée

À la loi du trépas en naissant est vouée. »

Un carton d'emballage vert et orange part à la pou-  
belle.

La perception et la cognition arrangent ces mor-  
ceaux de puzzle

En un schéma reconnaissable qui associé

Aux émotions forme une continuité

Qui est notre vie. Oui, il y a des bords irréguliers

Ici et là, de grands trous faits

Par de gigantesques Skeeexix qui viennent réparer  
des machins gigantesques,

Mais généralement c'est plus comme la Tamise,

Qui coule doucement, ponctuée par des bateaux

Dont les passagers lèvent des visages souriants et  
font un signe de la main

Des femmes hier, qu'on a entendues parler,

Ont dit qu'aujourd'hui serait froid et il fait chaud,

Tu pensais que tu ne te sentiras pas bien ce matin

Et c'est le cas mais la rue

A l'air défoncée, les gens n'arrivent pas à se dépla-  
cer,

Ils ouvrent une bouche stupéfaite, glissent et  
tombent.

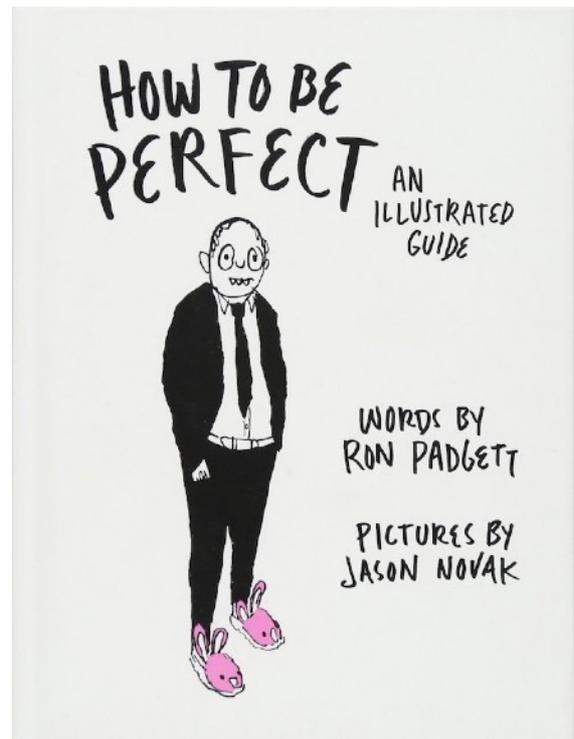
Peut-être qu'une personne âgée va se casser la  
hanche !

Alors tu examines la rue, écris une lettre,

Organises une manifestation, te portes candidat au  
Congrès, prends

La tête d'une révolution, et te retrouves devant un  
peloton d'exécution

Sans même une cigarette entre les lèvres !



Ils ne t'ont même pas donné de cigarette !

Ça alors !

Et comme pour se moquer vraiment de tes idéaux

Les assassins fument chacun quatre cigarettes,

Des nuages de fumée s'élèvent de leurs visages

Obscurcissent tout, si bien que lorsque les fusils

Tirent leurs balles, des poulets

Tombent du ciel, à trente-neuf cents la livre !

Puis tu es libéré par un groupe de compadres

En pyjamas blancs qui retournent ensuite dans le mur

Où les balles ont creusé des impacts,

Libéré aussi de ta conscience sociale

Ou de ton amour pour la patrie, mais tu restes blessé

Et te caches dans les collines, comptant les jours

Qui restent avant de pouvoir déployer tes ailes,  
comme Hermès,

Et t'envoler avec ce message à travers l'espace et le  
temps.

**Ron Padgett (Traduction : Claude Grimal)**

## Des bêtises contre la bêtise

***L'éducation germanique n'est pas toute de rigidité : pour preuve, Till l'espégle, les héros d'Erich Kästner, Max et Moritz ou le Stuwwelpeter, à des époques et des niveaux bien différents, se servent, avec une drôlerie satirique frappante, des bêtises des enfants pour se libérer vigoureusement des conformismes.***

par Jean-Luc Tiesset

Le mot « bêtise » a un écho bien différent selon qu'on l'emploie avec l'article défini ou avec l'article indéfini : *une* bêtise (terme souvent utilisé au pluriel), c'est un acte malheureux sans doute, mais qui n'a rien à voir avec *la* bêtise, qui affecte le comportement ou la manière de penser d'un groupe ou d'une société, et contre laquelle ferraillent depuis longtemps et en tous lieux nombre d'artistes soucieux de provoquer un sursaut de la conscience... Si une bêtise peut être commise par n'importe qui, et pas seulement par les enfants, si elle peut entraîner des suites funestes, elle peut avoir quelquefois des conséquences aussi heureuses qu'inattendues : songeons par exemple que la bévue d'un apprenti pâtissier du Nord de la France nous permet aujourd'hui encore de déguster des « bêtises de Cambrai » ! Définir le mot n'est donc pas facile, puisqu'il renvoie à des notions très différentes, mais il ne désigne en général pas un handicap mental qui frapperait un individu, un « sot ». La bêtise telle que nous l'envisageons n'est pas un défaut d'intelligence, mais un conformisme, une habitude de penser et d'agir que l'éducation tend trop souvent à perpétuer plutôt que d'en faire un objet de réflexion. Quant à traduire le mot dans d'autres langues... au traducteur de veiller soigneusement au contexte dans lequel il est employé.

En Allemagne comme ailleurs, les écrivains ne se sont donc pas privés de s'en prendre à « la bêtise » qui hante les conventions sociales et fait que toute innovation créatrice est vécue comme une atteinte à l'ordre établi, une menace intolérable. Ce que veut le plus grand nombre est considéré comme modèle à suivre par tous, inébranlable, et gare à celui qui ne se prosterne pas devant le Veau d'or qu'on érige en place publique ! Des écrivains comme Jean Paul ou Nietzsche ont suffisamment montré combien la société déteste le changement, préférant asseoir sa pérennité sur la « bêtise » ambiante, et quel effort de volonté personnelle il faut pour développer une pensée originale. Pour ce trublion qu'est l'artiste, il s'agit donc de provoquer un sursaut de l'intelli-

gence en démontant les mécanismes insidieux qui, de façon souvent dissimulée, empêchent l'individu de se dégager de cette gangue consensuelle qui altère son jugement. Une tâche d'autant plus ardue que lui-même peut être à son corps défendant partie prenante du conformisme dominant, du fait de l'éducation qu'il a reçue. Sans parler de ceux qui se coulent volontairement dans le moule, par opportunisme, par souci de réussir, ou simplement parce qu'ils ont acquis les réflexes culturels qu'on attend d'eux : les œuvres de l'Autrichien Thomas Bernhard peuvent fournir un excellent exemple de cette critique acerbe à l'égard d'une société coupable et sclérosée, victime d'une éducation rigide, puis d'un endoctrinement criminel.

Puisque c'est son éducation qui fait l'adulte, on voit à travers nombre de films et de romans que les terres allemandes au sens large sont traditionnellement réputées pour leur sévérité et leur dureté à l'égard des enfants, même si elles ont par ailleurs promu des méthodes novatrices en matière de pédagogie. Le sentiment du bien et du mal, livré comme un modèle clés en main, est inculqué sans ménagements, par le *Drill*, les punitions, la pression morale constante. Un peu caricatural, peut-être ? Car il y a aussi tellement de contrefeux ! Pour s'en tenir à la littérature populaire, au sens où elle marque et conserve l'esprit d'un peuple, nous évoquerons plus loin deux célèbres bandes dessinées qui ont traversé les générations, mettant en scène des petits qui commettent de bien grosses bêtises : les auteurs voulaient-ils simplement faire prendre conscience aux enfants de ce qu'ils doivent et ne doivent pas faire, ou avaient-ils aussi en vue de dénoncer les méthodes éducatives de leurs parents ? Se servir des bêtises, en somme, pour faire prendre conscience de la bêtise, les bêtises des enfants mettant en évidence la véritable bêtise, celle des adultes ?

Mais dénoncer la bêtise en faisant des bêtises (*Böse Streiche*, dirait ici l'allemand) est en réalité un



12

3 HURRY

### DES BÊTISES CONTRE LA BÊTISE

exercice fort ancien qui relève de la farce, auquel se livrait par exemple le célèbre Till Eulenspiegel, que Charles De Coster a francisé plus tard en Till l'Espiegle, transformant au passage le personnage en héros de la résistance flamande à l'occupation espagnole. Dans la version originale, ce « mauvais drôle », ce *Schalk*, exerçait ses talents dans l'Allemagne du XIV<sup>e</sup> siècle, mystifiant l'*establishment* (même modeste) de son époque, bourgeois, médecins, artisans ou clercs, comme si le petit paysan originaire de Basse-Saxe prenait plaisir à se montrer plus malin qu'eux, et à mettre l'autorité en défaut aussi souvent qu'il le pouvait. Au hasard des rencontres, il s'ingéniait à bernier ceux qui avaient eu l'imprudence de lui faire confiance, avant de quitter la scène et d'abandonner ses victimes à leur colère, n'hésitant pas à signer son forfait : en mettant les rieurs de son côté, Eulenspiegel dénonçait en réalité les certitudes béates et les travers de la société. Il semble que le lecteur d'aujourd'hui peut toujours savourer avec le même plaisir cette manière de pointer du doigt une « bêtise » qui a, elle aussi, traversé les siècles au prix de quelques mutations.

Dans le même esprit, on vit paraître dans l'Allemagne du XVI<sup>e</sup> siècle un livre qui moquait la bêtise des habitants de Schilda (une petite ville fictive, mais non sans modèles), incapables de comprendre par exemple qu'il faisait sombre dans leur nouvel hôtel de ville parce qu'ils avaient oublié d'y aménager des fenêtres ! Les mésaventures de ces *Schildbürger* (en français : *Les gens de Schilda*) seront d'ailleurs reprises et remises au goût du jour au XX<sup>e</sup> siècle par Erich Kästner.

Si la tradition est ancienne, et si la lutte contre la médiocrité est de tous les temps (les exemples ne manquent pas), il nous a semblé intéressant de rappeler ici des exemples empruntés au XIX<sup>e</sup> siècle allemand, un siècle bouillonnant où l'on ne s'affronta pas que sur le papier et qui vit fleurir les idées nouvelles. Deux auteurs méritent l'attention, et pour au moins deux raisons : d'abord, parce qu'ils associent texte et dessin, préfigurant ainsi le gigantesque succès de la bande dessinée en tant que genre. Ensuite, parce que leurs livres continuent de susciter l'intérêt et passent entre les mains de tous les enfants allemands, et pas seulement eux, comme c'est le cas pour les aventures de Till Eulenspiegel : il s'agit du *Struwwelpeter* (*Pierre l'Ébouriffé* ou *Crasse Tignasse*) et des deux garnements Max et Moritz (*Max und Moritz. Eine Bubengeschichte in sieben Streichen*).

Le *Struwwelpeter* est un petit livre d'une dizaine d'histoires, qui connut un destin peu banal : il fut conçu en 1844 par un médecin de Francfort, le docteur Heinrich Hoffmann, qui ne trouvait pas dans le commerce de livre à son goût pour son fils de trois ans ; mais les histoires écrites et illustrées par l'ingénieur docteur furent rapidement publiées, traduites en de nombreuses langues, et leur succès ne s'est jamais démenti. Fort de son expérience auprès des malades de l'asile psychiatrique, et parfaitement conscient de la peur que les médecins inspirent aux enfants, il avait pris l'habitude de calmer ses petits patients en inventant quelque histoire assortie d'un dessin crayonné à la hâte. Tel fut le point de départ du *Struwwelpeter*, un petit cahier qui, de simple cadeau de Noël à l'intention d'Hoffmann junior, se transforma instantanément en bestseller.

Le but du livre est sans doute de faire prendre conscience aux petits des conséquences graves que peut avoir une désobéissance, une bêtise. Comme le docteur Hoffmann avait à la fois de l'inspiration et un beau brin de plume, il écrivit ses historiettes en vers allègrement rythmés et faciles à retenir, en même temps qu'il dessinait ses personnages en action, mêlés au texte. De sorte qu'en lieu et place de la morale qui conclut traditionnellement ce genre d'histoires, le petit lecteur voit et entend ce qui arrive quand on n'écoute pas ses parents... Une petite fille qui joue avec des allumettes prend feu, et il ne reste plus d'elle qu'un petit tas de cendres. Un garnement persiste à sucer son pouce, et le méchant tailleur dont l'a menacé sa maman fait irruption dans la pièce et lui tranche deux doigts. Le petit Kaspar refuse de manger sa soupe, et il maigrit, maigrit, au point d'en mourir le cinquième jour. La désobéissance, les entorses à l'ordre imposé par les parents, entraînent des punitions cruelles, tellement démesurées qu'on ne peut y croire tout à fait. Ces histoires qui pourraient faire peur aux enfants sont en partie celles qu'ils connaissent déjà de la bouche même de leurs parents : mais en montrant ce qui se passe quand on prend les choses au pied de la lettre, on les instruit tout en les amusant – même s'ils frissonnent un peu au passage. Est-ce plus terrifiant que les histoires de sorcières ou les ogres des contes traditionnels ? Même si l'intention répressive est manifeste, nous voilà en tout cas loin d'une morale qu'on distillerait sur un ton compassé – ou à coups de trique ! Le bon docteur Hoffmann était décidément un pédagogue habile, et sa conception de l'éducation s'éloigne du conformisme et de l'esprit petit-bourgeois, *biedermaier*, de l'époque (il est vrai qu'en contrepoint se préparait la révolution de 1848). N'avait-il pas au fond le désir secret

## DES BÊTISES CONTRE LA BÊTISE

d'instruire les parents autant que les enfants ? L'une des histoires semble même très en avance sur son temps : n'y voit-on pas le bon Saint-Nicolas tremper dans un encrier trois chenapans qui se moquent d'un enfant africain, afin de le rendre plus noirs que lui ! Une leçon d'antiracisme, avant même que le XIX<sup>e</sup> siècle ait véritablement commencé son œuvre colonisatrice.

Les histoires du *Struwwelpeter* ont donc une fonction éducative à plusieurs titres : il s'agit sans doute de faire comprendre aux enfants qu'ils doivent écouter les adultes, parce que les seconds connaissent mieux que les premiers les dangers du monde ; mais aussi de les mettre en garde contre les préjugés diffus dans la société. Ce que voulait le docteur Hoffmann, c'est former des êtres capables de réfléchir, et, en ce sens, les bêtises dépeintes dans le *Struwwelpeter* sont aussi une arme au service de la lutte contre la bêtise.

L'esprit du *Struwwelpeter* se retrouve quelques années plus tard chez Wilhelm Busch : *Max und Moritz* est également un livre court, un recueil d'histoires en bandes dessinées qui se sont elles aussi propagées d'une langue à l'autre et ont allègrement enjambé les années. On remarquera au passage que si le nom de Wilhelm Busch est indissolublement associé aux deux garnements, son œuvre va bien au-delà (elle couvre les années 1865-1908, date de sa mort, et on la trouve généralement rassemblée en un gros volume).

Les bêtises de Max et Moritz, toutefois, sont un peu différentes, elles sont réfléchies et témoignent davantage de leur méchanceté que de leur inconséquence naïve ou enfantine. Les mauvais tours qu'ils jouent aux autres sont tels qu'ils s'en trouvent à la fin cruellement punis, passés au ha-choir et picorés par deux volatiles ! On retrouve la même façon de faire que chez Heinrich Hoffmann : un dessin vigoureux associé à un texte rimé et rythmé, de quoi se fixer sans grand effort dans la mémoire des enfants. Si la tradition de la (grosse) farce est respectée, si la méchanceté est effectivement punie comme il se doit (et de quelle manière !), on comprend aussi que les « cibles » de Max et Moritz ne sont pas loin de mériter leur sort. Car l'intention de l'auteur, peut-être influencé par les philosophes de son temps (Schopenhauer notamment), est clairement de s'en prendre à la médiocrité et à la bêtise de ses contemporains, débusquée, combattue par les mauvaises plaisanteries des deux compères. Les galopins s'en



prennent à des petits bourgeois ou à des artisans bornés, à une paysanne peu accorte, à un tailleur ridicule... ou à un maître d'école bouffi de prétention : organiste du dimanche, pédant, véritable caricature de ces « philistins » de la culture que tant d'autres ont dénoncés dans leurs écrits.

Quelque chose de la tradition de *Till Eulenspiegel* survit bel et bien dans l'œuvre de Busch comme dans celle d'Hoffmann. Pour le plaisir des petits et des grands, traductions et adaptations se poursuivent jusqu'à nos jours. Et en y regardant bien, on s'aperçoit que tous ces garnements ont eu (et auront probablement encore) des descendants : les Français n'ont sans doute pas tous oublié, par exemple, le trio Pim Pam Poum, importé d'Amérique. Toujours, derrière la façade de l'œuvre pour enfants, on voit affleurer sous le rire provoqué par les espiègleries une satire et une critique en règle d'une société sclérosée où règne trop souvent, en dernier ressort, la bêtise.

## Avant-projet pour un dictionnaire uninominal

***On pourrait lui consacrer un dictionnaire entier. Proposition fantaisiste ou provocatrice ? Peut-être un peu. Mais en y réfléchissant, en se rappelant l'histoire de ce mot omniprésent dans la langue française et dans nos conversations, en réalisant sa variété de sens, on pourra saisir qu'il porte une certaine unicité culturelle et linguistique. En somme, il synthétiserait l'esprit français !***

par Marc Lebiez

Quand on s'efforce à la polyglossie, toute la difficulté est de saisir l'esprit de la langue étrangère à laquelle on s'attaque. Les règles de grammaire peuvent se comprendre assez vite ; la richesse du vocabulaire requiert une longue patience, celle d'accumuler assez de mots pour parvenir à échanger, mais, avec le temps, cela vient. Il ne suffit hélas pas d'avoir acquis tout cela pour parler vraiment comme un Allemand, un Italien ou un Japonais. Il faut en outre avoir saisi ce quelque chose jamais clairement défini que, faute de mieux, on peut appeler l'esprit de la langue. Ce n'est pas par mauvaise volonté que ce n'est pas défini mais sans doute parce qu'on ne peut l'avoir saisi qu'après coup, une fois qu'on a vraiment compris comment pense l'Allemand ou l'Italien. Je mets la majuscule à ces mots parce que je suis tenté de penser que l'affaire est moins linguistique que culturelle : c'est l'esprit d'un peuple qui est en jeu. La manière par exemple qu'ont les Japonais de construire différemment leurs tournures selon le sexe de la personne en cause ou qui cause, ou celle qu'ont les Allemands d'aller directement à la chose même, et pas seulement au sens du *Zurück zu Sache selbst !* de Husserl. On peut savoir construire des phrases allemandes parfaites sans jamais parvenir à faire sienne une telle approche. Quant aux Japonais, ils vous disent en souriant que jamais personne n'est parvenu à parler leur langue comme eux.

Dénué de toute compétence particulière en linguistique, je m'aventure à tenter de formuler ce qui me paraît le point nodal de l'esprit français (et des Français). À mon sens, ce point peut être trouvé dans un mot unique, un mot très bref que tous les Français emploient, certes avec ses dérivés mais le sens de ceux-ci se déduit du sens de celui-là. Je prétends donc que nul ne parle vraiment français s'il ne sait employer ce mot unique et puissant. Et j'en déduis que le dictionnaire le plus utile à qui veut apprendre le français – voire le seul vraiment utile – serait un dictionnaire consacré à cet unique

mot. Je crois deviner la raison pour laquelle il n'a pas encore été élaboré : c'est que la tâche serait quasiment infinie puisqu'il ne suffirait pas de parcourir un nombre incommensurable d'écrits et d'écouter toute la production cinématographique française depuis les temps héroïques en passant par ceux de la Continental. Il faudrait aussi prendre en compte toutes ces paroles indignes d'être fixées par écrit ou par quelque moyen de conservation, des blagues de potaches aux brèves de comptoir chères à François Caradec.

Ne m'objectez pas qu'il en va de même de tous les mots de la langue courante et que mes arguties ne seraient que l'alibi de ma paresse intellectuelle. J'avoue volontiers celle-ci mais refuse qu'on me l'oppose en la circonstance. Car ce mot a une propriété particulière : les Français ne savent pas exactement ce qu'il signifie, ils savent qu'ils ne le savent pas et l'un de leurs propos favoris consiste justement à tenter d'explicitier ce qu'il pourrait bien signifier. À chaque fois, bien sûr, l'interlocuteur sera tenté d'inverser la proposition herméneutique que vous aurez faite. Et l'on produira ainsi une authentique conversation française. Je concède que de (rares) autres mots se prêtent aussi à un tel jeu. Passant devant un collègue pour me rendre au Franprix de mon quartier, je ne peux manquer d'entendre les élèves papotantes sur le trottoir disserter sur la différence entre belle et jolie. « Moi je te dis qu'une telle est certes jolie mais elle n'est pas belle. Pas d'accord, moi je trouve qu'elle est plus belle que jolie. » Et ainsi *ad libitum*. Reconnaissons la puérité de ce débat – reproche que l'on ne saurait faire au mot qui m'importe car c'est vraiment à un essai (infini) de définition que les Français se livrent à son propos. Et ils sont sincèrement heureux quand ils en trouvent une qui leur convient aussi bien que celle proférée dans un film mythique, *Les tontons flingueurs*, à propos de ceux qui « osent tout » (« c'est même à ça qu'on les reconnaît »). Ils se la répètent alors avec un air réjoui, jusqu'au jour

**AVANT-PROJET  
POUR UN DICTIONNAIRE UNINOMINAL**

où ils en trouveront une autre qui leur conviendra pour un temps.

Ce mot a une histoire curieuse. Alors qu'il est censé être « familier » (ce qui après tout n'est qu'un constat objectif : il fait vraiment partie de la famille), son ancêtre latin avait quelque chose de plus objectif, de moins marqué. Horace l'emploie – dans une *Satire* il est vrai (I, 2, 36). Et les poètes de la Renaissance en firent de délicats éloges, lorsqu'ils blasonnaient sur le corps féminin. Horace dit *cun-nus* ; eux disent *connin*, qui s'applique aussi à un lapin. En grec, cela se disait *kusthos*, on l'entend chez Aristophane dans *Les grenouilles* (vers 430). Ces jolis mots de poètes ont disparu et quand Aragon en emploie la forme modernisée à propos de celui d'Irène, c'est dans un roman pornographique. Il est vrai que si, dans sa première édition, le *Grand Robert* ignorait tout à fait ce mot, trop oral sans doute pour un dictionnaire de l'écrit, son *Supplément* de 1975 ne l'a introduit qu'en le qualifiant de « vulg. ». Quel dommage ! Heureusement que Brassens a retrouvé l'esprit des blasonneurs de 1550.

On peut comprendre – ce qui ne signifie pas pardonner – qu'un mot désignant un organe sexuel puisse ainsi se trouver rabaissé jusqu'à s'appliquer à des personnes peu estimables. Le *Grand Robert* de 2001 n'est plus choqué par la « vulg. » mais fait l'hypothèse qu'on pourrait être passé d'un sens à l'autre via la (dis)qualification d'une activité prétendument virile qui ne serait pas digne de sa virilité supposée. D'où peut-être, mais c'est moi qui formule cette hypothèse-ci, le « comme la lune », sachant de quel côté du corps se situe l'analogie avec cet astre rond et blanchâtre. La seule chose rassurante en l'affaire est que nul ne pense plus à cet organe lorsqu'il qualifie tel ou tel du mot dévalorisant. La preuve en est que l'on peut dire de quelqu'un qu'il en a une tête. Ce qui est, convenons-en, une absurdité car nul ne pourrait se faire une image de ce que cette expression est censée signifier si d'aventure quelqu'un la prenait au pied de la lettre.

Il est tout de même frappant de voir dans le *Robert* (le grand de 2001) qu'affublé d'un suffixe dépréciatif en *-asse* (qui sonne assez mal à une oreille d'anglophone), ce mot a pu, vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, appartenir à l'argot des prostituées pour désigner une « femme honnête » ou (comme si c'était la même chose !) une concurrente sexuellement inexpérimentée.

Laissons-là le sexe, qui ne nous éclaire guère en l'affaire, pour en venir à la chose sérieuse, à la grave question, devrais-je dire. On devine ce qu'a derrière la tête celui qui trouve que le mot *conservateur* « commence bien mal ». On voit à peu près pourquoi le général de Gaulle tenait pour un « vaste programme » le projet d'extermination de ceux qui peuvent relever de cette qualification injurieuse ou tout au moins méprisante. C'était plus drôle et moins populacier que la répartie d'un autre président de la République à un « pauvre » agriculteur qu'il voulait voir mettre les bouts. De façon plus littéraire, quoique non moins éloignée de *La Princesse de Clèves*, on sent la volonté de parler peuple dans l'emploi de ce mot par des romanciers comme Sartre, Beauvoir ou Queneau, ou quand Prévert fait dire à sa Barbara que « la guerre » relève de cette imputation. On est dans le flou en évoquant le roi de cette coterie ou en laissant entendre que, si tous volaient, celui à qui l'on s'en prend serait « chef d'escadrille ».

Mais en tenant ainsi que l'acception de ce mot est limpide – ce qu'elle est parfois, je le concède – on est resté à l'extérieur de la question qui est de savoir ce que l'on veut dire exactement quand on oppose ce mot à celui de bêtise. Ou plutôt quand on les dissocie, pour dire que celui de qui l'on parle est l'un mais pas l'autre. C'est en effet aller contre l'évidence des dictionnaires qui, pour tenter de définir ce mot, en donnent des équivalents supposés, comme « sot », « imbécile », « stupide », « inepte ». Aucun de ces équivalents ne fonctionne puisque justement l'usage de la langue est de marquer la différence entre l'un quelconque de ces mots et celui qui, tout fier de ses trois lettres, se dresse sur ses ergots comme un coq. Comme si c'était ergoter ou chinoiser que dire qu'en français c'est tout autre chose. Quoi au juste ? Parfois une douce folie sans gravité et plutôt touchante. Parfois, une fausseté d'esprit, comme j'ai entendu dire d'un homme politique reconnu d'un même mouvement comme excessivement brillant. C'était peut-être le « excessivement » qui, en la circonstance, chagrinait ses amis politiques et leur faisait proférer cet éloge ambigu.

Il est frappant que le mot ne soit pas forcément dépréciatif. On peut en être un sale, un gros, un méchant, mais tout aussi bien, sur un mode affectueux, un gentil, un brave, un petit. Ce dernier adjectif étant pris dans l'acception sentimentale qui est celle du diminutif, comme quand on salue un ami d'un aimable « mon vieux ». Aucun de ces adjectifs ne s'apparie convenablement avec un mot comme « bête », « sot » ou « stupide », parce que ces mots-



**AVANT-PROJET**  
**POUR UN DICTIONNAIRE UNINOMINAL**

là ont quelque chose d'objectif. S'il est bête, il ne comprend rien. Or notre mot ne signifie nullement une incapacité de comprendre, même si ce peut être une faculté de toujours tomber à côté. Un peu comme un piano jouant des fausses notes – lesquelles sont néanmoins des notes. Cette fausseté n'est pas celle d'un mensonge ni même celle d'une erreur, c'est la légère différence d'avec ce qu'on

attendait. Celui, comme M. Teste, de qui la bêtise n'est pas le fort n'est-il pas justement, et par le fait même, un peu comme nous disons ? En tout cas, il est assurément *à côté*, et c'est peut-être cela, notre définition tant convoitée.

Je conclus avec une pensée pour le malheureux Bobby qui ne peut se faire entendre de sa mère lorsqu'il lui dit vouloir jouer de l'hélicon : elle l'envoie faire joujou avec le petit Élie qui n'est pas très intelligent !

## De la bêtise en philosophie

***Être philosophe n'immunise pas de la bêtise. Sûrement pas ! Pour preuve la manière béate dont la France reçoit la philosophie allemande, l'aveuglement pour les engagements et les fondements de la pensée d'Heidegger et le mépris dans lequel il tient les penseurs et la langue française. Décidément, pour Georges-Arthur Goldschmidt, la philosophie heideggerienne est la « plus bête du monde ».***

**par Georges-Arthur Goldschmidt**

La bêtise mange à tous les râteliers et en particulier à celui de la philosophie. Qui l'eût cru ? La bêtise, de plus, y est consentie, voulue et affirmée. Nulle part elle ne s'étale autant que chez nos bons heideggériens de Paris, il faut les voir arriver place de la Sorbonne devant certaine librairie, l'imperméable en bataille et l'œil rivé sur la vitrine pour mieux se laisser prendre par l'émerveillement d'ouvrages du maître en langue française. Mais, pour leur malheur, il écrivait en allemand. On le leur répète depuis plus de cinquante ans, le bonhomme était un militant nazi avéré et des plus bêtes, mais non seulement cela ne les décourage pas, mais cela leur donne des ailes comme du temps béni de la Collaboration. Plus vous direz du « mal » de Heidegger, plus nous le défendrons, par-delà l'indéfendable, s'il le faut, na ! La philosophaille heideggéro-pétainarde est, comme on le disait jadis de la droite, « la plus bête du monde ». Que n'aurait fait le heideggérien de Paris pour avoir le droit de coucher sur le divan du maître, pour faire dès lors partie d'une rare élite appelée à rédimier le monde !

Heidegger a dit, à propos de son engagement précocé et entier dans le national-socialisme : *Es war die grösste Dummheit meines Lebens...* », il l'a, en particulier, dit au philosophe Ludwig Landgrebe, le dernier assistant de son maître Edmund Husserl. « Ce fut la plus grosse bêtise de ma vie ». Pour lui, ce n'est, au mieux, que de l'ordre de la bêtise, de la simple « embardée » comme aiment à dire les heideggériens de Paris.

Il est, en effet, étonnant de voir à quel point la bêtise saisit la « Pensée » française dès qu'elle est en proie à la « philosophie allemande ». Ce fut déjà le cas au XIX<sup>e</sup> siècle malgré les mises en garde de Heinrich Heine pourtant datées de 1834 : dans *Histoire de la religion et de la philosophie en Allemagne*, il écrit : « On verra apparaître des kantien

*qui même dans le monde phénoménal ne voudront entendre parler d'aucune piété et dévasteront impitoyablement par la hache et par le glaive le sol même de notre existence européenne pour en extirper les dernières racines du passé. On verra entrer en lice des fichtéens en armes que rien, ni la peur, ni l'intérêt personnel ne pourra arrêter... »*

« Et cette heure viendra, continue-t-il. Les peuples se regrouperont en cercle comme sur les gradins d'un amphithéâtre afin d'assister aux jeux grandioses. Et vous les Français je vous conseille de ne pas souffler mot et par-dessus tout de bien vous garder d'applaudir. » Et encore ne parlait-il que de fichtéens ou de kantien, chez lesquels, à bien les lire, il y avait déjà anguille sous roche. Chez Fichte lui-même, elle était déjà de belle taille, au point que le national-socialisme en fit son philosophe.

L'Histoire n'a pas démenti Heine, loin de là, et il ne parlait que de la philosophie allemande classique, mais qui contenait déjà, de toute évidence, la grande dérive hitlérienne de la pensée, telle qu'elle s'exprime dans la pensée de Heidegger, comme accomplissement de l'Allemagne millénaire. Cependant, la germanomanie des philosophes français heideggériens, incapables de se commander une *Bockwurst* à un *Imbiss* de province, ne fait que croître depuis la découverte des chers *Cahiers noirs*. Quelles merveilles, genre grand éditeur parisien, n'y trouve-t-on pas, par exemple que les juifs ne meurent pas, sont incapables de mort, mais qu'ils finissent, crèvent (*verenden*) à la façon des bêtes.

C'est justement à l'intention de lecteurs bien réels, certains d'entre eux ont dû se reconnaître, que notre cher Martin Heidegger écrivit dans le périodique allemand *Der Spiegel* le 23 septembre 1966 ces propos rapportés p. 217 du n° 23 du 31 mai 1976 : « *Ich denke an die innere Verwandtschaft der deutschen Sprache mit der Sprache der Griechen und deren Denken. Das bestätigen mir heute immer*

### DE LA BÊTISE EN PHILOSOPHIE

*wieder die Franzosen, wenn sie zu denken anfangen, sprechen sie deutsch : sie versichern, sie kämen mit ihrer Sprache nicht durch* » (« je pense à la parenté intérieure de la langue allemande avec celle des Grecs et leur pensée. C'est ce que me confirment aujourd'hui sans cesse les Français, quand ils se mettent à penser, ils parlent allemand : ils affirment, ils assurent qu'avec leur langue, ils n'y arriveraient pas »).

Le plus beau, si l'on ose dire, l'endroit où la bêtise éclate dans toute sa prétention et sa banalité, c'est quand il dit : « *quand ils [les Français] se mettent à penser* ». Donc, pour qu'ils s'y mettent, il leur faut l'allemand. Avant un fait ou un événement précis (bien évidemment, la lecture de Heidegger), ils ne pensaient pas. On ne peut donc s'exprimer qu'en allemand puisque ce que les Français disent n'est pas de l'ordre de la pensée quand ils le disent en français. Par la proposition : « *sie versichern, sie kämen mit ihrer Sprache nicht durch* » (« *ils affirment, ils assurent qu'avec leur langue, ils n'y arriveraient pas* »), Heidegger souligne encore d'avantage l'aspect sommaire à ses yeux et insuffisant sur le plan linguistique de la langue française. On ne saurait mieux exprimer le mépris que par ce « leur », il s'agit donc de quelque chose d'exotique, d'un objet de curiosité, en tout cas de moindre valeur. « Leur langue » signifie qu'elle est donc extérieure à la « Pensée », qu'elle n'est pas en capacité de la formuler, c'est un idiome plus ou moins limité, en tout cas dénué de réelles capacités d'expression, incapable de s'élever au niveau de l'allemand, seule langue de pensée.

Il y a là une vision extrêmement primitive du fait linguistique. Heidegger aurait dû savoir, depuis au moins Humboldt, qu'il n'y a pas de degrés linguistiques, mais seulement des différences. En plus, la citation se termine par le verbe *durchkommen* (« traverser ») qui, sans complément d'objet, tout comme en français, ne veut pas dire grand-chose. *Durch* est presque toujours utilisé par Heidegger de manière péjorative dans *Sein und Zeit*, par exemple au § 37 ; ce qu'il faut traverser, c'est un obstacle finalement franchissable, tout cela se vaut et, même si les Français le franchissaient, ils en seraient au même point par rapport à la Pensée de l'Être à laquelle ils ne sauraient accéder. C'est le propos même d'un texte bien connu en Allemagne, *Wege zur Aussprache* (« Acheminement vers la parole »).



L'inventaire des restrictions de pensée chez Heidegger reste à faire. On admirera au passage la servilité des visiteurs français qui répètent les sottises de leur maître, parfaitement ignorant, au demeurant, de la langue française. Il n'a cessé de le dire : telle la pensée française, la langue française est, sans recours, vouée au déclin de l'Occident dont elle est l'essence (cartésienne).

C'est pourtant une certaine pudeur métaphysique qui a peut-être retenu les penseurs français de se précipiter pieds joints dans ces abîmes de pensée qui leur sont censément fermés. En déduire une incapacité est preuve de bêtise. En effet, dès que la pensée française s'engage dans cette voie, elle a instantanément la langue en regard et en poche (Lacan, Delhomme, Derrida, Loraux). Il se peut d'ailleurs que la philosophie française ait emprunté naguère déjà des chemins plus discrets pour aller bien plus loin (Bergson).

Si Heidegger étale sa bêtise devant le lecteur du *Spiegel* qui ne demandait qu'à le croire, ses visiteurs français, eux, ont montré leur dévotion à s'incliner devant l'idole. Avec fidélité, ils reproduisent ses paroles, sans comprendre ce qu'elles signifient, par exemple sur le plan politique, ou plutôt en le sachant parfaitement car, pour nos bons heideggériens, tout ce qui vient d'outre-Rhin est, on le sait bien, par essence, « profond ». Cela faisait d'eux, naguère, les seuls détenteurs d'audaces de pensée infinies et, si toutefois il était vrai que le maître a plus que côtoyé les nazis, qu'importe : si Paris vaut bien une messe, la « Pensée » vaut bien un génocide.

## Une question de vie ou de mort

***La bêtise est partout, touche tout le monde, contamine tout. C'est le constat que fait Robert Musil dans son chef-d'œuvre L'Homme sans qualité. Phénomène protéiforme et diffus, c'est une maladie qui caractérise l'époque. Il lui a consacré un livre : De la bêtise en 1937. S'il ne trouve dans son analyse aucun remède, ni aucune théorie pour « sauver le monde », il propose de déplacer notre regard sur elle.***

par Marion Renauld

Comprendre la bêtise est une tâche incontournable pour Musil, puisque c'est elle qui caractérise ce premier quart du XX<sup>e</sup> siècle. L'ambiance générale est faite de changements majeurs, moins prometteurs que catastrophiques, à voir la crise de l'esprit et de ses représentants, la crise de confiance envers l'humanisme et l'homme lui-même, envers la raison et la liberté comme visées du progrès historique, la crise d'un Moi en pleine dissolution face à la montée des foules anonymes de la masse urbaine, enfin le renversement insensé de nombre de valeurs. Autant dans la fresque sociale dépeinte par Musil dans le premier tome de *L'Homme sans qualités* – qui concerne la Vienne de 1914 – que dans les brèves remarques sur le contexte de sa conférence donnée en 1937, l'enjeu est de prendre la mesure de ce qui s'est manifestement perdu à cause de cette « *mystérieuse maladie d'époque* » ; et Ulrich de se l'expliquer aisément « *par la plus ordinaire des bêtises* » (*L'Homme sans qualités*, I, Points Seuil, 1995, p. 73).

Mais le problème de savoir ce qu'est justement cette bêtise-là est d'autant plus épineux qu'elle semble capable de se dérober indéfiniment à notre attention critique : « *Si la bêtise, vue du dedans, ne ressemblait à s'y méprendre au talent, si, vue du dehors, elle n'avait pas toutes les apparences du progrès, du génie, de l'espoir et de l'amélioration, personne ne voudrait être bête et il n'y aurait pas de bêtise. Tout au moins serait-il aisé de la combattre. Le malheur est qu'elle ait quelque chose de naturel et convaincant. [...] Il n'est pas une seule pensée dont la bêtise ne sache aussitôt faire usage, elle peut se mouvoir dans toutes les directions et prendre tous les costumes de la vérité* ».

Comment donc parvenir à la traquer sous ses multiples déguisements ? Dans sa conférence, Musil prend les devants en exposant directement le para-

doxe constitutif d'une telle intention d'étudier, pour ainsi dire, l'essence de la bêtise : cela suppose de ne pas se croire bête soi-même, du moins de se juger suffisamment intelligent pour pouvoir observer la chose à distance, or se proclamer tel « *passé généralement pour une marque de bêtise !* » (p. 15). Qu'à cela ne tienne : Musil reconnaît son lien de collégialité avec la bêtise en tant qu'écrivain et romancier, faisant alors preuve d'une certaine ironie susceptible de nous sortir de ce cercle vicieux.

Le dernier point saisissant de l'affaire, en somme, est bien le rapport indissoluble de la bêtise avec l'intelligence, et l'erreur qu'il y aurait, selon Musil, à ne définir celle-là que comme un défaut, une faiblesse de celle-ci. Cela ne tient pas compte de ce « *trouble de l'équilibre affectif* » (p. 23) qui mine en particulier la forme la plus dangereuse de bêtise, à savoir cette « *bêtise intelligente* » qui menace « *la vie elle-même* » (p. 46). Il s'agit donc de distinguer différents types de bêtise et de redéfinir en même temps les rapports entre raison et sentiment, pour pouvoir enfin esquisser quelques remèdes possibles contre ce mal, disons, de tête et de cœur.

Si le devoir d'un romancier s'apparente au fait de montrer sous quelle forme s'étale la bêtise, celui d'un essayiste comme Musil dans sa conférence est plutôt d'en définir la « *réalité* ». La méthode pour y parvenir ne peut cependant s'appuyer ni sur la littérature, trop peu analytique, ni sur la science, qui n'a pas assez fouillé le sujet – « *les sages préférant apparemment traiter de la sagesse !* » (p. 12) ; c'est donc l'étude des usages du terme que choisit Musil, assumant la naïveté autant que la fragilité d'une telle démarche comparée à une chasse aux papillons, nous entraînant d'un spécimen à l'autre sans l'assurance de traquer encore la même espèce. Qu'est-ce donc que nous jugeons bête, et pour quelles raisons ?

## UNE QUESTION DE VIE OU DE MORT

### Bêtise et vanité

Se déclarer soi-même bête, par exemple, pourrait relever d'une sorte de stratégie de survie : cela permet de désarmer son adversaire en suscitant sa clémence ou sa pitié. L'idée est que celui qui est bête est involontairement plus faible, donc moins capable et moins responsable de ses actes, notamment fautifs, que celui qui est intelligent, à l'instar des enfants ou des déficients mentaux. Mais cette sagace finaude face au pouvoir n'est pas toujours gagnante : la bêtise peut irriter et susciter la cruauté, voire le sadisme, en tant qu'elle marque alors l'absence de toute résistance ou limite aux désirs des plus forts. Inversement, se dire intelligent revient toujours à se flatter : proche de l'insolence quand cela ne s'accompagne pas d'une obéissance sans bornes, c'est surtout le signe d'une prétention indécente, d'une inconvenance morale ; d'où les circonlocutions que nous employons, du type : « Je ne suis pas plus bête qu'un autre ». En résumé, note Musil, « *il peut être bête de se prétendre intelligent, mais pas toujours intelligent de passer pour bête* » (p. 18). Ces observations pratiques ne font que suivre un conseil de bonne conduite plus général, à savoir qu'il vaut toujours mieux privilégier la discrétion, la retenue et la modestie, et en particulier éviter de parler de soi, de se donner en spectacle, de quelque manière que ce soit.

En effet, Musil estime que la bêtise est en lien étroit avec la vanité, non seulement dans le sens d'être orgueilleux, prétentieux, voire snob, mais aussi dans celui d'être vain, inutile, futile, même gâché. « *Quelqu'un de vaniteux donne l'impression qu'il produit moins qu'il ne le pourrait* », et plus précisément « *que la production pourrait être supérieure, si le vaniteux lui-même n'y faisait obstacle* » (p. 20-21). Autrement dit, on juge bête, ici, une personne qui gaspille son talent pour cause de narcissisme dévorateur ! La conception de la bêtise comme d'une production moindre, d'une grande attente hélas déçue, semble alors à Musil la représentation la plus générale que nous puissions nous en faire. En sans doute est-il possible d'éviter de se saboter et de se sentir bête, ou de passer pour bête, en évitant les familiarités trop excessives, les mots trop directs et les trémolos emphatiques du contentement de soi, notamment « *en présupposant que celui-ci est aussi grand en autrui qu'en vous-même* » (p. 21). Dans cette optique, les règles les plus élémentaires de la politesse et de la civilité sont, avec la modestie, les plus efficaces traite-

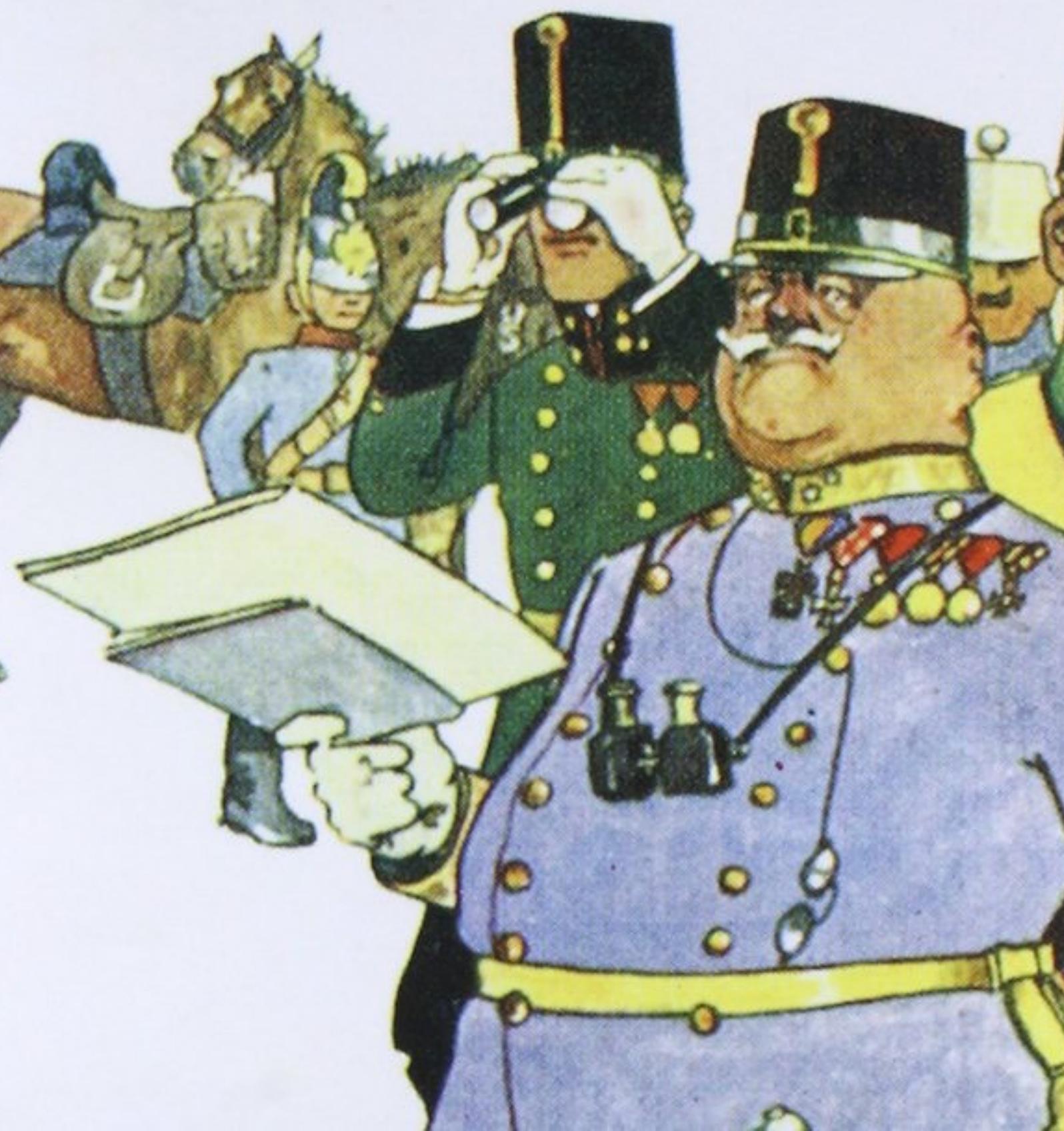
ments contre ces gonflements éhontés de bêtise ambiante.

En guise d'exemples, Musil souligne alors la vantardise des peuples et des partis qui se croient éclairés, la certitude sans gêne de cette « *majorité épiciurienne* » qui, comme « *l'individu mégalomane* » (p. 22), fait étalage de ses qualités en considérant qu'elle jouit seule de leur entier monopole, enfin la démesure grossière de ce « nous » osant ce que s'interdit pourtant le « je » ; autrement dit, la tendance des nations, États et confréries politiques à la « *décivilisation* », une forme de vulgarité d'individus décomplexés par leur nombre. Là sont, pour Musil, les visages bêtes de l'humanité actuelle. Mais il se trouve que certains jugements ordinaires peuvent être moins sûrs qu'il n'y paraît : « *quelque chose peut être bête sans l'être nécessairement* », souligne Musil, notamment parce que « *la bêtise est étroitement entretissée avec autre chose* » (p. 25). C'est le cas de « *ce type de dame qui brûle de nous confier le roman de sa vie et dont l'âme semble avoir été constamment dans une situation intéressante sans jamais aboutir à l'heureuse issue qu'elle attend peut-être, justement, de nous* » (p. 23).

Il n'est pas évident de juger cette dame bête, quoiqu'on puisse en avoir l'impression, car certains de ses comportements peuvent être partagés par d'autres d'individus, pas forcément considérés comme bêtes. Par exemple, le fait de trop parler de soi est très fréquent chez les jeunes, mais aussi les égoïstes, les anxieux ou les mélancoliques. Au fond, nous avons plutôt affaire à des personnes qui ne seraient pas encore devenues intelligentes, et que leur immaturité, pour ainsi dire, exempte du reproche de bêtise. Musil ajoute enfin que la littérature est ce qui, en vérité, outrepassa de façon originale l'interdiction de trop s'épancher sur soi-même ; en ce sens, l'humanité, qui ne tire jamais aucune leçon de ces mêmes histoires depuis si longtemps ressassées, pourrait bien être en train de faire un bête usage de cet art !

### Bêtise et inintelligence

En revenant au reproche classique de bêtise, Musil remarque que celui-ci stigmatise en somme une défaillance, une maladresse, en un mot une incapacité. Cependant, il s'agit d'assouplir le jugement selon lequel la bêtise serait uniquement un manque d'intelligence, une « *abdication devant les tâches les plus diverses* » (p. 27) – de la même façon qu'on pourrait penser d'un homme brutal qu'il est bête au sens où il simplifie à outrance la



### UNE QUESTION DE VIE OU DE MORT

situation par manque de réflexion, voire par incapacité rationnelle. Le concept d'incapacité ne semble pas satisfaire Musil, en particulier parce qu'il repose sur une définition de l'intelligence comme ensemble de capacités. Or Musil s'y oppose pour les raisons suivantes :

1) Penser la bêtise comme un défaut de l'intelligence, c'est proposer une définition négative, donc toujours relative à la capacité requise. Ainsi, « *chaque intelligence a sa bêtise* » (p. 28) et chaque performance, pour ainsi dire, ses ratés. Mais quelqu'un qui se trompe ou qui ne sait pas réaliser une certaine tâche n'est pas forcément bête ; encore faut-il qu'il l'ait apprise, donc qu'on lui suppose acquise la compétence, selon une sorte de norme tacite. Et cela suppose en outre que nous soyons d'accord sur les types de compétences en question, et ainsi sur ce qu'on entend par être intelligent.

2) Or, « bêtise » comme « intelligence » paraissent être des mots dont la signification « *change avec le contexte* » (p. 25). Pour Musil, la « *prépondérance du seul entendement, qui s'inscrit sur le visage vide et sous le front dur de l'homme affairé* » (p. 29), est aujourd'hui le modèle de l'espèce de capacité qu'on appelle intelligence. Mais c'est un fait contingent, historiquement déterminé par les formes de vie qu'on considère comme les plus accomplies ou méritantes. Musil considère que c'est la perspective bourgeoise qui tend à privilégier l'activité purement cérébrale, et non plus la force, la ruse ou l'adresse physique, ni authentiquement l'activité supérieure de l'esprit. Ce que nous jugeons comme étant une incapacité ou une carence mentale varie donc selon des standards sociaux.

3) Si agir intelligemment est la capacité à agir toujours de façon parfaitement objective, efficace et appropriée, et si la bêtise se définit ainsi comme une incapacité à s'adapter, à s'orienter dans la vie, à user d'un sens de l'à-propos rationnel et raisonnable, comme le pensent autant la « *psychiatrie actuelle* » que la « *psychologie expérimentale* » (p. 46), alors surgissent à nouveau trois problèmes :

3.1) Le jugement sur le caractère approprié d'un acte peut s'avérer plus subjectif et relatif que ne le supposent des critères médicaux – une façon de comprendre la subtile formule selon laquelle « on est toujours le con de quelqu'un ».

3.2) « *Un comportement absolument objectif est, bien entendu, invivable, voire impensable* », autant

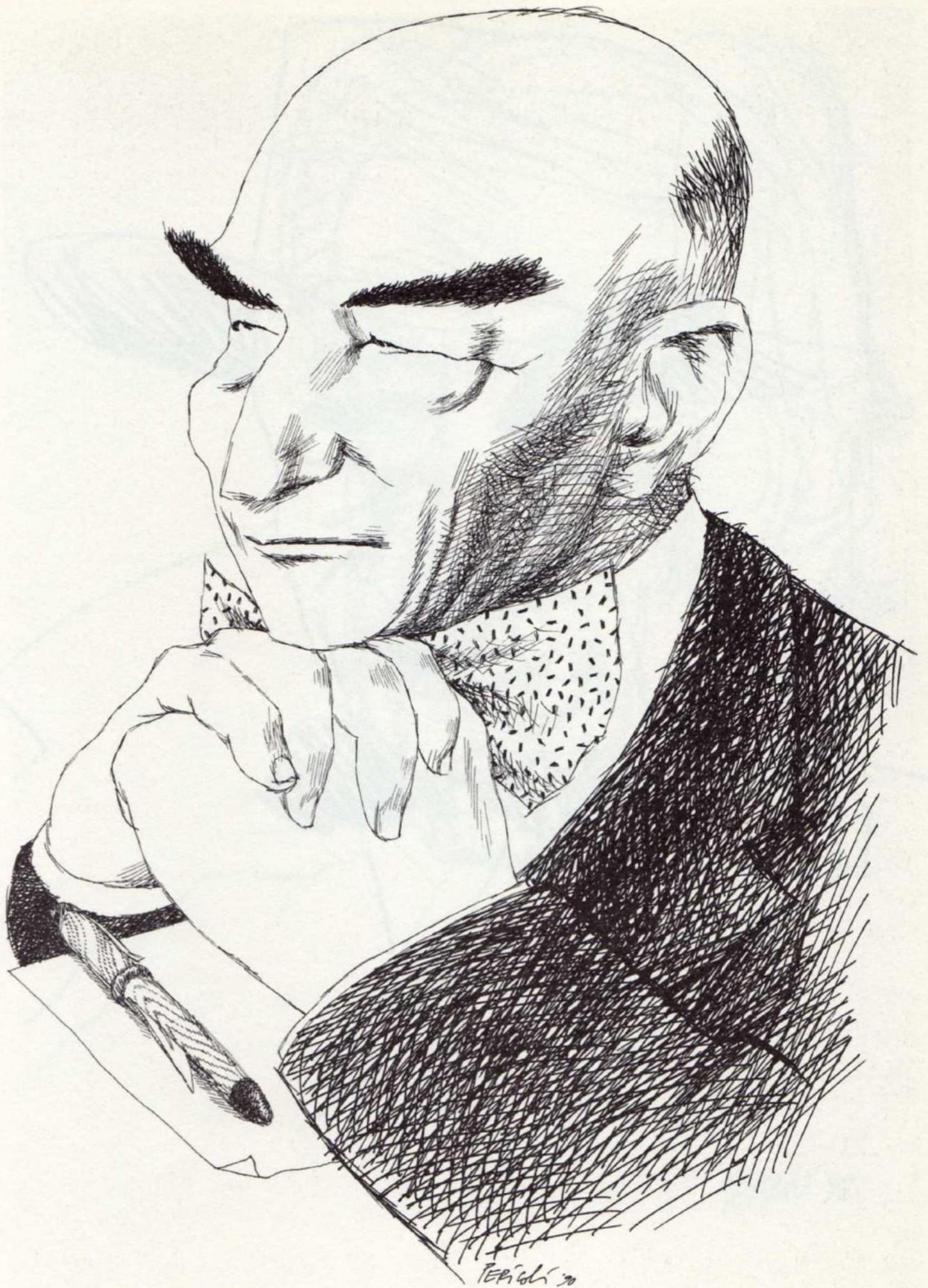
qu'est « *ridicule* » une « *subjectivité sans contre-poids* » (p. 47) – en ce sens, c'est le défi de la culture que de chercher l'équilibre entre ces excès.

3.3) Puisque nous sommes, généralement, plus ou moins capables d'un comportement approprié, il s'ensuit que « *chacun de nous se montre, sinon constamment, du moins de temps en temps, bête* ». Il s'agirait donc de distinguer plutôt entre « *abdication et incapacité, entre bêtise occasionnelle ou fonctionnelle et bêtise constante ou constitutionnelle, entre erreur et inintelligence* » (p. 48). Dans ce cas, la définition de la bêtise, en plus d'être partielle, s'avère graduelle, et supposerait seulement de dépasser « *la paresse et les dispositions naturelles* » (p. 49) en travaillant les qualités nécessaires à une bonne réflexion, à savoir celles qui sont indispensables à un « *cerveau habile* », à une sorte de « *dextérité intellectuelle* » (p. 49).

### Bêtise et insensibilité

Or tout cela ne tient pas compte de l'essentiel, aux yeux de Musil, à savoir de la dimension affective de la bêtise elle-même autant que de son attribution dans un jugement qui manque bien souvent de retenue et d'exactitude. En effet, dire de quelqu'un qu'il est un incapable, de même que condamner une œuvre pour sa vulgarité, ce sont là des expressions gonflées d'émotions plus ou moins raisonnées et raisonnables. Les termes sont imprécis et jouent davantage le rôle d'insultes spontanées, d'injures outrageantes issues d'un processus qui suppose non seulement « *une suspension de l'intelligence, mais encore une tendance aveugle à une fuite ou à des actes de destruction dépourvus de sens* ». Pour preuve, par exemple dans le domaine de l'art, des tableaux « *attaqués à coup de parapluie* » ou « *des livres jetés à terre* » (p. 37) ! Autrement dit, nous assistons à un glissement de sens dans les motivations du jugement de bêtise : de l'incapacité à l'absence de valeur pratique, à tout ce qui ne nous convient pas, que nous tenons pour moralement choquant. Et plus nous estimons la chose, plus grande est l'oppression paralysante devant le vicié, et ainsi plus éclatante l'accusation de bêtise. Musil compare alors ce genre de démesure à l'état de panique générale dans lequel la raison est abandonnée au profit d'un instinct aussi violent qu'aveugle et surexcité.

Ce que Musil a en tête est en vérité une définition de la bêtise comme « *trouble de l'équilibre affectif* ». Ne serait-ce que dans la parenté entre la bêtise et la brutalité, est déjà en jeu l'idée d'une « *faute contre le sentiment* » (p. 26). De même, en



TERIGHI '20

### UNE QUESTION DE VIE OU DE MORT

psychologie médicale, les qualificatifs qui décrivent l'activité mentale des faibles d'esprit (comme « confuse », « lente », « bornée » ou encore « instable ») renvoient aussi bien à l'entendement qu'au sentiment. De sorte que la bêtise paraît aussi bien résulter d'une « faiblesse de l'intelligence » que d'une « sclérose du sentiment » (p. 41). Musil s'oppose ici, de façon plus large, à ce qu'il considère comme la mauvaise conception classique de l'esprit séparé des émotions : la psychologie moderne, rappelle-t-il, repose précisément sur cette idée contraire d'une interpénétration des diverses parties de l'âme, et en particulier d'une interdépendance entre le cognitif et l'affectif. La mise en rapport harmonieuse de ce que Musil appelle le « ratioïde » et le « non-ratioïde » constitue ainsi l'un des principaux enjeux de son roman, et clairement une voie de guérison contre la bêtise.

Dans l'ensemble des phénomènes auxquels s'applique le terme de « bêtise », Musil distingue « deux espèces au fond très différentes » (p. 42), dont la première est jugée inoffensive tandis que la seconde menace la vie elle-même. Il semble qu'elles correspondent aux deux extrêmes d'un mauvais équilibre de la sensibilité, sans doute dû à une démission du lien avec la raison : d'un côté, la « bêtise naïve », une sensiblerie pauvre d'esprit (a) ; de l'autre, la « bêtise intelligente », une insensibilité pourtant avertie (b).

(a) La bêtise « honnête » ou « toute simple » est celle des gens braves, peu cultivés, lents à comprendre et peu portés à l'abstraction, mais d'une nature bonne et loyale. Pour Musil, « si elle ne se montrait parfois désespérément crédule, confuse et incorrigible, ce serait un phénomène tout à fait plaisant » (p. 42). En tous cas, dans le domaine de l'art, elle peut produire des phrases qui « ne manquent pas de poésie » (p. 43), en vertu de l'attention accordée, par exemple, au concret, à l'accessoire, aux formes condensées. Elle permet aussi de comprendre pourquoi la littérature représente « avec tant de plaisir » (p. 45) la figure de l'idiot. Il est donc évident que Musil ne cherche pas à combattre cette espèce de bêtise-là, estimant même que l'absence de cette vertueuse « imbécillité joyeusement consentante » joue un « rôle non négligeable dans la bêtise supérieure ! » (p. 50). Trop de sentimentalisme, à l'instar du personnage de Rachel dans *L'Homme sans qualités*, s'avère en somme moins problématique que la froideur empreinte de cynisme ou de snobisme d'intellectuels comme Arnheim ou le professeur Lindner.

(b) La bêtise intelligente, « supérieure », « prétentieuse », est comme une monstruosité résultant moins d'une faiblesse d'esprit que d'une « affectivité déséquilibrée, contrefaite, irrégulière, en un mot : malade ». Plus précisément, cette déviation traduit « une dysharmonie entre les partis pris du sentiment et un entendement incapable de les modérer », causée par une « absence de formation », une formation que Musil juge « manquée, malvenue ». Il faut donc bien comprendre qu'elle peut être, non seulement et paradoxalement, un signe d'intelligence, mais encore affecter « la plus haute intellectualité » (p. 45) ; des exercices de « sport cérébral » n'y changeraient pas grand-chose, non plus que l'avènement d'une société de savants, d'experts et de spécialistes, ces derniers représentant précisément la cible des propos de Musil. Et de même qu'il existe une conception erronée de l'intelligence comme séparée des sentiments, Musil s'écarte tout autant de la conception usuelle de « l'affectivité profonde, authentique, [qui] n'a que faire de l'entendement, et ne peut même qu'être profanée par lui » (p. 50).

Dès lors, comment lutter contre un mal si invasif, comment penser et sentir sans tomber dans ces excès dans lesquels consiste une bêtise mortifère ?

### Bêtise et génie

« Agir par l'exemple et la critique » est le conseil que donne Musil pour lutter contre ce type de bêtise, et cela va de pair avec l'accent mis sur la notion de « significatif » (p. 50). Il n'est pas évident de saisir ce que Musil tente d'exprimer ici ; lui-même semble le reconnaître en concluant sa conférence sur un remède moins sophistiqué, à savoir de rester modeste et humble dans nos actions autant que dans nos jugements, de viser au mieux l'exactitude qui réclame prudence, patience et labeur, finesse d'esprit et acuité sensible : « Agis aussi bien que tu le peux et aussi mal que tu le dois, tout en restant conscient des marges d'erreur de ton action ! » (p. 52). Cela constituerait déjà une réforme féconde de nos existences. On peut néanmoins essayer de clarifier le sens de cette incitation à privilégier le « significatif » en s'appuyant sur les chapitres 48 à 50 du tome II de *L'Homme sans qualités*, où Musil traite notamment de la question du génie.

En vérité, le concept de génie est le pendant de celui de bêtise, et Musil se confronte aux mêmes difficultés d'en définir les traits, en passant par la même méthode d'analyse de l'usage du terme. Au passage, dès le premier tome, le symbole de la

### UNE QUESTION DE VIE OU DE MORT

bêtise ambiante est probablement donné par ce titre d'un article de journal sur lequel tombe Ulrich, à savoir « Un cheval de course génial » : si ce sont les bêtes que nous considérons désormais comme des génies, pense l'homme sans qualités, alors c'en est fini de l'esprit et de ses valeurs ! Plus sérieusement, l'effort d'explicitation du concept passe par un rapprochement entre les deux termes : « *ce qui est génial, remarque Ulrich, doit aussi être significatif : est géniale, en effet, une production significative apparue dans des circonstances exceptionnelles* » (*L'Homme sans qualités*, II, 532). Ulrich poursuit en notant le double sens en jeu dans le fait de signifier quelque chose, qui semble nous éclairer sur les remèdes possibles contre la bêtise :

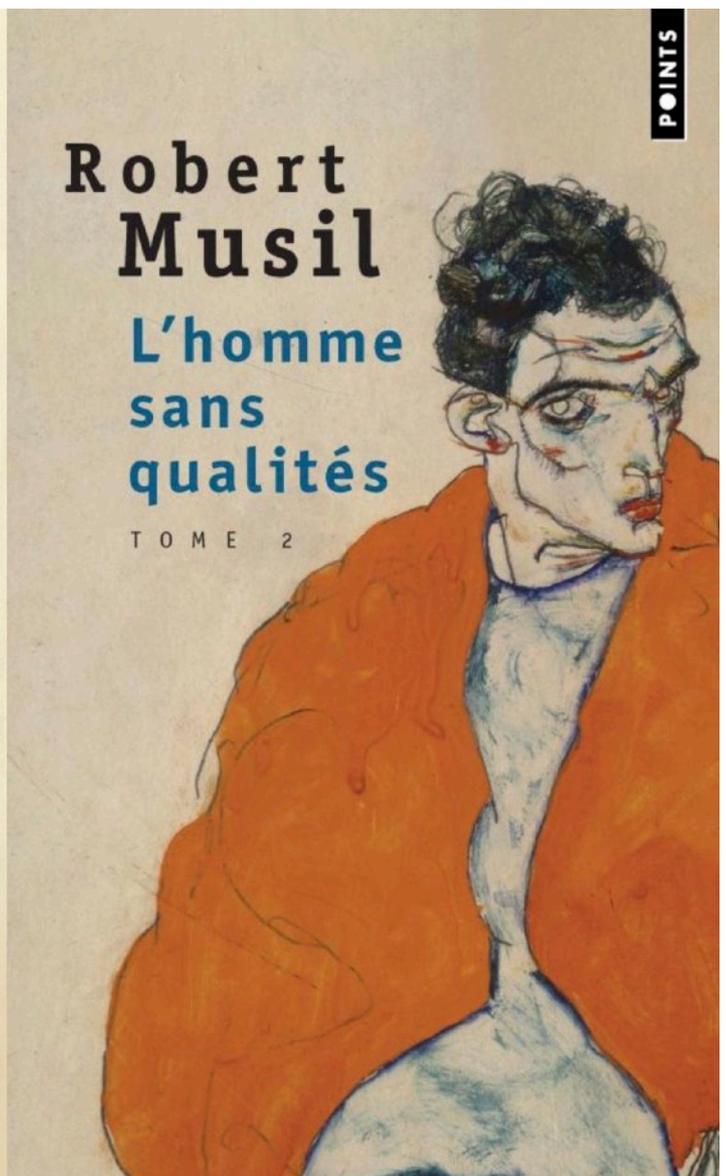
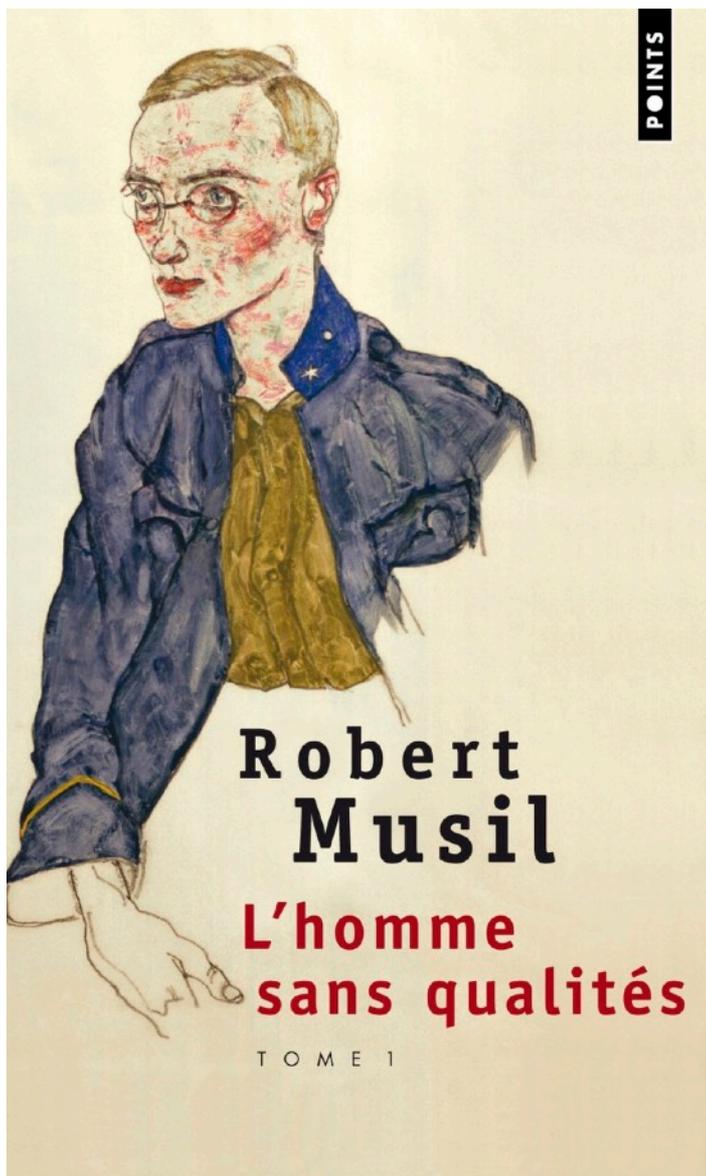
1) « Ceci signifie cela » a trait au domaine de la pensée et de la connaissance, et suppose de comprendre et d'interpréter une relation saisissable par la raison. Il s'agirait ainsi d'affiner notre sensibilité ou notre largeur d'esprit comme autant de qualités intellectuelles qui rendent plus subtil et fécond le mouvement de la pensée, moins hâtives et bornées nos inférences et nos évaluations. Cela fait aussi écho à la définition du génie par Goethe, qu'Ulrich restitue dans sa conversation avec le général Stumm : « *garder présent à l'esprit un grand nombre d'objets et mettre aisément en rapport les plus éloignés. Cela sans trace d'égoïsme ou de suffisance* » (*L'Homme sans qualités*, II, 520). Une telle conception du génie permet de relire, en creux, ce qui se joue dans la bêtise en tant que défaut aussi bien cognitif que moral, l'esprit manquant en particulier de cette ironie bienveillante, de ce sourire de l'intelligence, voire encore de cette autodérision qui en signe la fluidité honnête et vive.

2) « Ceci est significatif » exprime par ailleurs l'importance, la rareté, l'originalité ou plus globalement la valeur de quelque chose – pensée, acte, personne, œuvre... Il s'agit alors d'attribuer un rang, une distinction en fonction d'une hiérarchie préalablement admise. Pour Musil, le but du significatif est justement d'associer la vérité à la confiance que nous pouvons avoir envers nos sentiments pour en « *tirer un tout nouveau* » qui sache réunir la « *compréhension* » et la « *décision* » de façon exigeante et « *rafraîchie* » (p. 50-51). Autrement dit, la bêtise a trait au redondant, à l'ennuyeux parce que rabâché sans recul ni critique, et surtout sans ce vent de progrès et cette créativité qui provoquent la surprise, animent et motivent les esprits ouverts au possible, à ce qui est autre, multiple, défiant. Contre l'homme-copie, Ulrich aspire

ainsi dès le départ à devenir un Grand Homme, mais surtout à respecter l'objectivité des esprits scientifiques inspirés par des découvertes innovantes.

Enfin, le significatif s'illustre à travers l'utopie de la vie motivée, une projection qui semble permettre le dépassement du problème de la bêtise. Car si, dans le premier tome du roman, Ulrich a ce désir de devenir un grand homme – une ambition que le narrateur juge aussi bête et vaniteuse que belle et légitime (I, 44) –, dans le second tome, c'est une aspiration plus mystique et plus en retrait des mondanités qui travaille le jeune homme, à savoir l'accès à l'Autre État par la rencontre avec sa sœur Agathe. Tout se passe comme si Ulrich – et Musil avec, probablement – changeait sa hiérarchie des valeurs quant à ce qui est important : de la mise en place d'un Secrétariat de l'Âme et de la Précision au sein de milieux politiques et intellectuels comme baignant dans la bêtise atmosphérique, à la quête intime d'une extase séraphique, d'un amour sororal, non possessif, dégagé des grincements d'un Ego trop gonflé. Ce qui a lieu alors est l'ouverture d'Ulrich à l'Autre (du moins à Agathe), sans mépris, sans hostilité, sans l'aigreur d'avoir toujours affaire au triomphe grotesque de la bêtise indébouloable. Serait-ce ainsi par le dialogue de haute voltige intellectuel, mais aussi et surtout, sinon amoureux, du moins amical, que nous pourrions réconcilier le cognitif et l'affectif pour parvenir à une certaine sagesse, au dépassement de la mégalomanie de ceux qui croient toujours avoir raison tout seuls ?

Quelque chose de similaire semble se jouer, en vérité, entre les sentiments d'Ulrich à l'égard de son époque et les réflexions de Musil à propos de la marche de l'Histoire. Cette bêtise presque palpable et omniprésente paraît en effet se nourrir d'une sorte d'« *hostilité confuse, atmosphérique* », d'une méfiance ressentie parfois comme une « *contradiction* » entre individus de classes ou de milieux socio-professionnels différents (I, 32). Avant sa rencontre avec Agathe, Ulrich avoue sa haine des timides et des douillets, de ceux qui ne sauraient « *souffrir la faim de l'âme par amour de la vérité* » (I, 57), ainsi que son incapacité générale à pouvoir aimer sans réserve tous « *les modelages de la matière vivante* » contemporaine (I, 75). Il est convaincu que l'humanité exige plus et mieux que cela, à tout le moins au vu des prodiges techniques de son temps. Il veut des génies exactement comme Musil a pu souhaiter que l'Histoire soit faite par eux. En ce sens, l'accusation de bêtise générale pourrait être liée à une forme de ressentiment



### UNE QUESTION DE VIE OU DE MORT

envers cette Histoire réelle, dont la marche est plutôt celle de l'« homme moyen » et la dynamique celle du probable plutôt que du possible, la même chose se répétant dans un roulis bêlant et, sinon bête, pas non plus génial.

Une grande part des réflexions de Musil sur l'Histoire consiste précisément à interroger les rapports entre l'homme exceptionnel et l'homme ordinaire en luttant contre les théoriciens déclinistes qui accusent toujours et encore le triomphe de la bêtise de masse (pour exemple, le dernier ouvrage d'Armand Farrachi, *Le triomphe de la bêtise*, Actes Sud, 2018). Musil doit aussi bien combattre l'idée d'un progrès motivé par le génie, et se battre enfin contre lui-même qui, ayant cru à tort que l'homme moyen était « le porteur de bacilles de toutes les atrocités du monde », n'a pas vu que c'était lui qui, « si l'on excepte encore l'art, a créé tout ce qui est grand,

ou du moins en tout cas de grandes choses » (cité par Bouveresse, *Robert Musil. L'homme probable, le hasard, la moyenne et l'escargot de l'Histoire*, L'Éclat, 1993, p. 275). Reconnaître ses erreurs et poursuivre l'enquête inlassablement est sans doute une bonne façon d'éviter la paralysie débilante. Mais il est difficile pour Musil de dire, par exemple, qui est le plus bête, au juste, des dictateurs capables de soulever les foules ou des intellectuels incapables de les voir venir et de toucher l'homme ordinaire.

Et pourquoi ne pas faire un pas de côté en nous demandant plus précisément, sans jugement, en réalité et en profondeur, peut-être même avec un sourire bienveillant, ce que signifient pour nous, non pas la force, le mépris et la nonchalance, mais une pensée dialoguée, une action populaire, un amour exigeant, en un mot une vie qui ne soit pas mort-née ?

## L'erreur de Grégoire

***L'école est le premier théâtre de la bêtise, sa scène primitive. De l'entrée en classe de Charles Bovary au Petit chose et au Petit Nicolas, l'école distribue ses bonnets d'âne aux cancre et ses prix, tout aussi bêtes, aux premiers de la classe. Ne parle-t-on pas de bêtes à concours ?***

par Stéphanie de Saint Marc

Ce jour-là, la mère de Grégoire l'avait accompagné à l'école. Dans un fracas de macadam, il traînait derrière lui son cartable à roulettes, sa main gauche, un peu moite, refermée dans celle de Louise. Ils remontaient en silence la rue menant à l'école primaire-collège-lycée. La tête de Grégoire grouillait de tables de mathématique emmêlées de bribes de rêves. Il avait un devoir sur table ce matin et il était anxieux. Il avait beaucoup travaillé pour préparer l'examen mais ça ne suffisait pas toujours, il lui arrivait, inexplicablement, de perdre ses moyens au dernier moment. Tu es le meilleur, avait dit Louise pour l'encourager.

Grégoire avait grandi cette année. Comme d'habitude, il sentait à son côté le pas ferme et souple de sa mère, mais le rapport de leurs deux corps avait changé. Les longues enjambées qu'il avait longtemps eu du mal à suivre s'accordaient aux siennes maintenant. D'ici un an ou deux, il la rattraperait.

Ils avaient passé la rue de l'Église, passé la rue commerçante où toutes les boutiques étaient encore fermées à cette heure-ci, sauf la boulangerie, passé la silhouette grise du centre de rééducation pour handicapés que Grégoire croisait chaque matin, et ils approchaient. Sur la place devant l'école, à l'angle du jardin public où les enfants et les adolescents se retrouvaient en groupes disparates à la fin des cours, ils ont croisé un garçon de la classe de Grégoire. « Salut Max ! », a dit Grégoire, lâchant inconsciemment la main de sa mère avant de la saluer d'un sourire et de rejoindre son camarade pour gagner avec d'autres élèves le massif édifice de briques rouges.

Parcourant les préaux et les coursives, les escaliers, les couloirs, le groupe se dirigeait vers la salle de classe en se bousculant. Grégoire était un nouveau de l'année – ils étaient arrivés l'été précédent avec Louise – mais il s'était vite intégré ; à l'école, tout le monde l'appelait Greg. Personne ne savait qu'il trouvait ce nom ridicule, il avait préféré ne rien

dire. Le bâtiment des primaires se trouvait tout à fait à l'autre extrémité des blocs minéraux de l'école, il fallait traverser la cour des lycéens puis celle des collégiens pour y parvenir, avec leurs paniers de basket provisoirement abandonnés et les marques peintes au sol qui s'effaçaient. Par l'apparence amicale et universellement souriante qu'offrait Grégoire, il avait réussi à se faire accepter. Tous appréciaient son égalité d'humeur. Il était aussi gentil avec les timides qu'avec les affranchis et les plus délurés ; on pouvait lui demander la liste des devoirs en cas d'absence, lui emprunter des feuilles si on était à court ou même jeter un œil sur sa copie quand par hasard on séchait, il fermait les yeux et ne faisait pas d'histoires.

Les semelles crissaient sur le lino orange flambant neuf qui venait d'être installé et les enfants s'interpellaient en chahutant. À part les plus fortes têtes qui vraiment s'en lavaient les mains, ils étaient nerveux, le devoir du jour était l'examen trimestriel qui comptait pour le passage en sixième et Suzanne Petitjean, l'institutrice, réservait parfois des surprises avec des intitulés dignes du secondaire. En entrant dans la classe, silencieux soudain, ils se sont coulés à leurs places, rapides comme les soldats à l'entraînement. Dressés, sauf quelques-uns, ils ont sorti leurs copies doubles, leurs trousseaux, tout leur matériel d'écolier, n'attendant plus que l'énoncé et le signal du départ.

La tête dans ses mains, Grégoire réfléchissait. Tout se passait bien, tout s'enchaînait. Les fractions qu'il redoutait tant se succédaient, s'emboîtant les unes dans les autres. Il s'était longuement exercé à la maison avec Louise ces dernières semaines. Le soir, sous la lampe, elle avait débrouillé pour lui les nœuds les plus complexes qui se formaient dans sa tête en mathématiques, même si ses façons passionnées et théâtrales, qui donnaient les dimensions d'une gigantesque fresque à ses explications, écrasaient aussi Grégoire parfois. En tout cas, ce matin, seul face à lui-même devant ses lignes de calcul, Grégoire était content. Concentré, il jetait un



### *L'ERREUR DE GRÉGOIRE*

dernier regard circulaire sur son devoir. Il ne restait que quelques minutes avant la sonnerie, tout était cohérent et clair, d'un ordre rassurant se disait-il. Il était serein.

...

Suzanne Petitjean distribuait les copies. Elle avait pour habitude de proclamer les notes à voix haute en commençant par les meilleures pour poursuivre par ordre décroissant, tonitruante, jusqu'au dernier de la classe. Les élèves étaient suspendus à ses lèvres. Tandis que les premiers se réjouissaient déjà de leurs prouesses – certains avec ostentation, d'autres rouges d'émotion perdus dans une jubilation secrète –, le reste de la classe attendait son tour et, par un mouvement de vases communicant, à mesure que les résultats baissaient, l'anxiété, elle, augmentait chez ceux qui n'avaient encore rien reçu. Suzanne Petitjean prenait un plaisir sans mélange à ces séances où elle faisait monter la tension, attisant avec délice les divisions entre les enfants. Ses cheveux gras tirés en arrière, cintrée dans sa blouse, elle circulait entre les pupitres pour distribuer les devoirs, gratifiant chacun d'un commentaire.

Comme il se doit, Suzanne Petitjean avait ses favoris. Elle avait bien sûr une inclination particulière pour Jean, l'enfant modèle à lunettes, un peu caricatural dans son genre, qui était bon en tout même en gymnastique et que les adultes adoraient parce qu'il leur offrait exactement ce qu'ils attendaient de lui, mais elle avait aussi une indulgence inexplicable pour une fille prénommée Margaux dont les parents travaillaient à la télé, ce qui secrètement la fascinait. Tous les deux s'en tiraient bien en général, Suzanne Petitjean faisant preuve avec Margaux d'un manque d'objectivité totalement décomplexé. À part une ou deux têtes de Turc, qui d'ailleurs pouvaient changer, le reste de la classe était noyé dans une indifférence hostile. L'institutrice poursuivait sa distribution ; ses remarques se faisant de plus en plus acerbes, les épaules des enfants s'affaissaient et une vague de découragement gagnait ceux qui restaient les mains vides.

Grégoire assis à sa table près de la fenêtre avait attendu avec un mélange d'appréhension et de confiance l'annonce des résultats. Il était sûr de lui, sûr de la bonne note qu'il obtiendrait, mais le cérémonial instauré par Mlle Petitjean le rendait nerveux à chaque fois et, comme c'était son habitude dans ces cas-là, il passait fébrilement la pulpe de son pouce sur ses lèvres et ses tempes battaient.

**L'ERREUR DE GRÉGOIRE**

Le 19,5 sur 20 de Jean Larioux, il s'y attendait, Jean était toujours premier ; quoi qu'il en soit, s'était-il dit au début, son tour ne tarderait pas à venir, il n'y avait aucun doute. L'institutrice lui enlèverait peut-être quelques points pour la présentation, rien de plus. Mais Margaux, elle aussi, avait eu sa copie et Grégoire avait assisté à la baisse progressive des notes, puis il avait subi comme une gifle le pallier brutal de la moyenne dont le franchissement, à ses yeux comme aux yeux de Louise, faisait chuter les victimes dans les abîmes de la nullité.

Peu à peu, l'incompréhension l'avait gagné. Que se passait-il ? Comment se faisait-il que Suzanne Petitjean, avec sa blouse de Tergal imprégnée de poussière de craie et de sueur aigre, ne soit pas encore venue se presser contre son pupitre, que son odeur de chair triste ne soit pas encore venue le prendre à la gorge ? Pourquoi n'était-il pas déjà en train de se réjouir des annotations flatteuses portées sur le rectangle doux et lisse, blanc quadrillé, de sa feuille ? Même le petit Arthur qu'il aimait bien et qui était vraiment nul en math était déjà plongé dans les observations au bic rouge de Mlle Petitjean. Grégoire revoyait les fractions complexes qu'il avait posées de son écriture encore enfantine. Ce devait être une erreur, cette histoire... sûrement une erreur de classement. Par mégarde, Mlle Petitjean avait rangé sa copie en bas de la pile. Mais l'ordre allait être rétabli, la vérité éclater au grand jour. Grégoire était inquiet, bien sûr, il sentait sa gorge se serrer et une humidité désagréable percer au creux de ses paumes, mais en même temps il ne pouvait croire à autre chose qu'à une très regrettable méprise.

Enfin, son tour est arrivé. Mlle Petitjean n'avait plus qu'une feuille en main. « Alors, M. Palindo, que vous est-il arrivé ? 02/20 ! Mais comment avez-vous fait ? Vous ne nous avez pas habitués à des résultats pareils ! 02/20 !!! Et encore, c'est cher payé. Tout juste la valeur de l'encre et du papier. C'est parfaitement nul. Vous n'avez rien compris » (en matière de propos humiliants, Suzanne Petitjean ne faisait jamais preuve d'une grande inventivité).

Alors, c'était donc ça ! Il était dernier, bon dernier. Les oreilles de Grégoire bourdonnaient. En fait, il avait du mal à saisir les paroles de l'institutrice. La classe, les rangées de pupitres, ses camarades sagement assis, les porte-manteaux alignés sous les fenêtres avec les écharpes, les bonnets, les vêtements accrochés aux patères, les cartes géogra-

phiques aux murs, les vitres sales donnant sur les platanes de la cour, tout ce relent vaguement carcéral de l'école lui montait à la gorge. En même temps, il se sentait ailleurs tout d'un coup, comme si tout cela n'avait jamais existé et qu'il n'était ici qu'un simple figurant, de passage. Comme si toute sa vie, finalement, était ailleurs.

Mais Suzanne Petitjean n'en avait pas fini. À la cantonade, elle s'est exclamée : « Grégoire nous donne l'illustration magistrale de ce qu'est la bêtise en mathématique. C'est exemplaire ! » Puis, elle a ajouté : « Venez, M. Palindo, nous expliquer comment vous vous y êtes pris. Venez... venez, là, au tableau. Cela servira d'enseignement aux autres élèves. » Grégoire, encore abasourdi par son échec, n'en croit pas ses oreilles. Il met un peu de temps à prendre la mesure de ce que lui demande cette personne malodorante et désagréable, ivre de son pouvoir. Il a l'impression qu'elle s'adresse à un autre. Et puis, il pense à sa mère, il pense aux injonctions de Louise quand elle vient l'embrasser le soir et qu'elle lui glisse à l'oreille : « Intègre-toi, intègre-toi ! », comme une caresse et une litanie. Quand elle a l'air de le sommer de s'adapter à tout prix. Alors, il se lève un peu tremblant et, lentement, se dirige vers le tableau. Pourquoi Mlle Petitjean a-t-elle justement choisi l'injure qu'il redoute le plus parmi toutes les autres ? Crétin, imbécile, plus bête qu'un cochon. Valeur nulle ! voilà ce qu'il est, réduit à néant. Comment sait-elle que c'est justement cela qui l'angoisse et le tourmente quand il se tourne et se retourne dans son lit avant de s'endormir, quand il se demande de manière lancinante qui il est ?

Grégoire se dirige vers l'estrade où Mlle Petitjean est perchée. Elle lui tend une craie. Elle a déjà posé au tableau l'équation qui l'a fait trébucher et a tout fait rater ; elle attend qu'il se saisisse du long cylindre blanc et s'exécute, docile, sous l'empire de sa prunelle implacable. Il l'a rejointe et se tourne vers la classe avant de se lancer. Dans les trente paires d'yeux qui convergent vers lui, il lit un dégoûtant mélange de moquerie et de satisfaction. La bêtise. L'infamie. C'est cela maintenant qui est inscrit sur son front et que reflètent les regards. Pris dans l'étau de ces trajectoires croisées, Grégoire, interdit, sent la rage monter en lui. L'institutrice, ces garçons et ces filles qui se sont dits ses camarades pendant des mois, il les honnit soudain. Arrachant la craie de la main de Mlle Petitjean, Grégoire la jette à terre et l'écrase d'un coup de talon, puis, après lui avoir craché à la figure un « Merde ! » sonore, il se dirige sans un bruit vers la porte.

## Gombrowicz : l'idiotie contre la bêtise

**« Plus c'est savant, plus c'est bête. » : c'est presque un axiome pour Wiltold Gombrowicz. Entre souvenir de lectures, parcours personnel et érudition, une traversée de l'œuvre du plus drôle et du plus cruel des écrivains polonais du XX<sup>e</sup> siècle.**

par Jean-Pierre Salgas

### Décalage horaire

Je me rappelle avoir en 1967 acheté *Ferdydurke* en 10-18. Attiré par la couverture (Arcimboldo) et le « charabia » du titre (comme écrira faussement Susan Sontag en 2000), préfacé par Kot Jelenski et Maurice Nadeau. Et inclus dans une série : « Les romans les plus significatifs de la littérature d'aujourd'hui »: Beckett, Butor, Cayrol, Duras, des Forêts, Obaldia, Mandiargues, Pinget, Robbe-Grillet, Sarraute, Segalen, Vian). En août 1966, à Vence, où il s'est installé avec Rita, Gombrowicz s'est fait expliquer le structuralisme par François Wahl et Severo Sarduy et, dans son *Journal* à la date du 30 octobre 1966, il consacre dix pages à brocarder structuralisme et Nouveau Roman : « *le problème fondamental de notre temps, celui qui domine toute l'épistémè occidentale [...] peut s'énoncer ainsi : plus c'est savant plus c'est bête* » (épistémè : *Les mots et les choses* a paru en avril 1966. Il ignore qu'à Royaumont en 1964 Foucault a assisté au colloque Nietzsche, il n'y a remarqué que les deux participants polonais...). En exemple, il cite un texte de Barthes. En revanche, en 1967, dans l'auto-entretien paru dans le numéro 27 de *La Quinzaine littéraire* (se référant au numéro de novembre des *Temps modernes* : « Problèmes du structuralisme »), il quête le regard de Michel Foucault. Même ambivalence en 1968 dans les entretiens avec Dominique de Roux, *Testament*).

« *Plus c'est savant plus c'est bête* », cette formule a fini par faire fonction d'idée reçue dès lors qu'on évoque Gombrowicz et la bêtise. Aucun rapport néanmoins avec la tradition Flaubert. La littérature française du temps (Butor rencontré à Buenos Aires et Berlin, *La jalousie* de Robbe-Grillet qui passionne Royaumont) lui rappelle Borges, une littérature sur la littérature (on peut d'ailleurs lire l'émergence des premières attaques contre la « science » en 1961, passé l'enthousiasme à la lecture en polonais de *Panorama des idées contemporaines* de Gaëtan Picon (1957) qui le fascine et a sûrement joué un rôle dans la genèse de *Cosmos*). Paradoxe :

plus radical qu'eux, ce roman de « réaliste acharné » n'est pas sans croiser certains « nouveaux romans » (à propos de Gombrowicz, dans un entretien de 1970, Sartre pastiche sans le savoir sa préface à *Portrait d'un inconnu* en 1947).

Il s'en aperçoit à peine, lui qui a traversé plusieurs époques et plusieurs régions d'une république mondiale des lettres en mutation de 1933 à 1969, champion de l'autonomie de l'art, à chaque fois en porte-à-faux dans des champs littéraires hétéronomes, donc des temporalités diverses, donc des formes différentes de « bêtise ». Gombrowicz ou le décalage horaire permanent comme un remède à « *l'anachronie polonaise* », d'où ses oscillations : « *J'étais avant tout le monde* » est sa formule). « *Sachez-le, je suis à la page bien que je ne sache pas laquelle* », écrit-il aussi.

### Entropologie

Ce décalage de « l'auteur de *Ferdydurke* » est sûrement à l'origine des gloses innombrables dont l'œuvre est cousue – comme un réglage perpétuel avec les Polonais du pays et de la diaspora, puis les Argentins, puis le monde entier à travers la France, au point de se confondre avec elle. Les nouvelles, les cinq romans, les trois pièces de théâtre et le journal sont irrigués de politique littéraire (de stratégie), esthétique et sociologie se confondent. Comme l'a dit Jelenski, cet « *engin futurible* », passé d'une gentilhommière polonaise aux portes du Nobel en 1969, fait de Gombrowicz un écrivain loin du grand romancier européen tout d'une pièce façon Milan Kundera. « *Mes livres résultent en quelque sorte de ma vie – mais ma vie s'est en grande partie formée à partir d'eux et grâce à eux.* » Sa trajectoire est unique si on le compare aux écrivains qui peuvent lui être comparés. Athée issu d'un pays « *terrain de jeu de Dieu* » (Norman Davies), partagé puis déplacé sur la carte, il passe de la périphérie de l'Europe à celle du monde, puis au centre parisien. Gombrowicz ? « *un Polonais exacerbé par l'histoire* », dit-il vers 1960 dans les



**GOMBROWICZ : L'IDIOTIE CONTRE LA BÊTISE**

*Souvenirs de Pologne* : ses dates coïncident avec les articulations du siècle, 1939-1953-1963-1968 . « *Je suis le self made man de la littérature [...] j'ai débuté trois fois* ». « *L'entre* » est sa « *vraie patrie* », dit-il à Dominique de Roux.

Quatrième des huit caractéristiques de « l'homme gombrowiczien » défini en 1957 : « *un homme dégradé par la forme, jamais abouti, jamais instruit ni mûri jusqu'au bout* ». Ses deux grands concepts sont l'Immaturité et la Forme, la première secrète la seconde et s'y soumet. On peut très exactement définir la bêtise comme le moment de l'adhérence de l'immaturité à une forme. Et comme l'Église interhumaine est doublée d'une église intertextuelle, sa « forme » littéraire fut tout de suite la parodie, confie-t-il à Dominique de Roux. Je propose de traduire : contre la bêtise, l'idiotie est l'arme absolue, soit au sens dostoïevskien, soit comme bêtise assumée : « faire l'idiot ». Des *Mémoires du temps de l'immaturité* (des nouvelles, écrites depuis 1926, publiées en 1933) à *Opérette* (1968), on peut en suivre les métamorphoses. Le *Danseur de Maître Kraykowski* (1926) qui remplace Dieu par l'avocat est bête : il implose. En 1935, Yvonne, fidèle au Christ et aux mathématiques, idiote à la manière du prince Mychkine, est « *facteur de décomposition* », de révélation de la bêtise des membres de la cour. Dans *Opérette*, sa dernière œuvre, c'est l'auteur lui-même qui joue avec la « *divine idiotie* » du genre pour décomposer les idéologies. Un peu comme si la « *mollichonne* » Yvonne écrivait, elle-même sur la cour et se métamorphosait en Albertinette la « *mignonnette* ». Dans *Cosmos*, juste avant, l'aubergiste Léon Wojtis, tout sauf bête, fait de son épicurienne immaturité une forme : ses ritournelles (« *tri-li-li* », « *je suis correct et tutti frutti* », « *miam-miam et am stram gram* », « *berguement avec mon berg dans toute la bemberguité de mon bemberg* »). Je renvoie à sa magnifique incarnation par Jean-François Balmer dans l'adaptation d'Andrzej Zulawski.

**Pologne, Argentine : la bêtise nationale**

La bêtise advient dès que l'immaturité adhère à la forme. Sa forme suprême chez Gombrowicz est le nationalisme : « *le principe même de s'adorer dans sa propre nation* », d'où son combat pour « *délivrer les Polonais de la Pologne* », très concrètement du romantisme ou de la copie des avant-gardes d'ailleurs (le champ hétéronome). Dans *Ferdydurke*, Pimko et Zuta en incarnent les deux côtés dans la Pologne nouvellement indépendante. Ici, le

vieux professeur de Cracovie qui reconduit Jojo Kowalski à l'école et incarne la culture morte (Slowacki est un grand poète parce qu'il écrit de très bons vers, il écrit de très bons vers parce qu'il est un grand poète). Là, la « *lycéenne moderne* » Zuta Lejeune, mimant à la fois l'URSS, l'Allemagne et les États-Unis (inspirée de *Babitt* de Sinclair Lewis, comme le titre de *Ferdydurke*), elle rêve de « *faire un enfant naturel dans un buisson* ». Ces deux formes de bêtise symétriques, on les retrouve dès les premières pages du *Journal* en 1953, à propos de Jan Lechon, « *l'altissimo poeta* » qui les incarne au début et à la fin du journal, puis dans son histoire de la littérature polonaise en 1955. Et on peut lire en 1950 *Trans-Atlantique* comme une charge contre la bêtise de la diaspora pendant la guerre. En 1960, *La pornographie*, entre autres, comme un pamphlet contre la bêtise des récits nationaux officiels et catholiques sur la guerre.

À « *la main* » qui l'a déposé en 1939 en Argentine, « *pays à l'envers* », Gombrowicz doit une vie meilleure, érotique (le Retiro: lire *Kronos*, le journal très intime paru il y a deux ans), mais doit déchanter du côté littérature. En 1947, le prologue à la traduction de *Ferdydurke* avec ses amis faisait le pari d'une rencontre des périphéries : « *il y a plusieurs analogies entre la situation spirituelle de la Pologne et celle de ce continent* ». En vain : du côté argentin, Gombrowicz retrouve finalement aux antipodes une littérature polonaise bis : Victoria Ocampo reproduit les mêmes tentations que la lycéenne, avec sa revue qui règne sur l'intelligentsia de Buenos Aires : *Sur* regarde vers le Nord (Valéry !) et Borges en est évidemment le grand alibi. En face, et parfois mixé l'indigénisme, abondent les Neruda de village. Lire aussi les conversations à Santiago del Estero en 1958 avec Roby Santucho (1936-1976), qui deviendra ensuite une figure majeure de la lutte armée argentine contre la dictature.

**Réflexions sur la question juive**

« *Ferdydurke soutient que c'est justement notre désir de maturité qui nous traîne vers cette immaturité numéro deux, immaturité artificielle – et notre désir de forme qui nous mène à la forme mauvaise.* » Face au nationalisme, le moins bête des personnages de Gombrowicz est probablement, dans *Trans-Atlantique*, Gonzalo, le puto « *métis, né en Libye, père portugais, mère persano-turque* », comme le sont ses animaux-chimères et les livres de sa bibliothèque « *qui se mordent* » : « *l'entre* » est sa patrie, la filistrie doit remplacer les patries. Encore plus les juifs : en 1926, dans sa seconde

**GOMBROWICZ : L'IDIOTIE CONTRE LA BÊTISE**

nouvelle, « Mémoires de Stefan Czarniewski », le personnage mi-juif mi-polonais est déchiré par un « pogrome intérieur ». Point de départ d'une « réflexion sur la question juive » qui parcourt toute l'œuvre. À Dominique de Roux, il raconte que, jeune écrivain, il était surnommé le « roi des juifs » dans les cafés de Varsovie. En 1934, il se lie à Bruno Schulz comme à un double qui de plus en plus deviendra son dibbouk. Schulz, juif, écrit en polonais (il faut lire à ce propos le passionnant débat entre Isaac Bashevis Singer et Philip Roth dans *Parlons travail* de ce dernier) : sa conférence de 1938 sur « le manager de l'immaturité », qui a su faire « l'inventaire de l'escalier de service de notre moi », constitue le plus grand texte jamais écrit sur le couple Immaturité-Forme.

En 1954, dans le *Journal*, douze ans après l'assassinat de Bruno, il provoque, comparant le « duel-suicide » contre sa propre forme du juif avec celui de Frédéric Chopin : au panthéon polonais, le musicien figure à égalité avec les trois poètes romantiques, Kosciusko et Copernic, le héros national absolu. « *Le chemin de croix des Juifs, c'est le chemin de Chopin* ». Il y revient dans *Souvenirs de Pologne* vers 1960 : il se souvient des juifs de son enfance à Malozysce (on pense aux juifs de l'Est de Kafka) : « *Cette attitude tendue des Juifs à l'égard de la forme, le fait qu'elle les tourmente tellement, tantôt les ridiculisant, tantôt les humiliant, le fait qu'un Juif ne soit jamais lui-même à cent pour cent comme peut l'être un paysan ou un noble qui a hérité sa forme de toute une lignée [...] tout cela me fascinait en eux. Car c'est à cela que je tendais dans mon art [...] [Les Juifs] étaient notre plus grande chance d'élaborer un type nouveau de Polonais, avec une forme moderne, capable de faire face au présent. Les Juifs étaient notre trait d'union avec les problèmes les plus profonds et les plus ardu de l'univers* ». Les Juifs ? Le plus juste rapport entre immaturité et formes. À la différence du Polonais et de tout représentant d'une culture atavique (Édouard Glissant), le juif est « entre » et le sait, il en souffre, il en rit. Autrement dit, le « rapport juif à la forme » protège de la bêtise nationale. Au passage, on peut rappeler que dans les *Noces de Wyspianski* (1900), c'est la jeune fille juive qui fait entrer l'air du dehors dans l'auberge paternelle.

**Contre les poètes**

Dès ses premiers textes, il y a chez Gombrowicz trois refus : de la littérature polonaise au profit de la littérature française (Rabelais et Montaigne préférés

à Mickiewicz), des avant-gardes au profit de la littérature de masse (il dit son refus de la trinité Proust Joyce Kafka). Et surtout de la poésie : comme il existe un nationalisme politique, il existe un nationalisme littéraire : la poésie est une littérature qui adhère à elle-même, une véritable Pologne de la littérature, la littérature (qui plus est nationale en Pologne) faite à son tour nation. La question apparaît sans cesse dès la Reine d'Yvonne récitant ses propres poèmes et l'*Introduction à Philidor cousu d'enfant* dans *Ferdydurke*, dans d'innombrables conférences et polémiques. En 1956, le manifeste *Contre les poètes* trouve sa place dans le *Journal*. Deux arguments : le sucre (pur), la messe (le sacré). À l'opposé, le théâtre (lecteur de Shakespeare, Gombrowicz ne s'y rend jamais), qui correspond à ce qui est la définition gombrowiczienne de l'homme. « *C'est un éternel acteur, mais un acteur naturel, car son artifice lui est congénital, c'est même une des caractéristiques de son état d'homme ; être homme veut dire être acteur, être homme, c'est simuler l'homme, "faire comme si" on était homme sans l'être en profondeur, être homme c'est réciter l'homme* ». Faire l'idiot...

Et la philosophie, autre antidote à la bêtise, à cause, pourrait-on dire, « des » philosophies que Gombrowicz entrechoque en « consommateur » (le mot est de lui) averti. On sait que quatre livres de philosophie emplissaient sa valise lors du retour en Europe en 1963, que dans *Ferdydurke* il pastiche Kant. Et qu'*in extremis*, il donna des *Cours de philosophie en six heures un quart* à Dominique de Roux et Rita. On sait moins qu'en Argentine, après l'échec public de la traduction de *Ferdydurke*, contre Victoria Ocampo, Witold rédige seul la revue *Aurora* où figure ce télégramme apocryphe : « *J'ADHÈRE AVEC ENTHOUSIASME MAIS AU SOUS-SOL CAR AU REZ-DE-CHAUSSÉE SUIS NÉO-UNIVERSALISTE AU PREMIER ÉTAGE NOMINALISTE ET AU DEUXIÈME KIERKEGAARDIEN STOP JEAN-PAUL SASTRE SUR MESURE POUR MESSIEURS* ». « *Sastre* » en espagnol signifie « tailleur ». L'image évoque la forme, le « patron » (dans les deux sens du mot). Sartre, plus de vingt ans durant, va fonctionner pour Gombrowicz, qui a reçu très tôt le choc de *L'être et le néant*, comme une sorte d'instrument de mesure, de toise, comme l'interlocuteur idéal, le *contemporain capital intime*, dans le *Journal* un véritable personnage conceptuel (auquel il consacre plein de petits romans, à sa pensée, à son rôle). « *Codificateur de mes pensées* », dit-il à Dominique de Roux ; il analyse le tournant « moral » d'après-guerre de l'auteur de *La nausée*. Arrivé à Paris, le romancier-philosophe va guetter sous les fenêtres du 42 rue



#### **GOMBROWICZ : L'IDIOTIE CONTRE LA BÊTISE**

Bonaparte la présence du philosophe-romancier. C'est que l'Immaturité précède les Formes comme l'existence précède l'essence... Je le disais pour commencer : contempteur de Foucault en 1966, il quêtait, via Maurice Nadeau, la reconnaissance de l'auteur des *Mots et les choses* à partir de 1967 : « *Je suis structuraliste comme je suis existentialiste* », écrit-il alors. Jamais bête (les deux sont justes). Gombrowicz est à proprement parler « existentiellement structuraliste ».

#### **Bêtise de Gombrowicz**

« *Je suis devenu littérature et mes révoltes elles aussi sont de la littérature. La loi : plus c'est savant, plus c'est bête s'applique à moi parfaitement* », dit-il au terme des pages d'octobre 1966 dans le *Journal*. Bêtise de Gombrowicz ? Il faut y arriver. Il y a dans le corpus gombrowiczien deux vraies-fausses correspondances (provoquées) qui (parenthèse), selon moi, attendent leur metteur en scène (je lance ici un appel). Deux duels épistolaires, qui permettent de cerner la question. En 1936, deux ans avant la conférence de Bruno Schulz sur *Ferdydurke* à Varsovie, le rédacteur en chef de la revue *Studio* les incite à un duel dont les lettres seront publiées dans un numéro spécial. Faisant l'idiot, Gombrowicz provoque son ami, écrivain et peintre érotique, via une phrase saisie dans un bus d'une femme de pharmacien de la rue Wilcza. En réponse, Schulz se renie et se drape (bête-

ment) dans sa posture d'écrivain (poète) et polonais (loin du « rapport juif à la forme »). En 1968, c'est Maurice Nadeau, qui l'a édité à partir de 1958, qui met Gombrowicz en rapport épistolaire avec un autre grand vençois, en vue du *Cahier de L'Herne* numéro 14, qui ne paraîtra qu'en 1971, deux ans après sa disparition. Jean Dubuffet, comme Bruno Schulz peintre et écrivain : 21 lettres sont échangées du 7 mars 1968 au 26 juin 1969. Un véritable « duel sur l'art » ( littérature , peinture ) en cinq actes ( qui, et ce n'est pas sans importance, se déroule alors qu'André Malraux, haï de Dubuffet, est ministre de la Culture et qu'adviennent « les événements » de Mai peu évoqués dans les échanges : au passage, comme le notera Kot Jelenski, aucune œuvre pourtant ne « coïncide » plus avec ces événements que celle de Witold Gombrowicz issue d'une gentilhommière polonaise du début du siècle et fortuitement parvenue au centre mondial – alors de la république des lettres via la périphérie argentine). À l'arrivée, un match en plusieurs rounds où chacun prend tour à tour l'avantage mais qui se clôt à l'envers du duel de 1938. Face au peintre qui le lit et change en cours de correspondance, Gombrowicz malade, qui n'a pas lu les essais de son adversaire et connaît mal son art, oublie sa propre pensée de l'Immaturité et de la Forme pour se réfugier dans sa « polonité » et sa posture d'écrivain. À l'opposé de la « divine idiotie » d'*Opérette*, et de sa pensée de la « parodie » qui se déploie dans les entretiens avec Dominique de Roux (*Testament*, 1968). Contre toutes les formes de bêtise.

## Anthologie portable de la bêtise chez Barthes

***Devant la bêtise (sa propre bêtise, pas celle des autres bien sûr), Roland Barthes est fasciné. EaN vous propose une anthologie qui relève à la fois du plaisir bête de la collection, du jeu oulipien de la juxtaposition plagiaire et de la distance prise à l'égard de la posture explicative.***

par Tiphaine Samoyault

La bêtise ne nous menace pas, elle nous enveloppe. Dès que l'on commence à parler, on est naturellement en elle puisque la bêtise, pour Barthes, consiste précisément à être « naturellement » dans le langage. Il n'est donc pas besoin d'en avoir peur, mais elle ne peut être un antidote à la peur, dont elle constitue une solution impossible. Elle offre un certain confort – celui d'évoluer comme un poisson dans l'eau dans le langage –, mais assorti souvent de vulgarité. Bien sûr, au commencement, en révélant une différence, elle présente un certain pouvoir de fascination ; mais très vite, sa vocation de Sirène s'éteint et ne reste qu'une forme de confort bourgeois ou, en d'autres termes, une place de père douillettement occupée : « *une voix [qui] vient plutôt à la place du Père qui m'a manqué ; c'est comme si je découvrais avec effroi, en le retrouvant, un Père vulgaire [1]...* ». L'euphorie de la bonne place, où le négatif glisse comme sur une vitre, est le don de la bêtise qu'il devient impossible de contredire. Comme le dit Barthes dans la discussion qui suit l'intervention de Françoise Gaillard à Cerisy précisément intitulée « Qui a peur de la bêtise ? », « *la seule preuve que nous puissions nous donner que nous ne sommes pas bêtes, c'est d'avoir peur de la bêtise. C'est la seule preuve qui soit à notre disposition, et encore elle n'est pas suffisante [2]* ». Ainsi, la bêtise serait l'antidote à ma peur, mais comme j'ai peur de la bêtise, il m'est impossible de soigner le mal par le mal. Il faut aller chercher ailleurs le remède, dans des formes élevées de dépassement de l'intelligence (dont la bêtise serait la forme basse). Pourtant, devant la bêtise – sa propre bêtise, pas celle des autres bien sûr –, Barthes est fasciné.

L'anthologie qui suit ressortit à la fois au plaisir bête de la collection, au jeu oulipien de la juxtaposition plagiaire et à la distance prise à l'égard de la posture explicative. Elle doit pour son contenu à l'édition par Éric Marty aux éditions du Seuil de l'œuvre complète de Roland Barthes et à l'ouvrage de Claude Coste, *Bêtise de Barthes*, publié dans la collection « Hourvari » des éditions Klincksieck en

2011. Il y a un ordre et bien sûr un intrus. Et pour ne pas priver les lectrices et les lecteurs de toute donnée factuelle, je dirai simplement qu'à mesure que Barthes consent à être un écrivain – et non un critique, un sociologue, un sémiologue... –, la bêtise prend plus de place, et une place plus heureuse, et consentie, dans son œuvre.

T. S.

\*\*\*

Je suis fasciné par des formes agressives de code, comme la bêtise.

J'ai en effet une grande fascination à l'égard de la bêtise. Et en même temps, une grande nausée, bien sûr. Il est très difficile de parler de la bêtise, puisque le discours de la bêtise est un discours dont on ne peut pas s'exclure *simplement*. Je ne dis pas du tout qu'on ne peut pas s'en exclure, ce serait de la mauvaise foi, mais on ne peut pas s'en exclure *simplement*.

C'est beau, c'est suffocant, c'est étrange ; et de la bêtise, je n'aurais le droit de dire, en somme, que ceci : *qu'elle me fascine*. La fascination, ce serait le sentiment *juste* que doit m'inspirer la bêtise (si on en vient à prononcer le nom) : elle *m'étreint* (elle est intraitable, rien n'a barre sur elle, elle vous prend dans le jeu de la main chaude).

Comme la suprême beauté, la bêtise est *indicible* (indescriptible). Mais elle peut être figurée. C'est ce que fait assez souvent Steinberg. Voyez cet homme à lunettes, aux cheveux rares et bien tirés, au nez droit qui mange le front ; il regarde avec supériorité et sans y rien comprendre un tableau abstrait. Son profil obtus dit la bêtise ? Oui, sans doute ; mais ce qu'il y a de plus bête en lui (de plus délicieusement bête), c'est son petit veston, ce sont ses petites mains : trouvaille.

Le seul pouvoir de l'écrivain sur le vertige stéréotypique (ce vertige est aussi celui de la « bêtise »,



#### **ANTHOLOGIE PORTABLE DE LA BÊTISE CHEZ BARTHES**

de la « vulgarité », c'est d'y entrer sans guillemets, en opérant un texte, non une parodie. C'est ce qu'a fait Flaubert dans *Bouvard et Pécuchet* : les deux copistes sont des copieurs de codes (ils sont, si l'on veut : *bêtes*), mais comme eux-mêmes sont affrontés à la bêtise de classe qui les entoure, le texte qui les met en scène ouvre une circularité où personne (pas même l'auteur) n'a barre sur personne.

Il y aurait dans l'écriture la volupté d'une certaine inertie, d'une certaine *facilité* mentale : comme si j'étais indifférent à ma propre bêtise davantage lorsque j'écris que lorsque je parle (combien de fois les professeurs sont plus intelligents que les écrivains).

Tel Gribouille, maint critique se précipite dans l'intelligence de peur de paraître idiot ; la vraie bêtise ne s'étonne jamais de rien.

Il est curieux qu'un auteur, ayant à parler de lui, soit à ce point obsédé par la Bêtise, comme si c'était la chose interne dont il avait peur : menaçante, toujours prête à fuser, à revendiquer son droit à parler (pourquoi n'aurais-je pas le droit d'être bête ?) ; bref, *la Chose*. Pour tenter de l'exorciser, Barthes fait comme Gribouille, il se met dedans ;

certain fragments du « R. B. » sont *courts* (« C'est un peu court, jeune homme ») ; en un sens, tout ce petit livre, d'une façon retorse et naïve, joue avec la bêtise – non celle des autres (ce serait trop facile), mais celle du sujet *qui va écrire*.

Souvent, il se sentait bête : c'est qu'il n'avait qu'une intelligence *morale* (c'est-à-dire : ni scientifique, ni politique, ni pratique, ni philosophique, etc.).

Être absolument net de toute bêtise, ce serait sans doute être absolument fluide : pourrait-on alors écrire ? parler même ?

Vue classique (reposant sur l'unité de la personne humaine) : la bêtise serait une hystérie : il suffirait de se voir bête, pour l'être moins. Vue dialectique : j'accepte de me pluraliser, de laisser vivre en moi des cantons libres de bêtise.

Le code culturel a en fait la même position que la bêtise : comment épinglez la bêtise sans se déclarer intelligent ? Comment un code peut-il avoir barre sur un autre sans fermer abusivement le pluriel des codes ? Seule l'écriture, en assumant le pluriel le plus vaste possible dans son travail même, peut s'opposer sans coup de force à l'impérialisme de chaque langage.

**ANTHOLOGIE PORTABLE DE LA BÊTISE  
CHEZ BARTHES**

J'éprouve pour ma part ce léger trauma de la signification devant certains photos-romans : « *leur bêtise me touche* » (telle pourrait être une certaine définition du sens obtus) ; il y aurait donc une vérité d'avenir (ou d'un très ancien passé) dans ces formes dérisoires, vulgaires, sottes, dialogiques, de la sous-culture de consommation.

Il y a toujours dans la culture une portion de langage que l'autre (donc moi) ne comprend pas ; mon voisin juge ennuyeux ce concerto de Brahms et moi je juge vulgaire ce sketch de variétés, imbécile ce feuilleton sentimental : l'ennui, la vulgarité, la bêtise sont les noms divers de la sécession des langages.

C'est un système de langage qui peut fonctionner dans toutes les situations, et dont l'énergie subsiste, quelle que soit la médiocrité des sujets qui le parlent : la bêtise de certains marxistes, de certains psychanalystes ou de certains chrétiens n'entame en rien la force des systèmes, des discours correspondants.

Dès que ça prend, il y a bêtise. C'est là que c'est incontournable. On a envie d'aller ailleurs : *Ciao ! Serviteur !*

Dans ce champ clos du langage, construit comme un terrain de football, il y a deux lieux extrêmes, deux buts qu'on ne peut jamais contourner : la Bêtise d'un côté, l'Invisible de l'autre. Ce sont deux diamants (deux « diamants-foudres ») : internissable transparence de la Bêtise ; infrangible opacité de l'Invisible.

(La bêtise, c'est d'être *surpris*. L'amoureux l'est sans cesse ; il n'a pas le temps de transformer, de retourner, de protéger. Peut-être connaît-il sa bêtise, mais *il ne la censure pas*. Ou encore : sa bêtise agit comme un clivage, une perversion : *c'est bête*, dit-il, *et pourtant... c'est vrai*.)

Rencontré un intellectuel amoureux : pour lui, « assumer » (ne pas refouler) l'extrême bêtise, la bêtise nue de son discours, c'est la même chose que pour le sujet bataillien se dénuder dans un lieu public : c'est la forme nécessaire de l'impossible et du souverain : une abjection telle qu'aucun discours de la transgression ne peut la récupérer et qu'elle s'expose sans protection au moralisme de l'anti-morale.

La perte du sujet dans l'écriture n'est jamais plus complète (le sujet devenant complètement irrepérable) que dans ces énoncés dont le décrochage d'énonciation se produit à l'infini, sans cran d'arrêt, selon le modèle du jeu de la main chaude ou de la pierre, des ciseaux et de la feuille de papier : textes dont le « ridicule » ou la « bêtise » n'ont pour source aucun énonciateur certain et sur lesquels, par conséquent, le lecteur ne peut jamais avoir barre (Fourier, Flaubert).

On le sait bien depuis Flaubert. L'attitude de Flaubert à l'égard de la bêtise est très complexe. Apparemment critique, mais faussement critique, c'est évident. Une attitude de gêne.

De toute manière, le mode d'être de la bêtise, c'est le triomphe. On ne peut rien contre elle. On peut seulement l'intérioriser, la manier en soi à dose homéopathique – point trop n'en faut tout de même.

Ce dont je me sépare, c'est de la bêtise même de Flaubert, cette sorte d'Intraitable réactionnaire qu'il y a en lui, cette façon finalement petite-bourgeoise de se déchaîner contre le petit-bourgeois. Je lui substitue ma propre bêtise, qui est autre. Quelle ? Sans doute là où je sens en moi des crans d'arrêt ; c'est parce qu'il y a en moi un Intraitable quelconque, que je suis obligé de m'orienter vers des formes semi-fictionnelles d'écriture.

C'est une chose qui repose énormément, de ne pas comprendre une langue. Ça élimine toute vulgarité, toute bêtise, toute agression.

Aussi, à l'étranger, quel repos ! J'y suis protégé contre la bêtise, la vulgarité, la vanité, la mondanité, la nationalité, la normalité.

Comment les chiens, souvent si nobles, ne s'aperçoivent-ils pas de la bêtise de leur maître ?

C'est en cela que le thème de la bêtise est un peu un leurre.

1. Roland Barthes, *Œuvres complètes V*, Éric Marty (dir.), Seuil, 2002, p. 389.
2. *Prétexte : Roland Barthes. Cerisy 1977*, Christian Bourgois, 2012, p. 326.

## Une bête de sexe ?

***Steven Sampson a écrit pour EaN un court récit qui fait de l'expérience de l'altérité – français, étranger, homme, femme – une anatomie de la bêtise.***

**par Steven Sampson**

Mathilde lisait les magazines féminins, moi je patageais dans Proust. C'était ma première année en France, et je n'en revenais pas de ma chance : à Paris depuis seulement six mois, j'avais déjà trouvé une Française ! Heureusement, l'attraction physique était forte : mon niveau linguistique permettait peu de conversation.

Elle se moquait de mon accent, ne me donnant pas envie d'ouvrir la bouche. Mes propos, même pertinents, se heurtaient à son dédain : dès que je commençais à former une phrase, elle poussait un soupir, en me faisant comprendre que c'était pénible, comme si elle se demandait comment elle en était arrivée là, à sortir avec un débile mental. Quel que fût le fond de ces conversations, nos échanges viraient vers des sermons où je recevais une leçon de phonétique, de grammaire ou de syntaxe. Hélas, la jeune citadine du XXI<sup>e</sup> siècle supporte mal un tel déséquilibre dans l'amour : une fois les apparences féministes respectées, il lui faut un homme qui s'impose. Et, l'époque guerrière révolue, c'est à travers la langue qu'il doit affirmer sa maîtrise.

Le seul équilibre qu'on a trouvé – au lit – dépendait justement de l'absence de communication verbale. On échangeait autrement, elle ne possédait alors aucun avantage naturel, j'étais enfin chez moi, adepte des codes et de subtilités autant qu'elle, voire plus : vingt ans de pratique supplémentaires m'avaient procuré des connaissances qu'elle enviait. Débarrassés du besoin d'employer la langue de Racine, ou de *Biba*, on s'envoyait des messages tendres et intimes, pour exprimer des choses profondes. Son visage perdait son aspect dédaigneux, son regard était ailleurs, focalisé sur le plafond, vide, sa faiblesse inversement proportionnelle à l'intensité – apparente – des sensations qu'elle éprouvait. Si je dis « apparente », c'est parce que je ne faisais que deviner sa pensée, à travers des soupirs, des gémissements et des roucoulements.

L'amour binational a ceci de fascinant : il met en relief l'aspect arbitraire du couple. On croit – à tort

– que l'acte sexuel peut résoudre des problèmes affectifs, alors qu'en fait il ne sert qu'à les creuser. Mieux c'est au lit, plus on reste sur sa faim dans la phase post-coïtale. L'homme n'est pas le seul animal triste à ce moment-là, la femme l'est aussi.

Sinon, comment expliquer nos échanges acrimonieux juste après l'accomplissement du contact charnel, quand ma partenaire entamait le rituel de la cigarette d'après ?

« Tu n'es pas contente ? »

« Arrête. »

« Alors pourquoi fumer ? »

« “Fumer” : le “u” se prononce avec les lèvres plissées. »

« Oooo. »

« Dis “u.” Les Américains n'arrivent pas à l'entendre. »

« Ou. “

« “U,” je te dis. »

« Comme dans “lune” ? »

« Voilà. Sauf que tu le prononces encore comme “moon.” »

« C'est pareil. »

« Tu es bête ! »

« Bête », mot récurrent dans sa bouche, possédait en quelque sorte la clé de son mystère, l'énigme de ses silences. Il m'a fallu quelques mois avant de le remarquer. Pourtant, les circonstances de notre rencontre auraient dû m'alerter immédiatement : ce fut au zoo de Vincennes que je l'avais aperçue, près des girafes, qu'elle attirait à travers la grille en étalant des cacahuètes dans sa petite main.

**UNE BÊTE DE SEXE**

Une fille zoophile et une girafe : quoi de plus sexy ? J'oublie quel prétexte j'avais employé pour l'aborder, mais pendant cet échange zoologique, j'ai fait allusion à ma passion pour les animaux, imposture totale (ce jour-là, je me trouvais à Vincennes pour les besoins d'un article).

Bizarrement, ce début malhonnête n'a cessé d'informer notre relation, construite sur une ligne de fracture concernant la question animalière. Elle ne l'aurait pas avoué, mais au fond elle cherchait à s'approcher des bêtes. Quant à moi, les non-humains m'ont toujours fait fuir.

Dès qu'elle rentrait dans l'appartement, Mathilde se jetait sur ses chats, qu'elle considérait comme ses véritables âmes sœurs, les interrogeant sur leur emploi du temps et leurs dernières retrouvailles. Selon mon amie, personne ne la comprenait aussi bien qu'Isis et Jazz. Pour ne pas parler de leur odorat développé et de leur vision nocturne, capacités essentielles pour bien habiter notre espace.

« A-t-on vraiment besoin de voir dans le noir ? », ai-je demandé, lui rappelant le déroulement de nos ébats, où mon aveuglement – elle insistait pour que j'éteignisse la lumière – ne m'empêchait pas de savoir où aller.

« Qu'est-ce que tu es bête ! »

« Ah bon ? »

« Tu ne dis que des bêtises. »

Pourtant au lit elle me chuchotait qu'elle adorait mon « côté animal ». Mathilde était-elle ambivalente envers nos amis fauves ? Avais-je affaire à une zoophile honteuse ?

Le soir, après le repas végétarien et la vaisselle, chacun s'adonnait à la lecture, assis sur la couette, entouré par les chats, que je supportais grâce à un traitement prescrit par l'allergologue, afin de ne pas devenir asthmatique. Assommé par les médicaments, j'avais du mal avec Proust, que je lisais dans l'édition de la Pléiade, dont la typographie minuscule rendait le procédé encore plus ésotérique.

Mais j'habitais enfin la Ville lumière, gâté par une petite amie parisienne qui m'avait offert ce chef-d'œuvre de la littérature française pour mes quarante ans, en m'expliquant que c'était la meilleure

méthode pour intégrer sa langue maternelle, afin de pouvoir communiquer avec elle d'égal à égal.

Et les chats ? Pourquoi n'avaient-ils pas à déchiffrer Marcel ? Avec leur vision nocturne, ça aurait été plus facile. D'ailleurs, n'y avait-il pas quelque chose de félin dans les premières pages de la *Recherche* ? Pour en comprendre les enjeux, ne fallait-il pas réfléchir comme une bête ?

*« Quelquefois, comme Ève naquit d'une côte d'Adam, une femme naissait pendant mon sommeil d'une fausse position de ma cuisse. Formée du plaisir que j'étais sur le point de goûter, je m'imaginai que c'était celle qui me l'offrait. Mon corps qui sentait dans le sien ma propre chaleur voulait s'y rejoindre, je m'éveillais. Le reste des humains m'apparaissait comme bien lointain auprès de cette femme que j'avais quittée il y avait quelques moments à peine ; ma joue était chaude encore de son baiser, mon corps courbaturé par le poids de sa taille. »*

Le « corps courbaturé » : comment ne pas penser à Isis se blottissant contre le ventre de ma compagne au petit matin, pendant que j'essayais de l'en arracher, afin de retrouver la chaleur d'une vraie femme en chair et en os, pour remplacer celle que j'avais rêvée, inspiré par Proust ?

La question précédente laisse supposer que j'avais réussi à comprendre la syntaxe proustienne, alors qu'en réalité je butai sur cette phrase pendant un an, la relisant en boucle tous les soirs, pendant que ma petite amie dévorait ses magazines. À quel nom se rapportait le participe « formée ? » Qui offrait quoi à Marcel ? Il ne serait pas exagéré de dire que mon échec avec Proust fut à l'origine de la rupture : un soir, Mathilde a enfin remarqué que mon marque-page n'avancé pas.

« Tu en es toujours à la page cinq ? »

Alors elle a subitement décidé de mettre fin à notre relation.

« Désolée, mais il m'est impossible de rester avec un garçon incapable de lire *Du côté de chez Swann* ! »

« Prends-tu Swann pour un signe ? »

Je scrutai son visage, fier de mon premier jeu de mots bilingue.

### UNE BÊTE DE SEXE

Hélas, elle s'en fichait, prenant Isis dans ses bras, se confiant à cet animal comme s'il était prêtre.

« Il ne dit que des bêtises, minou. »

Furieux, me sentant humilié, j'ai attrapé le *Cosmopolitan* posé sur la table de nuit. La couverture affichait la photo d'une brune habillée en trench court, encadrée par les titres des articles : « Plus c'est long, plus c'est bon ? Exit les clichés sexe ! » ; « Phénomène : Les nouvelles façons de draguer après #metoo » ; « Les meilleures tartines toastées » ; « CÉLIB : Ce n'est pas une raison pour voyager seule. »

Je l'ai ouvert sur l'analyse de la révolution homme-femme depuis #MeToo, étudiée selon les catégories « Le Premier Pas » ; « La Communication Verbale » ; « La Communication Non Verbale » ; « La Communication 2.0 » ; « L'OOTD (*Outfit Of The Drague*) » ; « La Confiance en Soi » ; et « Le Sexe. » Jusque-là, je n'avais pas regardé *Cosmo*, convaincu qu'il fallait d'abord gagner mes galons avec la *Recherche*.

Le paragraphe sur « Le Premier Pas » m'a tout de suite interpellé : formé à l'époque pré-Weinstein, suis-je devenu ringard ou, pire encore, criminel ? Lors de mon propre « premier pas » au zoo, avais-je bêtement enfreint les nouvelles règles ? Risquais-je, moi aussi, d'être « balancé » ? Entre l'« animal » et le « porc », n'y avait-il qu'un pas à franchir ?

Voici ce que préconisait la journaliste : « *Notre empowerment tout neuf nous permet désormais de dégainer le regard de braise la première mais surtout, de fixer le tempo. Car notre nouvelle audace consiste non pas à reproduire les abordages sauvages qu'on a subis par le passé mais à courtiser un homme de la façon dont nous, on aimerait être courtisée. Et pourquoi pas avec délicatesse ? La délicatesse est très #MeToo, very 2018 : n'hésitons donc pas à en abuser.* »

*Very 2018, indeed !* Et la délicatesse proustienne par rapport à cet « empowerment » ? Tout d'un coup, j'ai eu une révélation : Mathilde songeait à la rupture depuis longtemps, lisant des magazines de mode afin de préparer sa vie d'après, écoutant le conseil des rédactrices dans chaque domaine, que ce fût en matière de tartine toastée, de pénis, de voyage ou de plan drague politiquement correct. S'était-elle servie de moi comme d'un simple



tremplin dans sa démarche de consommatrice sensuelle ? Avais-je été un cliché sexe de plus ?

« Écoute, Mathilde, j'ai une question à te poser, avant de partir. »

« Vas-y. »

« C'est par rapport à tes habitudes de lectrice : je ne comprends pas l'importance d'une éducation classique si c'est juste pour s'abonner à *Glamour*. Veux-tu me l'expliquer ? »

« Dis "veux-tu," pas "veux-tou." »

« Me too, » ai-je répondu bêtement.

« Quoi ? »

« Metoo, ça je sais dire. Tu t'es servie de moi. »

Pendant un an, j'avais joué le rôle de bête de sexe, me laissant nourrir comme la girafe à Vincennes. Fut-ce une bêtise de croire à l'amour, d'imaginer qu'elle m'estimait plus qu'une créature lambda née d'une fausse position de sa cuisse, l'Isis à venir ?

## Un écrivain bête

**« Je suis un écrivain bête, peut-être un des plus bêtes qui soit. »  
Ainsi débute le texte inédit qu'a fait paraître Kenneth Goldsmith, poète  
états-uniens quelque peu provocateur, dans la revue *The Awl* en 2013.  
EaN en publie la traduction par Claude Grimal : tout un programme.**

par Kenneth Goldsmith

Kenneth Goldsmith, né en 1961, est un poète américain qui a publié plusieurs recueils et des manifestes comme « L'écriture décréative » (*Uncreative Writing*, 2009). Un de ses livres, *L'écriture sans écriture : Du langage à l'âge numérique*, a été traduit en français aux éditions Jean Boîte, en 2018. Dans le texte ici présenté, « Être bête » (« Being Dumb »), publié dans la revue en ligne *The Awl* en 2013, Goldsmith explique moins ce que serait « être bête » qu'il ne crée une entité « bête » qu'il oppose sur le mode comique à « intelligent », à « bête bête », à « intelligent bête » etc., principalement dans le domaine des arts et de la création.

C. G.

### Être bête

Je suis un écrivain bête, peut-être un des plus bêtes qui soit. Chaque fois que j'ai une idée, je me pose la question de savoir si elle est suffisamment bête. Je me demande s'il y aurait une manière quelconque de la trouver intelligente. Si la réponse est négative, je continue. Je n'écris rien de neuf ou d'original, je copie les textes préexistants et déplace les infos d'un endroit à un autre. Un enfant pourrait faire ce que je fais, mais n'oserait pas car il aurait peur d'être traité d'idiot. J'ai récemment participé à une conférence publique avec mon ami Christian Bök. Si je suis le poète le plus bête qui soit, alors Christian est le plus intelligent. Ses projets sont très compliqués et mettent des années à aboutir. Au cours de notre discussion, Christian a longuement présenté un projet sur lequel il travaille depuis dix ans, et qui devrait le mener à avoir fait le niveau d'un docteur en génétique. Pour composer deux petits poèmes, il a dû apprendre à rédiger des programmes informatiques qui examinaient environ huit millions de combinaisons possibles de lettres avant de trouver les bonnes. Ensuite, il a injecté ces poèmes dans un morceau d'ADN conçu pour résister jusqu'à la fin des temps. Tout cela suppose de travailler avec des laboratoires et a coûté des centaines de milliers de dollars. Christian possède un esprit super organisé – plus proche

d'ailleurs de celui d'un robot que d'une personne – et il a sidéré le public. Quand ça a été mon tour de parler, tout ce que j'ai réussi à dire c'est : « ... moi, je recopie les données de la circulation ».

Christian et moi admirons chacun beaucoup ce que l'autre fait, mais la vérité est qu'il pourrait très facilement faire ce que je fais, et que je ne pourrais jamais faire ce qu'il fait.

Christian est intelligent. Intelligent c'est être un excellent étudiant, qui fait tout comme il faut. Intelligent arrive bien préparé et fait les choses avec une précision de machine, intelligent a étudié son histoire et est prêt à se colleter avec les normes de son domaine de travail. Obéissant soigneusement aux délimitations, intelligent garde l'œil fixé sur l'objectif. Intelligent est un athlète de haut niveau, et accomplit des choses que les simples mortels n'envisagent que dans leurs rêves. Complet et profond, exclusif et élitiste, intelligent respire la valeur. Ayant sué sang et eau pour parvenir où il est, intelligent rapporte de gros dividendes aux investissements déjà faits. Intelligent va toujours de l'avant. Mais comme il joue un jeu à hauts risques, intelligent est toujours hanté par la crainte paranoïaque de perdre ce qu'il a si chèrement gagné. Intelligent regarde toujours par-dessus son épaule. Qu'il réussisse ou qu'il échoue, qu'il gagne ou qu'il perde, intelligent fonctionne de manière binaire. Intelligent est épuisant – et épuisé.

Je suis bête. Bête est flemmard et jamais bien préparé, il se sert de ses intuitions et de ce qui lui passe par l'esprit. Délibérément amnésique – l'Histoire, c'est quoi ? –, bête est une *tabula rasa*, tout vide. Peu soucieux du progrès et de récits explicatifs, bête se déplace latéralement, revenant parfois en boucle sur lui-même. Bête aime la facilité. Évitant les moments extrêmes et les crescendos, bête aime la stase, les grilles, et les systèmes prévisibles simplement parce qu'ils demandent moins d'efforts. De la même manière, bête aime le *re* – la recontextualisation, le recadrage, le refabriqué, le remixage, le recyclage – plutôt que la création

**UN ÉCRIVAIN BÊTE**

laborieuse à partir de rien. Bête aime le désordre de la contradiction et fait ses délices de la beauté du ridiculement évident. Faisant commerce du quotidien et du commun, bête joue un jeu à petites mises. Puisque bête n'a rien à perdre, bête ne doit rien à personne et c'est comme ça qu'il est libre.

Bête fait le beau. Bête bute. Bête étonne. Bête ennuie.

Il y a bête bête et bête intelligent. Il y a aussi intelligent intelligent. Bête bête est tout simplement bête, et intelligent intelligent tout simplement intelligent. Bête intelligent rejette à la fois intelligent intelligent et bête bête, et choisit plutôt à l'inverse de circuler sur la ligne de crête entre les deux. Bête intelligent est incisif et précis. Pour être bête intelligent, il faut être vraiment intelligent, mais pas dans le style intelligent intelligent.

Bête bête, c'est les ploucs et les racistes, les casseurs des stades de foot, les filles du marketing mâcheuses de chewing-gum, et les petits gars bureaucrates à cou de taureau. Bête bête c'est Microsoft, Disney et Spielberg. Intelligent intelligent c'est les conférences TED, les think tanks, les nouvelles de la radio publique, les universités Ivy League, le *New Yorker* et les restaurants cinq étoiles. À faire tant d'efforts, intelligent intelligent est à côté de la plaque. Bête intelligent ce sont les Fugs, le Punk rock, les écoles d'art, Gertrude Stein, Vito Acconci, Marcel Duchamp, Samuel Beckett, Seth Price, Tao Lin, Martin Margiela, Mike Kelley, et Sofia Coppola. Bête intelligent fait semblant d'être bête bête mais cache bien son jeu.

Des variantes de bête intelligent sont aussi à côté de la plaque mais différemment. Astucieux (*McSweeney's*, Miranda July, Ira Glass, David Byrne) fait semblant d'être bête mais ne se permet pas de l'être par crainte d'être vraiment pris, quelle horreur ! pour bête. Le *hipster* s'approprie des éléments de bête (casquette de baseball, pilosités faciales diverses, tatouages) mais comme gestes de mode, et refuse de théoriser sa bêtise, et tombe donc en plein dans bête bête. Bête intelligent refuse d'appartenir à un camp ou à l'autre. Bête intelligent, par exemple, incorpore des éléments de ce qui est *camp* mais refuse de l'être assez pour l'être. Bête contre intelligent n'est pas une nouvelle version de *hip* contre *square*. Bête est à la fois *hip* et *square*. Bête intelligent a ses théoriciens – de Certeau, Goffman, Debord –, ceux qui analysent les

mystères du banal et le caractère exceptionnel du quotidien.

À partir de maintenant, sauf mention contraire, lorsque je vais parler de bête, je vais signifier bête intelligent.

Bête détruit les choses, leur fait ce que le sens commun déclare ne pas pouvoir être fait. Quand on leur fait radicalement ce qui ne peut pas leur être fait ou quand on les détruit radicalement, elles trouvent une nouvelle vie. Thelonious Monk jouant délibérément des fausses notes sur son piano, Charles Ives et ses micro-intervalles, la série de sérigraphies d'Andy Warhol. Warhol, roi du bête, a bien résumé le principe quand il a dit : « *je voulais faire un "mauvais livre" tout comme j'avais fait de "mauvais films" et du "mauvais art", parce que lorsqu'on fait quelque chose de travers comme il faut, il en sort toujours quelque chose* ». Empire est bête. Vraiment bête.

Bête évite l'allusion et la métaphore, choisissant plutôt l'interprétation la plus terre à terre, en écho à la phrase de Beckett : « *Honni soit qui symbole y voit* ». Intelligent refuse bête car il l'accuse de charlatanisme – de pratiquer la mystification, la fumisterie, la farce, la vaste blague. Bête de son côté fait enrager intelligent en interprétant délibérément tout au pied de la lettre, comme John Cage lorsqu'il a fait jouer pour la première fois les *Vexations* de Satie pendant 12 heures – obéissant à l'injonction du compositeur qui avait écrit en 1893 sur un papier que le morceau devait être joué 840 fois de suite –, ce que les musicologues intelligents croyant à une plaisanterie avaient pendant un demi-siècle refusé de prendre en considération. Mais lorsque Cage a suivi ces instructions, c'était si bête que c'en est devenu cosmique. Depuis, le morceau a été régulièrement joué de cette manière. Le 4' 33 du même Cage semble encore plus bête. Bête comme chou. Lorsqu'on lui posait la question, Cage disait que c'était le morceau le plus difficile qu'il ait jamais composé, il lui avait fallu des années pour avoir le courage de l'écrire et de le faire jouer.

Bête a atteint l'âge adulte dans les années soixante avec les drogues qui amplifient des choses insignifiantes passées jusque-là inaperçues. Pensez à la pauvre araignée du magazine *Life* qui fut aspergée de LSD : sa toile n'était plus d'une intelligente symétrie mais d'une anarchie bête. Du jour au lendemain, l'obsession des micro-mouvements, de la structure et du langage fit naître une série de mouvements d'art bête : la danse de la Judson Church, le Pop, Fluxus, le minimalisme, l'art conceptuel –



### UN ÉCRIVAIN BÊTE

tous fondés sur la *trop évident*. Compter, répéter et autres activités enfantines devinrent à la mode. Dans les années soixante-dix, l'art des marges, celui des malades mentaux, des autistes, fut célébré par des gens comme Robert Wilson : il y eut une course générale au de plus en plus bête. Les années soixante-dix virent aussi un regain d'intérêt pour l'œuvre de Gertrude Stein, écrivain profondément bête qui avait choisi le bête des décennies avant tout le monde. Stein écrivait du galimatias en utilisant un vocabulaire de cours élémentaire. Aux non-initiés tout cela semblait absurde. Ah ça, quelqu'un qui traverse la scène à pas comptés et appelle ça de la danse ! Comme c'est bête.

Bête aime jouer au bête. Warhol disait souvent : « *Je me sens vide aujourd'hui. Je n'ai pas d'idées. Pourriez-vous m'en donner ?* » Il faisait alors semblant d'écouter attentivement les suggestions qu'on lui faisait, avant de les rejeter toutes. C'est ce qui rendait Warhol génial ; il ne voulait pas des idées bêtes des autres. Il avait ses propres idées bêtes qui étaient vraiment bien plus intelligentes. Lorsque bête essaie d'être intelligent, cela donne Billy Idol. Ou Rod Stewart. Pour que bête marche, il faut qu'il reste bête. Mais rester bête, c'est difficile – bien plus que rester intelligent. En faisant un petit effort, tout le monde peut devenir plus intelligent, mais peu de gens peuvent consciemment et continuellement rester bêtes. Bête ne passe pas de mode parce

qu'il n'est jamais à la mode. Bête est encalminé et irrécupérable. Il est trop tordu, trop bizarre, trop contradictoire, trop tortueux dans sa manière de penser pour être mis en slogan ou donner lieu à des campagnes de pub. Car même si les campagnes publicitaires ont l'air bête, elles sont dans le fond intelligentes : car finalement, il faut communiquer intelligemment pour convaincre quelqu'un d'acheter quelque chose. Bête trouble l'eau du bain. Pareillement, les jurys et les prix ne reconnaissent pas bête. Les jurys et les prix ont été inventés pour récompenser intelligent.

Bête n'est pas un état dans lequel on naît. On parvient à bête après intelligent. Intelligent est stupide parce qu'il s'arrête à intelligent. Intelligent est une phase. Bête est post-intelligent. Intelligent est fini, cliché, simplificateur, rabâché. Le monde fonctionne à l'intelligence. Et ça ne marche pas. Je veux vivre dans un monde où un tube de néon posé contre un mur vaut un million de dollars. Celui où un robinet posé sur un socle est considéré comme l'œuvre la plus importante de son siècle. Celui où un bâtiment Prada éternellement fermé au milieu du désert du Texas passe pour un coup de génie. Celui où tous les nombres de un à mille peuvent être classés par ordre alphabétique et constituer un poème qu'on publie en recueil. Aisé et facile, bête ne peut jamais échouer, créant un univers dans lequel rien n'échoue et dans lequel le meilleur résultat se trouve être celui qu'on obtient.

**Kenneth Goldsmith (Traduction : Claude Grimal)**

## La bêtise en voyage

***Le voyage est-il une bêtise, rend-il bête ? Quels rapports aux autres, à soi-même, instaure-t-il ? Que déforme-t-il de notre vie et qu'y projette-t-on ? Peut-on éviter de sombrer dans la bêtise lorsqu'on décide de voyager ? Quelques questions auxquelles tente de répondre l'anthropologue Jean-Didier Urbain.***

par Jean-Didier Urbain

Ce n'est pas le voyage qui nous rend faibles d'esprit, mais la relation d'inintelligence à l'autre, au monde et même à soi tend à s'y accentuer. C'est que, dans l'Ailleurs, seul ou en groupe, anxieux ou libéré, fragile et novice, bernard-l'ermite sans coquille et généralement dépourvu des codes élémentaires utiles au séjour exotique, je suis un étranger. C'est le dépaysement. Mais, si stimulant que soit intellectuellement cet *état d'intrus*, il est avant tout un état d'inadaptation, susceptible de nous rendre sots, ineptes, et davantage... Dès lors, peut-on ne pas être bête en voyage ?

Pour être franc, art spontané, voire brut, nous nous prenons tous fort bien pour voyager mal. Ce n'est pas un don, mais une fatalité, résultant d'une bêtise originelle, qui consiste à *vouloir se trouver dans le monde une place qui n'existe pas* – à moins qu'elle n'y soit isolée ou cachée ; ou que, cessant d'être voyageur, on s'arrête et tente de s'y fondre... Pour le reste, si l'espion ou l'ethnologue emploie mille ruses pour gommer cette tare d'importunité, l'homme de passage, vacancier, marchand ou diplomate, passe outre. Il renonce à cet effacement de soi ; ou bien le rate s'il le tente, faute de temps, échouant à dissoudre un état de toute façon indélébile.

À partir de l'étude d'un demi-millier de lettres de réclamation de voyageurs déçus, j'ai esquissé une petite « nosologie », qui tente de classer les grands maux constitutifs de l'art du voyage raté [1] – art paradoxal en ce qu'il permet en effet de « réussir à échouer » [2].

Intrusion d'un curieux dans un monde étranger (à moins que ce ne soit l'inverse), le voyage se rate d'abord à l'aune de son idée. Avant le départ, la bêtise est déjà là, dans le projet, quand il se fait *programme*, anticipant l'action. Il insinue alors chez le voyageur une rigidité que traduisent, d'une part, un *souci d'organisation* – d'une complexité propice à la dislocation du projet dans l'épreuve ; et, d'autre part, le *refus de l'imprévu* – qui par défi-

nition ne peut que mettre à mal *in situ* une prévision de voyage devenue prédiction.

Ensuite, il y a l'idée que le voyageur se fait du monde. Ou tel Monsieur Palomar, l'idée qu'il se fait de lui face au monde [3]. Autre axe de l'échec, autre forme de bêtise, en sus d'un égocentrisme universel qu'il est vain de rappeler, il s'agit d'un rapport à la réalité notamment troublé par trois obsessions types : le *purisme*, le *comparatisme* et l'*homophobie* – ici entendue au sens générique d'« horreur du Même ». Trois maux. Trois façons aussi de rater bêtement mais sûrement son voyage...

Le *purisme* est un vice commun garant d'un inmanquable ratage. Celui de la quête d'authentique, à laquelle s'accrochent, jusqu'à l'absurde, des voyageurs si soupçonneux qu'ils sont forcément déçus et navrés, bien qu'ils soient eux-mêmes la cause de leur déception. Leur *exigence névrotique de vérité* est une recherche qui les assure de faire leur malheur [4]. Désenchantés, ces fêrus de l'échec le sont par principe mais aussi par snobisme, hérauts d'une « bêtise militante » qui distingue [5].

Au-delà, englobant le purisme, le *comparatisme* est la manie de la vérification. C'est don Quichotte en voyage, validant (ou pas) la qualité du monde selon ses lectures. Diffusée par les guides, récits et autres sources, cette collecte préventive d'informations en amont provoque à tout coup en aval une *inintelligence de l'immédiat*. Face à un monde nié dans sa mouvance perpétuelle, non plus à découvrir mais à reconnaître, la quête du neuf se réduit alors à une enquête de contrôle sur un supposé pareil à lui-même toujours-là.

Enfin l'*homophobie*, non plus quête ou enquête mais fuite cette fois, est le rejet des semblables. « Syndrome Armstrong », du piéton lunaire, du touriste rêvant d'un monde sans touriste. Mais si le touriste a horreur de ses doubles [6], il n'est pas



### LA BÊTISE EN VOYAGE

seul à nourrir ce rêve, fort bête lui aussi, d'un vide primitif, où il serait au bout du voyage l'impossible Adam d'une expédition au Paradis ; l'improbable Vasco de Gama d'on ne sait quel cap inconnu, fût-il du Merlan à l'île de Port-Cros ; ou le Rousseau sociopathe prenant « congé des hommes » sur l'île Saint-Pierre, au lac de Biene, en Suisse... De la

prise de possession de la « terre inconnue » par le découvreur à celle, jalouse, du « terrain vierge » par l'ethnologue, via celle, élective, de territoires secrets ou inaccessibles par l'aventurier, explorateur, sportif ou missionnaire, ce *fantasme d'exclusivité* d'un monde (souvent révélé sur le mode alarmiste de sa disparition) est répandu. Banal même. Et relève probablement chez le voyageur de ce qu'on appelle en éthologie le « sens de la territorialité ».

### LA BÊTISE EN VOYAGE

Mais le problème est que souvent, coup de théâtre, il y a quelqu'un avant, comme ces voleurs de clairières, toujours déjà là, qui, en vous précédant, ruinent un projet de pique-nique en forêt. Ils le font exprès ! Moment de rage tragique et comique à la fois, car *l'intrus y rencontre l'intrus*, la stupidité de cette situation est mythique. Rousseau la raconte en 1754 dans un passage célèbre du *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité*. Cette bêtise propriétaire se reproduit depuis la nuit des temps, y compris dans le voyage, où les querelles territoriales scandant son histoire comme son quotidien sont innombrables...

Cela nous conduit à la dernière classe de cette nomenclature de la bêtise en voyage : celle du rapport à l'Autre. Face à l'étranger, que faire ? Le voyageur se trouve ici à un carrefour stratégique en patte d'oie, avec trois voies possibles, qui sont aimer, haïr ou imiter l'Autre.

Pour ce qui est d'aimer (et de se faire aimer), le voyageur adopte une sympathie de principe. Souvent excessive et déplacée, parfois offensante ou risible aux yeux de l'indigène, politesse exagérée ou familiarité trop grande pour être honnête, cette conduite *xénophile* veut être cependant le signe d'une relation vraie d'égalité, émanant d'un pacte de confiance sincère et sans détour. D'un contrat d'altruisme et de respect réciproque sans arrière-pensée. Également de précaution, cette relation à l'indigène, plus emphatique qu'empathique, vaudra au XIX<sup>e</sup> siècle à ce voyageur maladroit l'épithète de *xénomane* mais aussi le statut de victime de choix dans le registre des duperies, roublardises, larcins sournois et autres « détoussages », à l'instar du traquenard amoureux de Tartarin à Alger.

Pour ce qui est de haïr (et de se faire haïr), ce voyageur adopte à l'opposé une antipathie affichée tout aussi débordante qu'inappropriée. Non plus préventive mais défensive, voire agressive, cette conduite *xénophobe* émane d'une méfiance de principe aboutissant le plus souvent à l'expression ostensible du mépris de l'Autre. Ce voyageur dominateur, qui choisit d'établir une relation inamicale avec son hôte, voit sa posture d'autorité, de soupçon, voire d'aversion, lui valoir en retour des signes symétriques d'une hostilité ouverte, représailles à l'appui. Un ostracisme en miroir, dont la forme n'est plus celle de l'abus du naïf (subi par le xénophile détoussé) mais celle du ressentiment et de la vengeance à l'égard d'un intrus conquérant, inadap-

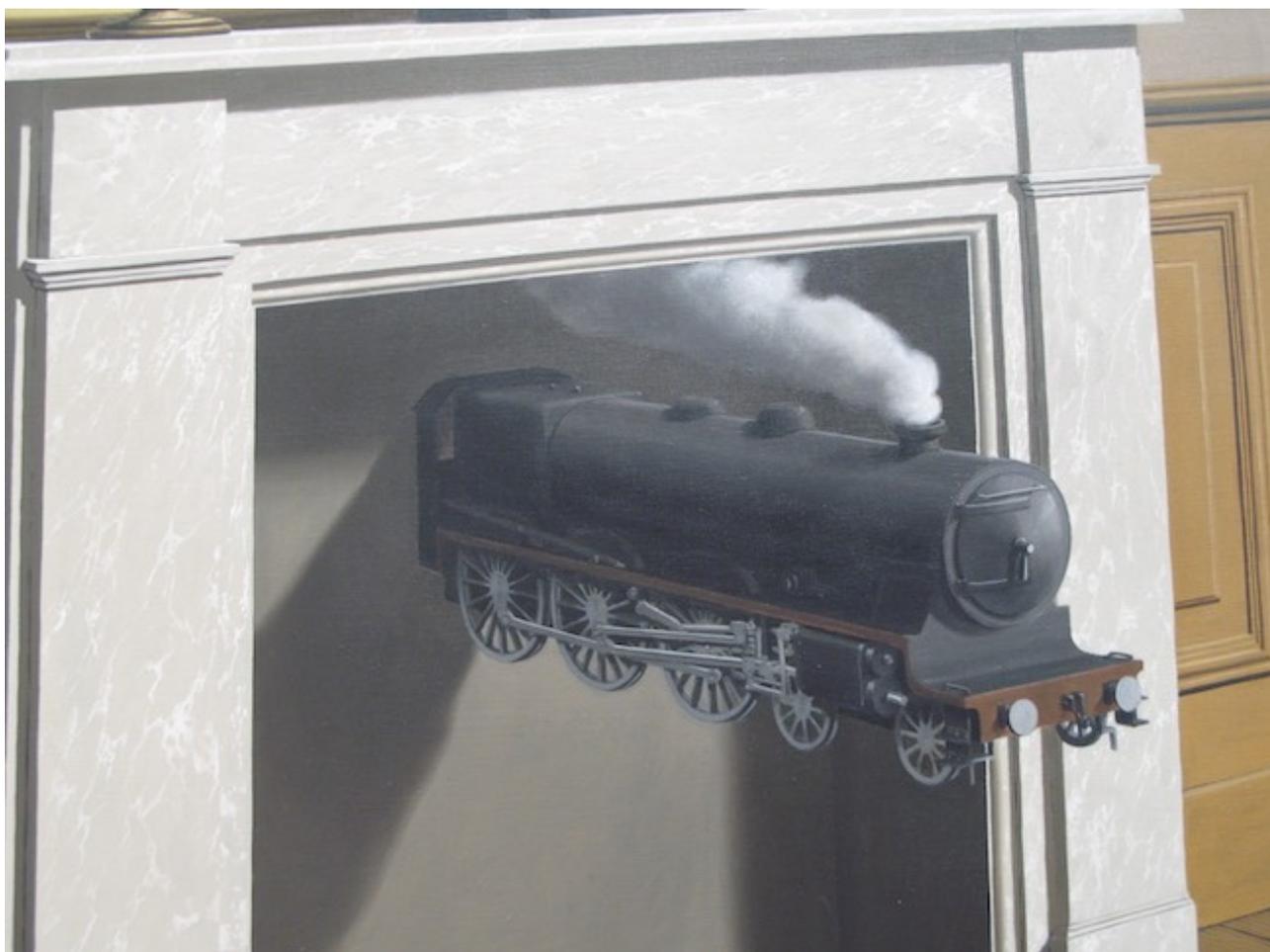
té par intention. Au fond, un *xénopathe*, qui (au mieux) substitue la condescendance du dédain à la compassion du xénophile mais qui, pour le reste, s'en tient à une arrogance aussi choisie qu'inflexible. Cette autre forme de la bêtise en voyage est celle du voyageur en « pays conquis », sûr de son fait, partout chez lui : le plus dangereux des intrus selon Régis Debray [7].

Enfin, voyageurs du troisième type, les *xénoïdes* empruntent la voie du mimétisme. Ils s'attachent à adopter, même mal, les usages, langages et traditions des hôtes – et de se faire en retour accepter là où les premiers ne sont que tolérés et les seconds rejetés. Car là où les voyageurs du premier type s'excusent de leur altérité en jouant le rôle du *voyageur innocent*, voire irresponsable, s'exonérant ainsi de leur intrusion au titre de visiteurs inoffensifs ; et là où ceux du second type la proclament au contraire, en jouant le rôle du *voyageur conquérant*, voire provocateur, affichant ainsi leur intrusion au titre de visiteurs dominateurs ; ceux du troisième jouent le rôle du *voyageur coupable*, qui ne veut ni disculper, ni revendiquer son intrusion mais, délit à réparer, l'expier. Comment ? Non en les arborant (à des fins opposées) comme les deux précédents, mais en brouillant les signes de son inadaptation, c'est-à-dire en exhibant surtout sa bonne volonté d'intégration et ses efforts d'imitation.

La bêtise dans le cadre de ce troisième type de voyageurs peut atteindre des sommets. Pensons au cas de Dupond et Dupont chez Hergé, qui veulent imiter l'Autre et échouent lamentablement (là où Tintin réussit). En costume grec en Syldavie ; en bédouins à chapeau melon en Arabie ; en mandarins anachroniques en Chine, caricaturaux de cette forme de bêtise, ces policiers burlesques n'en sont pas moins exemplaires d'une démarche en voyage et ont au demeurant nombre de doubles dans le « monde réel », à l'instar de ce voyageur anglais qui, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, pour faire « couleur locale », ne se sépara jamais de son costume vietnamien lors de son voyage dans... l'Himalaya ! [8]

Au face-à-face égalitaire du xénophile, et de domination du xénophobe, le xénoïde en oppose un troisième, de soumission, simulé ou pas, mais au point parfois, voyageur *xénolâtre* s'identifiant à l'Autre, de se haïr lui-même [9]. Au point donc, *in fine*, de stupidement se nier pour ce qu'il est néanmoins toujours : éternel intrus, un voyageur...

La bêtise semble ainsi bel et bien régner sans partage dans l'univers du voyage, affectant toutes les relations établies par le voyageur. À Soi, au Monde,



### LA BÊTISE EN VOYAGE

à l'Autre et au Voyage lui-même. En ces circonstances, sachant que la bêtise est partout, il ne reste donc plus qu'à discriminer les manières d'être bête plus ou moins. Mais à l'aune de quoi ? S'agit-il d'identifier des paliers ? Des seuils qualitatifs, de la sottise à la crétinerie ? Des frontières mais des reliefs aussi, délimitant les champs et altitudes de la bêtise ? La question de la bêtise en voyage est une affaire d'étendue, voire d'immensité, qui pour l'heure attend sa carte.

Disons pour l'instant que cette immensité, si immense soit-elle, n'en est pas moins coupée en deux par une frontière fondamentale, qui, pour reprendre Robert Musil, départage l'espace de l'imbécillité simple de celui de la prétentieuse [10]. Autrement dit, et à un autre niveau de langage, le simple couillon du con prétentieux. Ferraris ajoute que la véritable imbécillité est selon lui la seconde, car c'est celle de ceux qui « *se sentent plus malins que les autres* ». De même sur la carte du pays des voyageurs. La montagne de la bêtise, comme l'adret et l'ubac de mes livres d'école, compte un versant sot et un versant con... Le xénophile d'un

côté, le xénophobe de l'autre, et le « xénoïde » de part et d'autre, par exemple ?

1. *Le voyage était presque parfait. Essai sur les voyages ratés*, Payot poche, 2017 [2008].
2. Paul Watzlawick, *Comment réussir à échouer. Trouver l'ultrasolution*, Seuil, 1998 [1996].
3. Italo Calvino, *Palomar*, Seuil, 1985 [1983].
4. Paul Watzlawick, *Faites vous-même votre malheur*, Seuil, 1984 [1983].
5. Pour reprendre l'excellente définition du snobisme de Michel Adam, *Essai sur la bêtise*, La Table Ronde, 2004, p. 22 [PUF, 1975].
6. Jean-Didier Urbain, *L'idiot du voyage. Histoires de touristes*, Payot poche, 2016 [1991].
7. Cf. *Éloge de la frontière*, Gallimard, 2010, p. 81.
8. Thomas Manning, in John Keay, *Voyageurs excentriques*, Payot, 1991 [1982], p. 51-91.
9. Pascal Bruckner, *Le sanglot de l'homme blanc. Tiers-monde, culpabilité, haine de soi*, Seuil, 1983.
10. Robert Musil, cité par Maurizio Ferraris, *L'imbécillité est une chose sérieuse*, PUF, 2017 [2016], p. 47.

## Grande gueule

***Dans le rock, comment appelle-t-on ces personnes qui suivent les musiciens partout ? Les batteurs. Oui, je sais, c'est bête... Mais la bêtise est une valeur qui a toujours fait bon ménage avec le rock, en ce qu'elle véhicule, quand elle est assumée, une forme de rébellion que ce genre musical s'est toujours targué de promouvoir. Pourtant, peut-on vraiment qualifier de bêtise ce qui n'est après tout qu'une posture ?***

**par Santiago Artozqui**

Dès ses débuts, le rock s'est inscrit dans un refus de la complexité : une structure harmonique simple, directement héritée du blues, des mélodies réduites au minimum et, en ce qui concerne les paroles, une volonté d'aller vers un minimalisme qui laisse une grande place aux assonances (*one o'clock, two o'clock, three o'clock, rock*) et aux onomatopées (*A wop a loo bop a lop bam boom*). Aux complexités techniques et harmoniques du bebop, pourtant récentes (le genre apparaît au milieu des années 1940, soit une petite dizaine d'années auparavant), une nouvelle génération de musiciens oppose une approche différente, qui substitue l'insouciance à la virtuosité, et qui, par là même, érige en contre-modèle une forme de non-savoir. On constate donc dès le début la valorisation d'une « simplicité » dont l'analyse la plus sommaire montre qu'elle n'est qu'apparente, mais qu'on exhibe comme un gage de vertu retrouvée. Au fil du temps, une courbe en dents de scie va donner lieu à des complexifications croissantes (par exemple, les structures harmoniques des Beach Boys, ou les constructions polyrythmiques du rock progressif), suivies de ruptures brutales qui seront toujours présentées comme des « retours aux origines ». Le cas le plus connu du grand public est le mouvement punk – lequel associe une posture « nihiliste » (*No Future*) avec l'affirmation d'une authenticité retrouvée, d'un retour nostalgique aux « valeurs premières », sans d'ailleurs qu'il y ait consensus entre les différents acteurs sur la nature précise de celles-ci –, mais cette remise à plat s'est reproduite régulièrement dans l'histoire de ce genre musical, que ce soit avant l'avènement du punk (Iggy Pop, MC5) ou après (Nirvana, White Stripes).

Chaque fois qu'elle l'a pu, l'industrie musicale a tenté d'intégrer ce retour aux sources à son bilan comptable, et de construire son plan marketing autour de l'idée d'une rébellion qu'elle n'avait guère de mal à vendre, étant donné que son cœur de cible, l'adolescent et le jeune adulte, était généralement

disposé à entendre ce propos. Ladite rébellion a, selon les époques, revêtu divers costumes – antimilitariste, anticapitaliste, anticonsumériste, antimondialiste – à travers un discours qui repose généralement sur une analyse de la société (le monde est pourri), assorti d'une dénonciation de ses valeurs (le fric, la morale bourgeoise, l'ordre établi, etc.), et qui passe souvent par la mise en scène d'un personnage fictif, incarné par le chanteur, qui fait mine de défendre lesdites valeurs (*Money*, des Pink Floyd, *Sympathy for the Devil*, des Rolling Stones), ou de les subir contre son gré (*Lost in the Supermarket*, de The Clash, *No Fun*, d'Iggy Pop). Cette récupération des aspirations de la jeunesse par l'industrie musicale, pour courante qu'elle soit, a probablement atteint un pic d'efficacité avec le mouvement punk, puisqu'elle s'est faite en quelques mois à peine [1].

Le grand public a tendance à associer le punk à ses groupes les plus emblématiques, et principalement aux Sex Pistols, à The Clash ou aux Damned, qui ont fait une entrée fracassante sur la scène de la musique mondiale en 1976, à Londres. Néanmoins, c'est à New York, dès 1975, que le mouvement voit le jour, avec des groupes comme les Ramones, Television ou Suicide, et, dans une moindre mesure, les New York Dolls, qui sont plutôt la queue de la comète d'un glam rock en déclin auquel ils apportent un dernier souffle. Le trait d'union entre ces deux capitales du rock sera le fait de Malcolm McLaren, manager des New York Dolls, qui, arrivant à Londres, importera sur les rives de la Tamise ce qu'il a perçu de la scène new-yorkaise, avec le succès que l'on sait, en devenant le manager des Sex Pistols. L'image du mouvement va alors se construire (comme d'habitude, pourrait-on dire) sur le rejet des institutions, mais ce rejet n'exploitera qu'à la marge la grande trouvaille des Ramones, qui consiste à revendiquer la bêtise comme principal signe distinctif [2].



### GRANDE GUEULE

En effet, contrairement aux groupes cités plus haut, qui dénoncent un état de fait en se plaçant dans la position de celui qui a su décoder la réalité du fait social malgré la « propagande » que la société veut lui faire avaler (donc, pour le dire autrement, du type à qui on ne la fait pas), les Ramones se vendent en parfaits crétins, contents de leur sort, et ils ne revendiquent rien du tout. La plupart du temps, leurs paroles se limitent à de simples constats, que leur brièveté permet d'ailleurs de citer *in extenso*. Par exemple, *Loudmouth* (« Grande gueule ») :

*You're a loudmouth baby*

*You'd better shut up*

*I'm gonna beat you up*

*'Cause you're a loudmouth babe*

*(T'es une grande gueule bébé*

*Tu ferais mieux de la fermer*

*Je vais te tabasser*

*Car t'es une grande gueule bébé)*

Dans *Judy is a punk*, le deuxième couplet commence par les mots « deuxième couplet, le même que le premier », puis Joey Ramone répète le premier couplet ; et le troisième par « troisième couplet, différent du premier », dont il diffère effectivement par deux mots. Au-delà du contenu du texte, la façon même de prononcer les mots est volontairement débile. Pour une oreille française, ce n'est pas forcément percep-

tible, mais Joey Ramone chante avec un accent bizarre, comme s'il imitait l'accent cockney [3], mais pas très bien, alors que lorsqu'on l'entend parler en interview, il a l'accent new-yorkais. De plus, sa diction, outre le fait qu'elle le rend particulièrement difficile à comprendre, incite l'auditeur à penser que Joey n'est pas une lumière, et elle a, quoi qu'il en soit, quelque chose de comique. On pourrait la comparer à celle de Bourvil dans les films où il joue le brave crétin, *La grande vadrouille*, par exemple. Quant au look des quatre « frères », puisque c'est ainsi qu'ils se présentent, il est également caricatural. Bref, tout est fait pour suggérer la bêtise, et c'est cette bêtise jouée, voire surjouée, qui a fait leur succès [4], parce qu'elle faisait rire, certes, mais surtout parce qu'elle est parvenue à incarner une rébellion dépouillée de tout dogmatisme, de toute revendication. Du je-m'en-foutisme à l'état pur ! Plus tard, d'autres groupes de rock, qu'ils soient punks, grunge, post-punk, etc., incarneront aussi la révolte et les espoirs de leurs générations respectives, mais ils échapperont rarement à l'envie de délivrer un message « essentiel » à leurs contemporains. Les Ramones, en se contentant d'être « bêtes », se sont finalement montrés bien plus subtils que les autres.

1. Dès 1979, le groupe anarcho-punk-indépendantiste-militant Crass publiait la chanson *Punk is Dead*.
2. Il est essentiel de faire la différence entre la bêtise des Ramones, jouée, et celle d'autres acteurs du punk, mettons Sid Vicious, pour ne pas le nommer, qui, lui, était vraiment con.
3. Accent populaire de l'est londonien.
4. Un succès relatif, les Ramones ne vendront jamais énormément de disques, mais ils auront une influence majeure sur le rock du demi-siècle suivant.

## Je m'en vais et je reviens (sur la bêtise en art)

***L'art bête est fascinant : il copie et répète, en moins bien, l'art beau. Même quand il est naïf, il a quelque chose de snob, que les maîtres du kitsch, comme Koons, exploitent avec rouerie, mais aussi avec candeur : peut-être, au fond, sont-ils géniaux, même s'ils n'en savent rien.***

par **Éric Loret**

Sans doute s'expose-t-on à de graves inconvénients théoriques si l'on ne considère la bêtise que sous un angle négatif, comme un manque à l'égard de la raison, l'intelligence ou l'éthique. Notre but étant généralement d'essayer de la circonscrire et, sinon de l'éliminer, du moins de décourager son développement, elle nous apparaît comme un défaut. La bêtise est souvent dénoncée comme nuisible, à la société en particulier ou à celui ou celle qui en est victime, objectivement ou subjectivement. De sorte qu'on peut se demander si une bêtise qui ne nuirait à rien ni personne serait encore de la bêtise.

Cependant, dès que je cesse de regarder la bêtise comme une chose étrangère et que je fais retour sur moi-même en état de bêtise – par exemple aux moments où je fais semblant de penser droit ou que, avachi avec mon smartphone en main et dans l'autre une poignée de cacahuètes, je regarde avec la plus grande satisfaction des vidéos de chatons –, force m'est de reconnaître que la bêtise est une activité de comblement et de remplissage, qui vise à me bordurer bien au chaud et que, au moment où je suis bête, elle n'est pas un manque mais au contraire une plénitude. Évidemment, si je me surprends comme bête, je cesse aussitôt de l'être et ma plénitude se négative en *effort* vers la plénitude. Mais ce serait une erreur tactique de refuser d'envisager cet aspect plaisant de la bêtise comme plénitude subjective.

On se contentera de faire signe ici vers un certain « régime bête » des arts (une façon de les regarder ou les écouter si ce n'est de les produire) ou une relation bête à l'art, de la même façon qu'on peut parler d'un « régime esthétique » des arts ou d'une « relation artistique » à l'œuvre d'art. On tentera donc une brève étimologie du sujet bête, et le seul que j'aie sous la main, c'est moi.

Cette « bêtise » face aux arts, on la nomme communément « mauvais goût ». Le terme semble renvoyer plutôt au récepteur. Symétriquement, du côté de l'œuvre, elle s'objective en *kitsch*. Ce concept est éminemment problématique puisque, si l'on

considère que le kitsch naît avec la modernité industrielle comme le miroir ou la grimace de celle-ci, il est aussi une arme ironique au sens romantique. Il existe un kitsch musical, poétique, cinématographique, mais le terme s'est d'abord appliqué aux arts visuels. Dans le domaine contemporain, on peut penser aux noms de Jeff Koons, Takashi Murakami, Ai Weiwei ou Maurizio Cattelan : dans tous ces cas, le kitsch de l'œuvre est aussi un commentaire sur le kitsch. Selon la définition canonique de Clement Greenberg, il peut constituer une « *expérience par procuration et sensations fausses* » et à la fois, au second degré, il prend pour matériau (« *using for raw material* ») les « *simulacres avilis et académisés de la culture véritable* » [1]. Si bien qu'il est toujours double et peut prétendre transmettre une expérience vraie précisément parce que, en recyclant le simulacre, il le remonétise.

C'était très exactement le programme de Jeff Koons en 1990, parfaitement ambigu, déclarant dans un entretien vouloir séduire et utiliser, d'une part, et mettre en garde et rassurer, d'autre part : « *j'aime [...] le faux luxe de l'acier inoxydable. Pour le prolétariat, cela a toujours été un matériau de luxe destiné à séduire. Le message de mes travaux était "ne pas se laisser séduire". En même temps, tous ceux qui achetaient l'une de ces pièces cédaient à la séduction. Cela augmentait mon pouvoir. [...] le spectateur regarde et se sent un instant économiquement en sécurité. [...] J'essaye d'utiliser la matière, non d'une manière cynique, mais pour pénétrer la conscience populaire – communiquer avec les gens. [...] Pour moi, il s'agit d'utiliser le public comme un ready-made* » [2]. Le kitsch, transformant l'intelligence en bêtise, est ainsi une sorte de judo qui utilise la force de l'adversaire pour le renverser.

Bien entendu, je ne me laisserais pas retourner si je ne trouvais pas là satisfaction, dans cette croyance soudaine (en quoi la bêtise est certes un défaut de raison) que, en voyant une œuvre de Koons ou en lisant un roman de Frédéric Beigbeder, je comprends tout. C'est en cela qu'on peut dire que la

**SUR LA BÊTISE EN ART**

bêtise ne manque de rien : parce qu'elle est un moment totalitaire et tautologique. Mais à quoi ressemble exactement la satisfaction que je trouve dans mon mauvais goût ?

Peter Szendy a étudié, dans le cas de la chanson industrielle, la façon dont « l'accès à soi, au plus singulier et au plus caché de soi, passe par l'absolument quelconque. Il s'ouvre – s'il s'ouvre – dans l'expérience de la banalité, du cliché » [3]. Cette analyse rappelle un peu celle d'Adorno sur l'objet culturel usiné qui me permet, par un « geste socialisé », de faire partie d'une communauté : le philosophe de Francfort est le premier à avoir décrit le *fandom*, d'une façon certes peu amène, comme « sujétion en tant que telle » et « identification. [...] Le fait d'être ravies de quelque chose qu'elles [les filles fans de crooners] croient avoir en propre les console de leur existence pauvre et dépourvue d'images » [4]. On retrouve bien entendu la critique benjaminienne de la pauvreté en expérience dans le capitalisme avancé, où les hommes, loin de chercher le neuf, « aspirent à se libérer de toute expérience quelle qu'elle soit, ils aspirent à un environnement dans lequel ils puissent faire valoir leur pauvreté extérieure et finalement aussi intérieure » [5]. Bref, à mater des vidéos de chatons en mangeant des cacahuètes.

Sauf que cette « pauvreté » peut elle aussi être pensée en termes positifs, qu'elle peut être analysée comme une expérience plutôt que comme son absence. C'est ce que fait Szendy. Face au cliché ou au concert du crooner, la joie du libre jeu esthétique schillerien cède certes la place à la paralysie de la fascination et de l'obsession. Mais ce n'est pas une absence d'expérience. On sait que Freud a décrit la compulsion de répétition [6] à propos de son petit-fils qui jette loin de lui une bobine pour la faire disparaître de son champ de vision, puis la rappelle aux sons de « Fort » et « Da » : « là-bas » et « là ». Ce que note Szendy de l'usage de la chanson comme accès à soi présente cette double contrainte du « parti » et du « revenu » (« Ça s'en va et ça revient », chantait d'ailleurs Claude François) : « Ou plutôt, et plus exactement, l'accès vers soi, lorsqu'il prend la forme de la hantise mélodique, lorsqu'il est entrebâillé à la faveur du surgissement d'un air revenant et obsédant qui cherche à se frayer une voie à travers la censure, cet accès est à la fois un passage et, selon une autre portée du mot, une crise. Accès à soi et accès de soi (comme on le dirait d'un accès de fièvre). »

Un accès de quelque chose n'est jamais réflexif : c'est toujours une dépossession, une obsession. Comment comprendre ce manque apparent qui est à la fois une ouverture ? Contrairement à l'épanchement vital décrit par Kant comme un des effets ultimes de l'expérience esthétique, on a plutôt affaire ici à une rétention : « Le je qui est sujet de et sujet à de tels accès, que l'on peut dire mélomaniaques ou mélobséants, ce je traverse alors, en effet, l'épreuve de soi. De façon analogue à ce que Kierkegaard nomme la reprise, il fait l'expérience du blocage, de la répétition stagnante et engorgée, comme s'il était son propre poncif, l'image d'Épinal de soi, d'où surgira peut-être l'engouement, l'envolée, l'enthousiasme du retour à ce qu'il y a de plus singulièrement propre à soi : j'y étais, se dit-il alors, à la faveur de la chansonnette qui le hante, j'étais là, voilà ce que j'ai vécu comme personne, ce qui fut et qui n'est plus. » [7] De ce va-et-vient perpétuel naît une dose narcotique de mélancolie où le sujet « sait » avoir vécu quelque chose que le refrain ou le ressassement pourrait lui rapporter mais ne lui rapporte jamais. Et le pire est évidemment que ce quelque chose vécu est dépourvu de forme tant qu'il n'est pas revenu : s'il se met alors à exister, ce ne sera que comme un déjà-vu. Rapportée à ce que dit Freud de la compulsion de répétition, la réflexion de Szendy nous éclaire ainsi sur le sentiment de plénitude – comme rétention – de celui qui cherche consolation auprès des œuvres répétitives et pauvres.

Un jour que sa mère est partie durant plusieurs heures, le petit-fils de Freud adapte son jeu : au lieu de pleurer, l'enfant est étrangement calme. Il a en effet joué lui-même à disparaître pendant la disparition de sa mère, dans une sorte de renversement symbolique et, lorsque celle-ci revient, l'enfant salue son retour par un « bébé-o-o-o-o » qui signifie, selon Freud, sa propre réapparition. Le jeu « était en rapport avec [...] le renoncement pulsionnel qu'il avait accompli (renoncement à la satisfaction de la pulsion) pour permettre le départ de sa mère sans manifester d'opposition. Il se dédommageait pour ainsi dire en mettant lui-même en scène, avec les objets qu'il pouvait saisir, le même "disparition-retour" » [8]. Or, si l'on considère un autre départ, non plus celui de la mère mais celui de notre identité, de notre statut social, de notre « moi » dans quelque aliénation que ce soit, on aperçoit comment le sentiment de colère face à la dépossession peut faire l'objet d'un renoncement dédommagé par la mise en scène de cette perte, à travers la hantise revenante de la chansonnette ou de l'œuvre kitsch.



### ***SUR LA BÊTISE EN ART***

Le soap, le film du samedi soir, la sculpture de Koons, avec leur « engorgement » de clichés morts-vivants, promettent notre retour. Ce retour ne se fait cependant que temporairement, sur le mode de la perte. Lorsque le sentiment de dépossession est conjoncturel, on dit qu'on « se vide la tête ». C'est la bêtise momentanée que nous connaissons tous et apprécions. Mais lorsque la dépossession est réelle et permanente, chez les classes reléguées, il faut bien que cette forme étrange de dédommagement se fasse pleine : elle est alors le signe d'un renoncement social volontaire (les cultural studies diraient ici : « réappropriation »). C'est l'exemple de l'idiot du village, dont la bêtise apparente signe au contraire une intelligence réelle de sa situation : « *chaque fois qu'on lui propose le choix entre un nickel (cinq cents) et une dime (dix cents) il choisit le nickel. On lui demande les raisons de son choix et il répond : "Croyez-vous que l'on me reproposerait ce choix si je choisissais à tous les coups une dime ?" » [9].* Par cette remarque, on comprend que je puisse choisir d'écouter Calogero plutôt que Philippe Katerine, en tant que renoncement et donc perte, mais aussi en tant que plénitude (« un tiens vaut mieux que deux tu l'auras »), fût-elle, sous les

auspices d'un capitalisme messianique, indéfiniment reportée.

1. « Avant-garde et Kitsch », traduction Annick Baudoin, in *Art en théorie. 1900-1990*, Hazan, 1997, p. 594.
2. « Interview Jeff Koons-Anthony Haden-Guest » in *Jeff Koons*, Taschen, 1992, p. 12-36, passim.
3. *Tubes*, Minuit, 2008, p. 92.
4. « Mode intemporelle. À propos du jazz » in *Prismes*, traduction Geneviève et Rainer Rochlitz, Petite bibliothèque Payot, 2010, p. 157-158.
5. « Expérience et pauvreté », traduction Pierre Rusch, in *Œuvres II*, Gallimard, coll. « Folio essais », 2000, p. 371.
6. *Au-delà du principe de plaisir*, traduction Jean Laplanche et J.-B. Pontalis, Petite Bibliothèque Payot, 2010, p. 151 et s.
7. *Op. cit.*, p. 92-93.
8. *Op. cit.*, p. 54.
9. Daniel Dennett cité par Pascal Engel, « L'avenir du crétinisme », in *Mind, Values, and Metaphysics : Philosophical Essays in Honor of Kevin Mulligan*, édité par A. Reboul, Cham : Springer, t. 2, 2014, p. 135-148.

## De la sottise à la bêtise, et retour

***Ces deux courts et profonds essais italophones, de Kevin Mulligan et de Maurizio Ferraris, élèvent la philosophie de la bêtise d'un cran. Ils diagnostiquent l'essence de la sottise comme révolte contre la raison.***

par Pascal Engel

---

**Kevin Mulligan**

*Anatomie della stoltezza*

Milano, Jouvence, 88 p., 18 €

**Maurizio Ferraris**

*L'imbecillità è una cosa seria*

Il Mulino, Bologne

**Trad. fr. : *L'imbecillité est une chose sérieuse.***

**Trad. de l'italien par Michel Orcel**

PUF, 146 p., 12 €

---

On traite très souvent les termes qui désignent la bêtise comme les membres d'une même famille, un peu comme si, à l'instar du capitaine Haddock, on avait le choix dans une panoplie d'insultes, selon les circonstances : *abrutis, idiot, crétin, niais, nigaud, bêta, stupide, sot, imbécile, débile, inepte... con*.

Peu importe qu'on soit *bête, crétin, idiot* ou *sot*, cela reste dans la famille. Mais cette interchangeabilité des adjectifs suggère qu'ils ne dénotent rien de précis, mis à part l'intention de celui qui les attribue dans tel ou tel contexte. Pourtant nous sentons bien que ces termes dénotent des propriétés réelles et stables des individus, et qu'il existe, comme pour les plantes, des natures réelles derrière les noms d'oiseaux (*buse, bécasse, linote* [1]), de mammifères (*âne*) ou de végétaux (*courge, cornichon, patate*) que nous donnons à ceux qui nous semblent mériter ces qualificatifs. Il nous semble aussi qu'il y a une gradation dans les propriétés : il paraît moins grave d'être cucul, bêta ou niais qu'idiot ou imbécile, et moins grave d'être un idiot qu'un con, qui semble le genre suprême dont les autres formes de bêtise sont les espèces. On a aussi souvent l'impression qu'avec le *con* on touche à l'essence même du phénomène, car, comme disait l'autre, *quand on est con on est con* [2].

Beaucoup pensent que la bêtise est indéfinissable, et qu'une taxinomie des types de bêtise est impossible. Il ne faut pas minimiser la difficulté ni les

dangers d'une telle entreprise. Mais toute philosophie de la bêtise doit être capable de distinguer au minimum, comme le soutient Kevin Mulligan dans ses *Anatomies de la sottise*, deux grandes espèces de bêtise. La première, qui correspond à notre notion la plus courante, est la bêtise comme défaut ou incapacité *intellectuelle*. La bêtise en ce sens est le fait, pour un individu, de manquer, de manière permanente ou temporaire (quand on fait *une bêtise*), d'entendement. C'est le pôle animal de la bêtise. Comme le dit le latin, les humains qui tendent vers ce pôle sont des *minus habentes*. Ils sont bêtes au sens littéral comme *brutes, abrutis*, ou *stupides*, ce qui se manifeste souvent par des traits physiques caractérisant également, dans les cas pathologiques, les débiles mentaux, les idiots, les imbéciles et les crétins, tous termes qui désignent une lacune intellectuelle. L'analogie et la métaphore étant en ce domaine presque constitutives, il arrive souvent qu'on appelle imbéciles, abrutis ou crétins des gens qui ne le sont qu'à un moindre degré, mais ces désignations portent toujours sur le défaut d'entendement. On peut pourtant avoir une certaine capacité intellectuelle, c'est-à-dire disposer des aptitudes d'apprentissage et d'acquisition de savoir habituellement prêtées à des gens normalement intelligents, et néanmoins agir bêtement quelquefois ou même souvent. Dans ces cas, les gens bêtes disposent des informations pertinentes, des catégories propres à l'intellect, mais manquent de *jugement*. Ils ne savent pas, dans telle ou telle circonstance, *appliquer* leur entendement. En termes kantien, ils ont les catégories, mais pas les intuitions, et leurs jugements déraillent. De manière fameuse, Kant définit la bêtise comme *Mangel an Urteilskraft*, manque de jugement. Cela veut dire qu'on peut être bête sans être idiot, débile, ou ignorant. L'ours de la fable qui lâche un pavé sur la tête de son maître manque de jugement mais n'est pas totalement dépourvu de connaissances en jardinage. Bouvard et Pécuchet en ont à revendre, et dans tous les domaines. Ils sont même très savants. Leur bêtise tient au fait qu'ils ne savent pas appliquer leur savoir ni exercer leur jugement.



b. D.

**DE LA SOTTISE À LA BÊTISE, ET RETOUR**

Le second type de bêtise, qu'on nomme plus proprement la *sottise*, correspond à la *stultitia* des latins et des classiques. Elle n'est pas tant un défaut intellectuel qu'un défaut moral ou un vice de caractère, et elle n'est pas tant subie ou naturelle que voulue. Son essence est la vanité, la démesure de l'ego. Ceux qui en sont affectés sont loin d'être bêtes et ils sont tout sauf des crétins ou des brutes. Ils sont en général fort savants, et même fiers de l'être. Ce type correspond à ce que Musil appelle, dans son essai sur la *Dummheit*, la bêtise *intelligente* ou *sophistiquée* [3]. Musil la distingue de « *la bêtise probe des simples* », et nous dit qu'elle est une maladie correspondant à « une harmonie insuffisante entre les caprices du sentiment et un entendement qui ne suffit pas à les contenir », à « une disproportion entre la matière formée et l'énergie créatrice » et qu'elle « s'étend jusque dans les plus hautes sphères de l'esprit ». Son type est le sot pédant de salon, comme Trissotin et ses savantes amies Bélise et Philaminte, mais La Fontaine l'a peinte admirablement dans la fable « Le mulet se vantant de sa généalogie » :

*Le Mulet d'un prélat se piquait de noblesse,*

*Et ne parlait incessamment*

*Que de sa mère la Jument,*

*Dont il contait mainte prouesse :*

*Elle avait fait ceci, puis avait été là.*

*Son fils prétendait pour cela*

*Qu'on le dût mettre dans l'Histoire.*

*Il eût cru s'abaisser servant un Médecin.*

*Étant devenu vieux, on le mit au moulin.[4]*

*Son père l'Âne alors lui revint en mémoire.*

*Quand le malheur ne serait bon*

*Qu'à mettre un sot à la raison,*

*Toujours serait-ce à juste cause*

*Qu'on le dit bon à quelque chose.*

Le mulet est tout humain dans sa vanité. Dans son analyse de la sottise comme vice intellectuel, Mulligan montre qu'elle repose sur une insensibilité

aux valeurs cognitives. Les valeurs cognitives sont la vérité, la connaissance, l'honnêteté et la modestie intellectuelle. Le sot les méprise. Le sot ne manque pas nécessairement d'esprit. Mais s'il en a, il en fait étalage, il fait le *bel esprit*. C'est Malebranche qui a le mieux établi la différence : « *Le stupide et le bel esprit sont également fermés à la vérité, il y a toutefois cette différence que le stupide esprit la respecte tandis que le bel esprit la méprise* ». Le *stupide*, c'est le bête simple, brut et ignorant. Le *bel esprit*, c'est le sot vaniteux et snob, social et plein de lui-même. Il est vicieux parce qu'il a, dans une très large mesure, du fait de son intelligence, une capacité de contrôle sur ses sentiments et sur ses affects, mais laisse par faiblesse ceux-ci gouverner sa conduite. Dans les cas les pires, il a une parfaite conscience des valeurs de l'esprit mais il décide sciemment de s'y soustraire. Il est souvent savant, et c'est Gombrowicz qui donne la formule de base : « *Plus c'est savant, plus c'est bête* » [5].

On objectera à cette dichotomie entre bêtise naturelle et involontaire d'une part et sottise civilisée et vicieuse de l'autre que les termes de *bête* et de *sot* sont bien souvent interchangeables. On parle tout autant de *bêtisiers* que de *sottisiers*, et on appelle souvent *sots* ceux qui manquent de jugement et *bêtes* des gens vaniteux et pleins d'eux-mêmes. Bien sûr, c'est affaire de degré et la question du rapport de la bêtise aux valeurs est complexe. On dit souvent que les gens bêtes sont méchants, mais, comme l'illustre la Félicité de Flaubert, il y a des gens simples qui ont le cœur sur la main. Et il y a des gens très intelligents qui sont fort méchants.

L'un des meilleurs moyens d'appréhender cette différence entre bêtise et sottise est de considérer l'histoire littéraire, et le renversement qui s'est opéré entre la période classique et la période romantique. Chez les classiques, le terme de *bêtise* apparaît très peu, et l'on parle, en français, de *sottise*, qui traduit littéralement le latin *stultitia* et le grec *moria* (en anglais, on parle de *foolishness*, en allemand de *Torheit* plutôt que de *Dummheit*). Chez les latins, le *stultus* est tout autant l'individu à qui l'entendement manque que celui qui exhibe une forme de folie, dérèglement à la fois intellectuel et moral, absence de sagesse. Chez les Grecs, la *moria* est à la fois bêtise et folie. Quand Érasme écrit son ironique *Moriae encomium*, et vante les « *sages fols* », *morosophoi*, il désigne tout cela à la fois. Les classiques désigneront par là l'absence de *raison*, en visant aussi bien le défaut intellectuel que le défaut moral. Molière identifie parfaitement la sottise intelligente et sophistiquée par opposition à la sottise simple quand il dit : « *Un sot savant est sot*

**DE LA SOTTISE À LA BÊTISE, ET RETOUR**

plus qu'un sot ignorant », et comme le montre Alain Roger en son *Bréviaire*, cela s'applique à nombre de ridicules moliéresques, de Chrysale à Orgon et Alceste, qui manquent de raison parce qu'ils sont vaniteux et aveugles à autrui. Au contraire, les servantes, comme Nicole, Toinette ou Martine, incarnent le bon sens qu'ont perdu leurs maîtres. La Rochefoucauld marque la même différence entre bêtise comme manque de jugement et sottise vaniteuse quand il dit, rejoignant Malebranche : « *Il n'y a point de sots si incommodes que ceux qui ont de l'esprit* » ou encore : « *L'esprit nous sert quelquefois hardiment à faire des sottises* ». La Bruyère dit la même chose : « *Le stupide est un sot qui ne parle point, en cela plus supportable que le sot qui parle.* » Mais il lui arrive d'identifier le sot avec celui qui manque d'entendement et de jugement : « *Le sot est automate, il est machine, il est ressort ; le poids l'emporte, le fait mouvoir, le fait tourner, et toujours, et dans le même sens, et avec la même égalité ; il est uniforme, il ne se dément point : qui l'a vu une fois, l'a vu dans tous les instants et dans toutes les périodes de sa vie ; c'est tout au plus le bœuf qui meugle, ou le merle qui siffle : il est fixé et déterminé par sa nature, et j'ose dire par son espèce. Ce qui paraît le moins en lui, c'est son âme ; elle n'agit point, elle ne s'exerce point, elle se repose.* » L'auteur des *Caractères* établit souvent une hiérarchie entre sottise simple et fatuité : « *Un sot est celui qui n'a pas même ce qu'il faut d'esprit pour être fat* ». Mais il distingue aussi la fatuité et l'impertinence : « *L'impertinent est un fat outré. Le fat lasse, ennue, dégoûte, rebute ; l'impertinent rebute, aigrit, irrite, offense : il commence où l'autre finit.* » Celui que La Bruyère désigne comme impertinent est le personnage du bavard de salon, qui parle pour ne rien dire, de manière *non pertinente*, qui dit des *conneries* (au sens, désormais classique, de Frankfurt, *On Bullshit*, 1992, tr. fr. 10/18, 2006).

La conception de la bêtise comme sottise humaine trouve son apogée chez les grands satiristes, de Swift à Pope et Voltaire [6]. Il n'est pas une ligne de Swift ou de Voltaire qui ne repose sur une ironie dont la vraie et constante cible est la bêtise humaine : la crédulité dans le *Conte du tonneau*, la cruauté et l'indifférence dans la *Modeste proposition*, la vanité absurde et savante dans *Gulliver* (l'Académie de Lagado), le fanatisme dans *Candide* et dans *Zadig*. Le paradigme de la fatuité savante est Pangloss. À la différence des planificateurs swiftiens, il ne fait pas de grands projets ridicules : il se contente de constater que Dieu en a fait

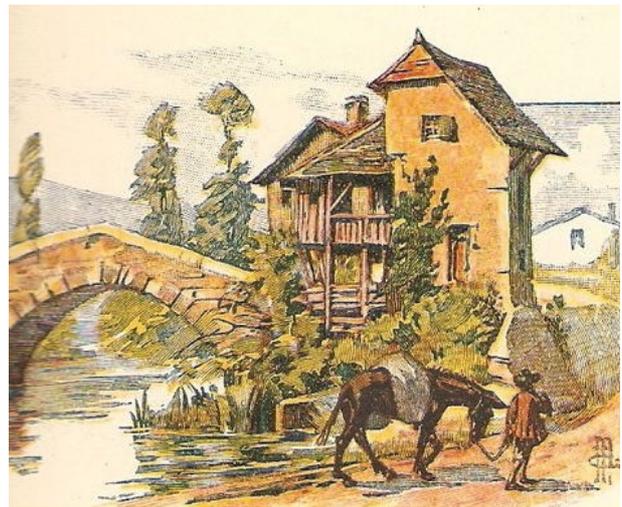
un. Swift s'attaque à la fausse religion chrétienne dans presque tous ses écrits au nom du rationalisme anglican. Voltaire épargne à peine moins les chrétiens que les musulmans. Dans *De l'horrible danger de la lecture*, le Mouphti Jousouf-Chéribi défend aux croyants de lire le moindre livre et même de penser, par un arrêté donné « *dans notre palais de la stupidité en l'an 1143 de l'Hégire* ». Ici, Voltaire ne parle pas de sottise, mais, dans ses *Réflexions pour les sots*, il dit sans ironie qu'il est « *ridicule de penser qu'une nation éclairée ne soit pas plus heureuse qu'une nation ignorante* » (*Mélanges*, Pléiade, édition Berl, p. 356). Quand le sage de Ferney s'oppose au soi-disant citoyen de Genève, le premier oppose au second, dans son « second discours » et dans son *Émile*, d'avoir été le « *judicieux admirateur de la bêtise et de la brutalité des sauvages* ».

Quand les classiques s'attaquent à la sottise, ils entendent la distinguer de la folie et de l'animalité et ils l'opposent à la raison. Comme le dit Chamfort : « *Les trois quarts des folies ne sont que sottises* ». La bêtise animale sans doute ne se soigne pas, mais le meilleur remède à la sottise est l'éducation du jugement : « *On est quelquefois un sot avec de l'esprit, mais on ne l'est jamais avec du jugement* », dit La Rochefoucauld. Michel Foucault, dans son *Histoire de la folie*, voit dans ce culte classique de la raison modérée l'asservissement de la folie, qui appartenait au Moyen Âge au *cosmos*, par l'humain. Les romantiques, de Jean Paul à Nietzsche, en passant par Baudelaire et Flaubert, vont revenir à cette bêtise cosmique. Là où les classiques voyaient la bêtise comme une propriété de l'individu, pris dans son type universel humain et son caractère, les romantiques la considèrent au-delà de l'humain et la retrouvent dans la figure des monstres et des animaux, l'attribuent aux foules, et reviennent à sa singularité, celle de l'idiot. Ils opposent la figure triomphante du bourgeois louis-philippard à tête de poire (Daumier), au ventre satisfait et prudhomme (Henry Monnier), assis sur ses certitudes et ses lieux communs, à l'artiste, ami du peuple quand il incarne ses Idées, mais ennemi de celui-ci quand il les nie, et qui contemple, non plus avec ironie mais avec rage, la bête de connerie qui monte, qui monte. Les romantiques reviennent à la fascination pour la bêtise profonde, qu'incarnent les Caspar Hauser, les Quasimodo tout autant que les bourgeois. Le *Lenz* et le *Woyzeck* de Büchner sont à cet égard aussi exemplaires que les gouffres pleins d'ombres du père Hugo et les idiots flaubertiens. La Pauvre Belgique, la Flandre, doublement pauvre d'avoir été ainsi adoubee bête par Baudelaire, alors qu'elle est l'un

**DE LA SOTTISE À LA BÊTISE, ET RETOUR**

des pays les plus intelligents de la planète, pour avoir porté tant de génies et de sots à la fois depuis des siècles. De même avec la Normandie, peut-être le cœur littéraire de la France, enfoncée à Falaise par deux copistes parisiens, Bouvard et Pécuchet, comme elle le fut à Folleville, alors qu'elle a produit les plus grands génies, Malherbe, Corneille, Flaubert, Maupassant, Allais, comme la Suisse dont les Ramuz, Frisch et Dürrenmatt résistent aux montagnes de sottise produites dans ces vallées. Mais au XIX<sup>e</sup> et au XX<sup>e</sup> siècle sont venus à la fois des diagnostics lucides et des égarements terribles en Europe et partout dans le monde. La pensée romantique opère un virage à 180 degrés. Là où pour le classique la bêtise était le défaut de raison et un vice intellectuel, la bêtise pour le romantique est l'échec même de la raison. Kant avait logé l'illusion dans la Raison quand elle veut dépasser ses limites. Les romantiques, comme Schopenhauer, renchérisent : c'est la raison elle-même qui est conne, quand elle s'incarne dans la logique qui traque contradiction et tiers non exclu, qui se complaît dans l'identité et dans la tautologie et les lieux communs bourgeois : « Les affaires sont les affaires », « Un juif est un juif », « Le Français, dès qu'il passe la frontière, arrive à l'étranger ». Le romantique au contraire n'a rien à faire des tautologies et encore moins des contradictions : comme le disait Whitman : « *Qu'ai-je à faire des contradictions ? Je suis des multitudes.* » Mais il rencontre alors un problème que n'avaient pas les classiques quand ils surplombaient la bêtise du haut de la Raison : comment distinguer les multitudes de l'artiste de celles des foules et des masses ? C'était le problème de Musil : tous les hommes, l'artiste compris, deviennent moyens, égaux en intelligence comme en bêtise.

De Heidegger à Foucault, en passant par Adorno et Horkheimer, nous n'avons pas fini de payer les pots cassés de l'équation raison = connerie. Comme le disait assez bien Lacan, *les non-dupes errent*. Il avait capté l'esprit de l'époque : ce sont ceux qui ne se croient pas dupes, et qui veulent jouer les pères-la-raison, qui errent [7]. Traduction : n'ayons pas peur d'être sots et dupes, puisque nous le sommes de toute façon. Mais si nous nous défions de la raison, comment résister à la bêtise et à la sottise ? Le problème est d'autant plus aigu que ce n'est plus seulement la *bêtise* simple qui vient des foules – c'est-à-dire de l'animalité, de la cruauté et de l'irrationalité – mais aussi la *sottise*, la bêtise sophistiquée. La sottise était jadis l'apanage des pédants de salon et des beaux esprits, sots par mépris pour les valeurs de l'intellect. Mais ce sont à présent les



foules elles-mêmes, l'opinion, qui méprisent ces valeurs. Toinette aujourd'hui serait relativiste et foucauldienne. Comme le virent bien Hermann Broch et Clement Greenberg avec le kitsch, c'est l'opinion qui est devenue snob. La production contemporaine illimitée, par cybersphère interposée, de bavardage et de *bullshit*, de *foutaise*, de discours vain et absurde, indifférent au vrai et au rationnel, est un trait de la culture elle-même. Comme le disait Ubu : « *Je suis l'avaleur des valeurs* ». On a vu et on voit le résultat. Nous avons d'autant moins les moyens de distinguer les *fake news* des vraies que nous ne croyons plus à la division du vrai et du faux. Quand même les mathématiciens nous disent que la vérité mathématique n'est pas immuable, comment pourrions-nous nous étonner que l'on nous dise que la liberté est le droit de dire que deux et deux font cinq [8] ? La seule solution est de revenir aux classiques : comme le disait si bien Dom Juan, je crois que deux et deux font quatre. On ne le croit pas seulement, on le sait. Et contre cela la bêtise ne peut rien.

1. Voir ici même l'article d'[Anne Simon](#).
2. Voir ici même l'article de [Marc Lebiez](#).
3. *Über die Dummheit*, tr. fr Philippe Jaccottet, in *Essais et conférences*, Seuil.
4. Julien Benda soutenait que ce vers est « *le plus beau de la langue française* ».
5. Voir ici même l'article de [Jean-Pierre Salgas](#).
6. Je me dispense d'en parler ici car le dossier contient deux articles de [Marc Porée](#) et d'[Alexis Tadié](#) sur Swift et Pope.
7. Ferraris commente p. 106 ce calembour antirationaliste.
8. Pierre Cartier, entretien avec Alain Badiou, *Libération*, 16 septembre 2015.

## “Méchant con” est-il un oxymore ?

***De Néron à Amin Dada et à Trump, en passant par Trujillo et les Duvalier, la figure du con ubuesque domine l’histoire. Pourtant, il y a bien des imbéciles heureux et gentils, et des méchants intelligents. Mais partout où le con est cruel, la connerie domine les pics comme les bas-fonds de l’esprit.***

par Maurice Mourier

On sait que la nomenclature établie à Uppsala en 1795 par Ebénézer Duncan de Charité, élève et disciple du grand Carl von Linné, porte sur les catégories de la connerie humaine et qu’elle propose tout un éventail de syntagmes dont chacun est l’objet d’un article copieux, l’ensemble de ce travail monumental tendant à l’exhaustivité. Pour mémoire, on y trouvera donc, après l’intitulé générique (« Du genre con », *De cuniculi genere*, car bien sûr le traité est rédigé en latin), les cons grand et petit, le pauvre con et ses dérivés conneau et connard, les vieux et jeune cons, le con épais, le sale con et même le vrai con, malgré la difficulté de le définir, le con bêlant, le triste con, bref un panorama très complet mais non complaisant du pourcentage le plus élevé d’*Homo sapiens sapiens* vivant dans cette vallée de larmes ou de larves, Monsieur Vouzémoi en somme.

Tout et tous, en effet – notons qu’il n’a pas été jugé opportun, à cette époque machiste, de considérer à part la conne –, tous sauf le méchant con, dont on ne saurait raisonnablement penser que l’espèce, si elle existe, fût demeurée inconnue de l’éminent professeur De Charité.

Comment justifier cette choquante absence qui semble constituer le biais majeur d’un ouvrage par ailleurs exemplaire sur le plan de la scientificité ? Examiner ce point se révèle rapidement ouvrir une faille vertigineuse dans tout un pan de la philosophie, celui qui traite de l’éthique. Car si une lacune subsiste bel et bien dans la réflexion ébénézerienne, croyez qu’elle ne tient pas à un oubli mais à la découverte, par le modeste savant, d’une véritable aporie.

Cette aporie, bien difficile à surmonter, on le verra, se formule dans les termes fort simples d’une impasse logique. En un mot comme en cent, peut-on être en même temps, selon la formule séduisante d’un émule récent de Paul Ricœur, méchant et

con ? Certains esprits ne verraient pas là d’obstacle épistémologique. Oui, bien sûr, diraient-ils, il suffit de prendre un exemple trivial, celui de Donald Trump, pour savoir que son cas entre précisément dans le cartouche catégoriel omis. Et la foule des experts d’applaudir.

Et pourtant non, l’évidence pourrait bien être ici trompeuse. Il serait trop aisé, en effet, de conclure d’une conséquence objectivement méchante de la connerie – c’est-à-dire d’une conséquence nuisible à tout ou partie de l’humanité – de quelque action que ce soit accomplie par un individu dont la stupidité crasse (cette forme monstrueuse de la stupidité jadis nommée par Jean-Sébastien Crasse, qui seule mérite de s’appeler connerie) est par ailleurs avérée – le consensus concernant Donald Trump ne présente sur ce point aucune défaillance – je répète « objectivement méchante » de ladite connerie, à la méchanceté dudit con, trop aisé de sauter à pieds joints de la réalité d’une coïncidence (je suis con/ j’agis méchamment) à l’affirmation d’une causalité.

Autrement dit, le fait que promouvoir par connerie la vente des armes de guerre dans un pays dont chaque citoyen, encrassé neuronalement par sa communauté d’église apeurée, ne songe qu’à envoyer du plomb dans les tripes de son prochain, aboutisse *de facto* à cette forme suprême de méchanceté que constitue le meurtre par unité ou en série, ne constitue en rien une preuve de la méchanceté innée, intentionnelle, perverse, de ce type exemplaire de con.

Venons-en à l’essentiel. Ce qui, sauf coalescence rarissime (mais bien attestée) de deux monstruosités en réalité fort distinctes, oblige pratiquement à rayer du registre des ignominies la catégorie « méchant con », c’est que la méchanceté, cette tare génétique, est bien plus souvent liée à l’intelligence qu’à son contraire.

“MÉCHANT CON” EST-IL UN OXYMORE

Il suffit d'examiner la question du pouvoir, et de son corollaire presque inséparable, l'abus de pouvoir. Certes, il existe des pouvoirs – donc des abus de pouvoir – à tous les échelons du social, et innombrables sont les cas où un pouvoir misérable, exercé par un connard parfaitement caractérisé et identifiable comme tel (employeur, missionnaire, colonisateur, adjudant, instituteur, possesseur d'un petit fonds de commerce, brute de préau, de bureau, d'hosto), aboutit à des actes d'une méchanceté certaine. Mais ils sont toujours assimilables à du *trumpisme* en rase-mottes, ce qui ne rend pas plus simple leur éradication, qu'en général l'abattage seul permet d'obtenir.

Prenez l'exemplaire abruti qui, lors de la Grande Guerre pleine de joyeusetés, ne trouvait à dire devant les piles amoncelées de pioupious décimés par sa connerie, relayée par celle de nombre de ses pairs, que « *je les grignote* », tout en grignotant sa biscotte et en rotant son porto. Peut-on imaginer une autre connerie aussi abjecte et aux conséquences aussi mortifères ? Était-il, ce faux brave à un seul poil, pour autant un méchant con ? Qui le croirait ? Le pouvoir, et l'abus de pouvoir synonyme, suffisent amplement à créer de la méchanceté en tonneaux à partir de la connerie en barre.

Non, le véritable méchant n'est jamais assez stupide et niais pour franchir le seuil de ce Purgatoire accessible à la rigueur au con ordinaire – si l'on est très, c'est-à-dire trop, indulgent envers la connerie *stricto sensu*. La méchanceté est un Enfer, il faut de l'intelligence, au moins relative, et parfois supérieure, pour y pénétrer de droit.

Du temps que l'Iran offrait au visiteur des voyages non compromettants, les touristes affamés de culture allaient admirer les ruines de Persépolis et se pâmer d'extase esthétique devant les taureaux ailés d'Artaxerxès, ce roi perse du V<sup>e</sup> siècle avant J.-C. dont il n'y a aucune raison de croire qu'il fut moins immonde qu'Assurbanipal, l'Assyrien du VII<sup>e</sup> siècle que des images triomphales montrent crevant personnellement les yeux de files d'ennemis mède enchaînés. Voilà de vrais méchants, dont l'Histoire se gargarise en vantant leur raffinement en matière d'art. Ils ont eu quelques successeurs, notamment au XX<sup>e</sup> siècle, tous assez doués intellectuellement (de ruse, de bassesse, de croyances ineptes aussi, enfoncées dans le caillou, ce qui, sur un certain point, les apparente à telle ou telle classe d'authentiques cons dont cependant les sépare au moins cette domestication de la crétinerie inhérente



à tout homme et qu'une part d'eux-mêmes a transcendée dans l'intelligence minimale d'un Hitler, d'un Staline, d'un Mao, ce qui empêche de les qualifier de méchants cons).

Que dire des pigeons de Persépolis, du Colisée, des temples aztèques à degrés, qui, au nom de la beauté monumentale (très discutable) de ces emblèmes de la tyrannie, ne voient pas les ruisseaux de sang et de sanie dont ces affreuses pierres sont inondées ? Que ce sont des cons inconscients taillés dans la masse et que l'honnête homme – pour ne rien dire de l'honnête femme appelée à le supplanter – leur préférera toujours, vaille que vaille, le con de base quand il est mû par la bonté, ce pur sentiment non de compassion évangélique suspecte (on a trop massacré au nom de tous les évangiles), mais bien de peur animale et de solidarité de peau devant la souffrance et la mort, qui fait que merde alors ! ce qui risque de blesser physiquement autrui (laissons de côté, je vous prie, les maux de l'esprit et du cœur, jamais irrémédiables), je le ressens d'abord dans mon propre corps et le rejette autant que je le puis.

Un peu d'imagination bestiale permet cette solidarité basique sans laquelle tout humain est un bourreau potentiel. Et même les cons définitifs, ceux auxquels un zeste d'intelligence intuitive fait défaut, qui les aiderait à penser, même ces endormis peuvent reculer, poil hérissé, devant le dégât matériel qu'on inflige au corps adverse. Le faible d'esprit peut-il faire le mal ? Assurément, en particulier lorsque le méchant détenteur du pouvoir l'y engage ou l'y contraint. Mais le méchant, lui, possède toujours une lueur d'intelligence abominable. *Mala suerte* !

Vivent donc les cons, dont nous sommes. Dans certains contextes favorables, ils peuvent espérer échapper à l'Enfer de la méchanceté.

## Lettre ouverte à la bêtise

***Erasme s'adressa avec admiration à la folie (moria), Pope à la Dulness, Jean-Paul fit l'éloge de la Dummheit. Mais peut-on écrire à la bêtise ? Faut-il la vouvoyer et garder ses distances, ou la tutoyer familièrement ? Est-elle capable de nous entendre ? Sommes-nous capables de la comprendre ? Pourrait-on même être désaccord avec elle ? Elle, en tous cas, est toujours d'accord avec nous.***

**par Alain Roussel**

Comme pour la plupart des qualités et défauts humains – l'intelligence, la beauté, la patience, la volonté, la sottise, la méchanceté –, la langue française, où le neutre n'existe plus, vous a affublée du genre féminin. Ainsi, pour ma part, je vous vois en grande dame, trop injustement décriée et moquée, alors que vous incarnez l'une des formes les plus subtiles de la connaissance. Les gens superficiels, habitués aux approximations et à la facilité, ont voulu faire de vous un équivalent de la sottise. Quel manque de discernement ! Sans doute n'ont-ils retenu de votre nom que le mot « bête », prêtant à ce vocable, par une sorte de préjugé, un sens dévalorisant, alors que souvent l'animal fait preuve d'une intelligence instinctive qui n'a rien à nous envier. Parmi ces costumes gris et ternes d'une pensée stéréotypée qui se mesure aux éléments de langage, comme on dit, la bêtise dont vous m'habilitez me va à ravir et je la reçois comme une sorte de grâce. Elle déjoue en moi le complot qui consiste à se croire trop intelligent et met à mal le principe de certitude qui est la marque indélébile de nombre de nos intellectuels contemporains. Vous avouerez-vous que l'intelligence me fatigue ? Faut-il les voir, ces brillants apôtres, venir parader sur les estrades médiatiques et vous asséner des vérités qu'ils croient définitives sur l'économie, la politique, le « sociétal » comme ils disent, alors que le monde a rarement été aussi mal en point. Ceux-là, qui ne doutent jamais, ne connaissent pas la bêtise, ne vous connaissent pas. Ces ignorants vous ignorent. Ils sont loin de se douter que c'est vous qui les tenez à distance, avec une sorte d'indifférence hautaine. Vous les abandonnez à leur pauvre sort. S'ils savaient, ces « spécialistes », que l'intelligence qu'ils revendiquent a, derrière cette luminosité clinquante et artificielle ostentatoirement affichée, une autre face, obscure, qui est la sottise, avec laquelle il ne faut surtout pas vous confondre !

Mais laissons là ces moulins à prières de la pensée unique. C'est à vous maintenant, chère Bêtise, que je

veux consacrer toute mon attention. Vous m'avez si souvent alerté quand l'intelligence, que je viens de dénoncer, cherchait à me séduire et y parvenait parfois, me dictant ces discours bien rodés et bien huilés comme des mécaniques à vide ou des machines à faire du vent. Vous m'avez pris en flagrant délit d'imposture et avez mis à mal ma croyance en la vérité, m'initiant ainsi à une autre forme d'intelligence : l'intelligence de la bêtise, bien différente de la sottise de l'intelligence. C'est en effet quand l'intelligence prend un petit air de bêtise, un petit air à vous, et perd son arrogance, celle du sot, qu'elle devient vraiment intelligence, du moins l'intelligence que nous aimons, avec son humilité, avec ses failles, ses embûches, ses lapsus et ses tâtonnements qui nous remettent en question et relancent le voyage dans de nouvelles directions. Il est étrange que votre nom, que le mot « bêtise » reste une qualité et ne désigne aucune personne. On peut dire un sot, un fat, un imbécile, un crétin, mais un « bête », cela n'existe pas. Par votre vocable, vous avez l'élégance de nous qualifier, d'apporter une coloration par l'adjectif : « il est bête », ou par le nom : « il est d'une bêtise », mais vous ne cherchez pas à vous identifier à nous, à vous substituer à nous. Vous êtes vous et je suis moi. J'aime cette complicité dans la différence. La sottise fait inévitablement de vous un sot, mais la bêtise, elle, ne vous transforme pas : elle vous accompagne et vous tient en alerte. Je vous dois, chère Bêtise, des moments ineffables et inoubliables qu'aucun mot ne peut décrire, des moments inaccessibles à l'intelligence, d'une profondeur infinie. Des instants de bonheur absolu. Comme je plains ceux qui ne vous connaissent pas ou, pire, qui ne vous considèrent qu'avec condescendance ou mépris. Je ne suis pas loin de penser que la « docte ignorance » de Nicolas de Cues a été une manière savante, au XV<sup>e</sup> siècle, de vous rendre hommage. Et Paul Valéry n'écrivait-il pas, dans *Tel quel* : « L'esprit, me disait un homme d'esprit, ce n'est que la bêtise en mouvement ; et le génie, c'est la bêtise en fureur » ? Mes hommages, Madame.